ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE.

ENTRETIENS
DE PHOCION,
SUR LE RAPPORT
DE LA MORALE
AVEC LA POLITIQUE;

Traduits du Grec de Nicoclès,

AVEC DES REMARQUES.

Quid Leges ſine moribus,
Vanæ proficiunt? Hor. Od. 19. L. 3.

Suivant l'imprimé à

ZURICH,

Chez HEIDEGGUER & COMPAGNIE.

M DCC LXVI.

PRÉFACE.

IL y a deux années que voyageant en Italie, un événement, dont il eſt inutile d'entretenir le Public, me fit paſſer quelques mois au Monaſtere du Mont-Caſſin. C'eſt le berceau de cet Ordre célébre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant pluſieurs ſiécles, a cultivé les Lettres avec ſoin, & auquel les Sçavans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des Ouvrages des Anciens. La Bibliothéque du Mont-Caſſin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, eſt fort riche, & principalement en Manuſcrits. Le hazard m'en fit rencontrer un qui doit être très-ancien, ſi les régles de critique ſur cette matiere ſont

 vraies;

vraies ; il eſt bien conſervé, & a pour titre : *Entretiens de Phocion.*

Un Ouvrage juſqu'alors inconnu, & qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grece, auſſi célebre par ſon éloquence que par ſes vertus & ſes talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus poſſible de le quitter. Je le lus & le relus pluſieurs fois. J'invitai le Bibliothécaire à enrichir le Public du tréſor qu'il poſſédoit ; mais comme il ne me répondit que d'une maniere peu ſatisfaiſante, en ſe plaignant du mépris que notre Siécle fait des Anciens, de la décadence des Lettres, & de l'inutilité de multiplier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homere, Platon & Démoſthene, que dans des verſions ; je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion. Ce premier eſſai me donna l'envie de traduire ſes Entretiens : la briéveté de l'Ouvrage me fit dévorer

dévorer toutes les difficultés de mon entreprise, & depuis j'ai profité des premiers momens de loisir dont j'ai joui, pour retoucher ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte & littérale.

J'AI communiqué mon travail à quelques Sçavans, & les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, & qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils; & en même temps que je m'acquitte du tribut de reconnoissance qui leur est dû, je ne dois pas laisser ignorer aux Lecteurs, que si quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainsi que Platon & Xenophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres soupçonnent que cet Ouvrage pourroit bien n'avoir été composé que dans un siécle postérieur même à celui de Plutarque.

Par quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les Philosophes de la Grece, & qui en expose souvent la doctrine avec une sorte de complaisance, ne cite-t-il Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ses Ouvrages philosophiques ? Ce silence n'est-il pas une preuve que le Philosophe Romain ne connoissoit pas les Entretiens que vous avez découverts dans la poussiere d'une Bibliothéque ? Et s'il ne les connoissoit pas, est-il vraisemblable qu'ils existassent de son temps ? Plutarque, ajoutoit-on, cet Ecrivain si exact à rapporter tout ce qui est propre à faire connoître ses Héros, a écrit la vie de Phocion ; eut-il négligé de rendre compte de son systême moral & politique, s'il eût eu entre les mains l'Ouvrage de Nicoclès ? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait & transmis à la postérité le tableau le plus pré-

cieux

cieux des mœurs & de l'eſprit de ſon ami? C'eut été relever la gloire de l'un & de l'autre. De-là on a conclu que les Entretiens de Phocion ne ſont pas d'une auſſi haute antiquité, qu'on ſeroit d'abord tenté de le croire, & que le véritable Auteur de cet Ouvrage n'a vraiſemblablement emprunté les noms reſpectables de Phocion & de Nicoclès, que pour donner plus de crédit à ſa doctrine.

QUELQUE prévenu que je le ſois en faveur des Critiques qui m'ont fait ces objections, je l'avouerai cependant, elles ne m'ont pas convaincu. Eſt-ce amour propre de Traducteur, ou ſuis-je fondé en raiſon? Le Public en jugera. Le ſilence de Cicéron, ou je me trompe fort, n'eſt point un argument invincible contre l'Ouvrage dont je donne la traduction. Je ne vois pas que l'ordre des matieres qu'il traitoit dans ſes *Offices*, ſes *Tuſculanes*, ſes *Dialogues ſur la nature des Dieux*, &c. le condui-

ſit à parler des Entretiens de Phocion; pourquoi les auroit-il cités? C'eſt dans ſon *Traité des Loix*, & ſur-tout dans ſes *Livres de la République*, qu'il auroit eu occaſion d'en expoſer la doctrine. Si je dis que vraiſemblablement il l'a fait, il me ſemble qu'on ne peut m'oppoſer qu'un doute vague qui ne prouve rien; puiſqu'il s'en faut bien que le premier de ces Ouvrages ſoit parvenu entier juſqu'à nous, & que le ſecond ne nous eſt connu que par quelques fragmens très-courts.

Le ſilence de Plutarque forme, j'en conviens, une difficulté plus ſpécieuſe; mais de ce qu'il n'a pas cité l'Ecrit de Nicoclès, en faut-il conclure qu'il ne l'a pas connu? Ne voit-on pas que Phocion eſt peint dans cet Hiſtorien avec les mêmes couleurs qu'il le peint lui-même dans ſes Entretiens? N'étoit ce pas expoſer de la maniere la plus intéreſſante le ſyſtême de morale & de politique de ce grand homme, que de le repré-

ſenter

ſenter lui-même inviolablement attaché à ſa pratique de toutes les vertus? Plutarque a cru avec raiſon que le devoir d'un Hiſtorien ſe bornoit là. C'eſt parce que l'Ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déja rendu compte dans quelqu'un de ſes Ouvrages de Morale; & ſi le temps nous en a dérobé pluſieurs, comment peut-on ſe prévaloir du ſilence de Plutarque? Je le remarquerai en paſſant, ce ſilence des Ecrivains, que la plûpart des Critiques employent à chaque inſtant comme un argument déciſif, ne forme preſque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque choſe contre les Entretiens de Phocion, il faudroit ſe livrer au Pyrrhoniſme reproché au Pere Hardouin, & douter avec lui que la plûpart des Ecrits de l'antiquité fuſſent des Auteurs dont ils portent le nom.

MAIS

Mais ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'oppoſer, c'eſt l'éloquence, c'eſt la force, c'eſt l'énergie des Entretiens de Phocion. Si les Sçavans, qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me diſſimule pas l'extrême foibleſſe, avoient lû l'original, ils y auroient reconnu ſans peine ce caractere qui diſtingue le Siecle de Platon, de Thucydide & de Démoſthene, des temps qui l'ont ſuivi. Je ſçais que pluſieurs ſiecles encore après, & lorſque la Grece fut même devenue une Province Romaine, les Grecs continuerent à parler leur langue avec une extrême pureté ; mais l'époque de la ruine de leur liberté fut l'époque de la décadence de leur génie. Les eſprits amollis & plus timides, n'eurent plus une certaine ſéve ; une certaine vigueur. On parla avec élégance, mais on penſa ſans force ; les idées du beau ſe perdirent, & l'éloquence cultivée par des Rhéteurs, & non par des Philoſophes, abandonna ſon

ancienne

ancienne ſimplicité, pour ſe parer d'ornemens inutiles.

La philoſophie ſi ſage, ſi lumineuſe dans les Ecoles de Socrate & de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les Sophiſtes, dont ces grands hommes commençoient déja à ſe plaindre, conjurerent contre la vérité, & l'étoufferent. Pour augmenter le nombre de leurs diſciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils ſe firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies & extraordinaires, & un art de les défendre par de miſérables ſubtilités. Croira-t-on aiſément que de cette lie de la philoſophie ſoit ſortie la doctrine des Entretiens de Phocion? La Politique fut encore plus négligée que la Morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur Patrie, & qui faiſoient baſſement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop long-temps ſur cette matiere. Les Sçavans, qui connoiſſent le

génie

génie & la maniere, ſi je puis parler ainſi, de chaque ſiecle, ſe diront eux-mêmes, & mieux que je ne pourrois faire, tout ce que je tais ici. Pour le reſte du Public, il ne s'occupe guère de ces ſortes de diſcuſſions. Un Ouvrage eſt-il bon; eſt-il mauvais? Voilà ce qui le touche, & non pas le nom de ſon Auteur, & la date du temps où il a été écrit.

QUAND Phocion prit part au Gouvernement de ſa Patrie, la Grece, diviſée par ſes querelles domeſtiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorſqu'unie par les loix de ſa confédération, & ſous la conduite de Miltiade, d'Ariſtide, de Thémiſtocle, de Léonidas, &c. elle humilia l'orgueil des Perſes. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choſes qu'Athénes avoit faites pendant la guerre Médique, & inquiets des ſentimens d'ambition ou de vanité que cette République laiſſoit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la conſi-

considération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur côté, d'avoir sauvé la Grece, & d'être les maîtres de la mer, ne tarderent pas à se plaindre de l'injustice de Lacédémone, & lui disputerent le commandement des armées dont elle avoit joui sans trouble, depuis qu'elle obéissoit aux sages institutions de Lycurgue. Ces deux peuples se firent des injustices & des injures ; la guerre fut enfin allumée entr'eux, & dès ce moment l'émulation, qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, se convertit en une jalousie qui produisit mille vices. Toutes les Républiques de la Grece prirent part à cette querelle ; elles oublierent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple, & que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune régle, aucun ordre, aucune subordination ; on ne consulta que son ambition & sa vengeance ; & pendant près de trente ans qu'Athenes & Lacédémone se disputerent l'empire de la

Grece

Grece avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles se faisoient, leur foiblesse qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer sur leurs intérêts, & de leur faire sentir qu'elles couroient à leur ruine.

Tout le monde sçait la fin malheureuse de la guerre du Péloponese. Les Athéniens assiégés par mer & par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus disposé à abuser des droits de la victoire, que ses succès lui avoient coûté plus de peine. Athénes vit détruire ses fortifications, Lysander y abolit le gouvernement populaire; & cette ville, si jalouse & si fiere de sa liberté, fut condamnée à obéir à trente Tyrans. Trasybule la délivra de ce joug rigoureux, mais des hommes d'abord corrompus par la prospérité, familiarisés ensuite dans la servitude avec les vices les plus bas, recouvrerent leur premier gouvernement, sans reprendre leur ancien

ancien caractere. Le goût des plaiſirs & le luxe de quelques Citoyens porterent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, & la rendit inſolente & ſéditieuſe. L'amour de la Patrie fut éteint, l'amour de la gloire fit place à l'amour des richeſſes, les loix combattues par les mœurs ne conſerverent aucune force, & les Magiſtrats mépriſables & mépriſés n'eurent aucune autorité.

Les Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuſe que les vaincus. En dominant ſur la Grece, ils ne ſentoient que leur foibleſſe, parce qu'ils avoient renoncé aux principales inſtitutions de Lycurgue. L'injuſtice, la force & la ruſe qu'ils voulurent employer pour affermir & conſerver leur Empire, ne ſuppléerent point à la juſtice, à la modération, à la bienfaiſance, par leſquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, & étoient devenus les

chefs & les arbitres de leur confédération. Chaque ville, effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raison d'éprouver le sort d'Athénes, si elle vouloit jouir de ses droits. Toute la Grece s'agita pour secouer le joug ou pour prévenir la servitude ; & la puissance de Sparte s'évanouit, dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en sujets qu'en esclaves, se révolterent contre sa tyrannie.

On vit Thébes à la tête des affaires de la Grece, & l'élévation inattendue d'une République, qui seroit restée dans l'obscurité, si elle n'avoit produit par hazard un Pélopidas & un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ses vices, & par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu considérable qui ne crut devoir aspirer à la même fortune que Thébes. Chaque Peuple se fit des intérêts à part ; il ne subsista plus aucune trace de l'ancienne union ;

union ; les alliances, jusqu'alors les plus respectées, furent oubliées, & celles qui se formerent au milieu du trouble & de l'anarchie, n'inspirerent aucune confiance. La Politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la societé. C'est dans cette situation déplorable que Philippe surprit la Grece, en montant sur le trône de Macédoine ; & on commençoit déja à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les Entretiens que Nicoclès nous a conservés.

CET Ouvrage traite de la matiere la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, & on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société, qu'autant qu'elle est attachée aux régles de la plus exacte morale. Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un Philo-

ſophe ſéparé des affaires, & qui ne connoit pas les hommes. Ce ſont les préceptes d'un Sage dont la philoſophie ne fut jamais oiſive, que l'expérience éclaire, & qui puiſe dans la nature même de l'homme les principes de la ſcience propre à le gouverner. Phocion commanda preſque continuellement les armées d'Athenes. Ses Concitoyens le chargerent de pluſieurs négociations de la plus grande importance dans les conjonctures les plus difficiles; & il avoit mille fois éprouvé dans le Sénat, & dans les Aſſemblées du peuple, que ſa République n'étoit foible, chancelante & mépriſée, que parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance & de nos caprices; ſi Phocion nous la découvre, retractons nos erreurs, & tâchons de profiter de ſes leçons.

IL

Il feroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme; en essayant d'égaler Plutarque, je sens combien mes efforts seroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connoître ses mœurs & son caractere.

Il passe des Ecoles que Socrate avoit formées, à l'armée de Chabrias, sous lequel il fit ses premieres armes; & tandis que le jeune Disciple de Platon apprenoit l'art de la guerre de ce Général habile, mais quelquefois paresseux ou emporté, il lui enseignoit à son tour à commander avec la diligence, l'exactitude & la modération dignes d'un grand Capitaine. Chabrias démêla sans peine tous les talens de son éleve & de son maître, & à la bataille de Naxe il lui confia le commandement de son aîle gauche, qui décida de la victoire.

Athenes n'avoit plus de ces Citoyens à la fois hommes d'Etat dans la Place publique ou dans le Sénat, & Capitaines à la tête des armées. Les uns se destinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, & depuis ce partage, les talens & la République étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage; réunir les talens, c'étoit en quelque sorte multiplier les Citoyens, les ressources de l'Etat & les grands Magistrats. Il croyoit que toutes les connoissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, & fut le rival de Démosthene, qui l'appelloit *la hache de ses discours*, & ne craignit que lui de tous les Orateurs dont Athenes étoit alors remplie.

En se rendant digne de tous les emplois de la République, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées, si on faisoit la guerre, il

il conſeilla toujours la paix ; & le peuple, à qui il reprocha ſans ceſſe ſes vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaiſanterie fine & piquante, le proclama quarante-cinq fois ſon Capitaine Général. Il gagna une bataille conſidérable ſur les Macédoniens dans l'Eubée, chaſſa Philippe de l'Helleſpont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, & défit le Général Micion qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres Capitaines avoient faites, & à rétablir, tantôt par ſa prudence, tantôt par ſon courage, les affaires déſeſpérées d'une République toujours trop lente ou trop précipitée dans ſes démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à ſa Patrie, qu'à la rendre redoutable à ſes ennemis. Les peuples, accoutumés depuis long-temps à fuir avec leurs effets les plus précieux, des pays dont les armées d'Athenes approchoient, les voyoient traverſer leurs terres ſans terreur, lorſque Phocion les commandoit ; elles ſembloient

en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venoit au-devant de lui en habits de fête, & avec des couronnes de fleurs; on lui apportoit des rafraîchissemens. Il rendoit les soldats aussi humains que braves; sa vertu étoit le gage de la sûreté & de la foi publiques; aucune ville, aucun port ne lui étoit fermé.

PHOCION avoit dans Athenes corrompue, les mœurs simples & frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui étoit chere. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le Sage qui sçait s'en passer, & comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre & Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de la cigue, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui prépa-

préparoit ? *Puisqu'il faut acheter la mort à Athenes*, dit-il à un de ses amis, *acquittez-moi de cette dette, & donnez douze drachmes à l'Exécuteur.*

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, & dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y porterent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspiroit un généreux désespoir, ils gémirent & baisserent les yeux, en voyant Phocion accusé, & chargé de fers. Nous reprochons à nos peres la mort de Socrate ; la postérité, dûrent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'assassinons. Malheureux Athéniens ! quel sort funeste nous attend ? puisque c'est-là le prix que nous gardons à la vertu.

En allant à ſa priſon, après avoir entendu ſon Jugement, Phocion, dit Plutarque, conſerva le même viſage que quand il ſortoit de l'Aſſemblée de la Place, aux acclamations du peuple, pour aller ſe mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoiſſoit dans le Sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner ſa mort à ſes Concitoyens, & ordonna à ſon fils de ne jamais penſer à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux ſur leur injuſtice, & connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allerent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ſes ennemis avoient fait refuſer les honneurs de la ſépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau & une ſtatue aux dépens de la République, & on fit mourir ſes Accuſateurs, ou du moins leur chef Agnonides.

Nicocles, qui nous a conſervé la doctrine de Phocion, fut condamné avec lui

lui à boire la cigue. Cet ami tendre & fidéle ne vit dans cette affreuſe cataſtrophe que l'horreur d'être témoin de la mort de Phocion, & le conjura de lui permettre de boire le poiſon avant lui. *Mon cher Nicocles*, lui répondit Phocion, *votre demande me déchire le cœur ; mais puiſque je n'ai jamais rien refuſé à votre amitié, je veux bien vous faire encore ce dernier ſacrifice.*

C'EST inutilement que j'ai parcouru les Hiſtoriens qui ont parlé des affaires d'Athenes & de la Gréce, ſous les régnes d'Alexandre & de ſes premiers ſucceſſeurs, pour y trouver quelques éclairciſſemens ſur Ariſtias, à qui Phocion donne des leçons de morale & de politique. Ce nom eſt peu connu dans l'antiquité ; je ne me rappelle pas même qu'il ait été porté par d'autre homme connu, que par un Poëte Dramatique, contemporain d'Eſchyle, & dont il ne nous reſte aucun Ouvrage. Sans doute qu'Ariſtias, qui avoit adopté les principes

de

de ſon Maître, mourut avant que d'avoir pû conſacrer ſes lumieres & ſes talens au ſervice de ſa Patrie. Pour Cléophane, à qui Nicocles adreſſe les Entretiens de Phocion, on ſçait qu'il étoit l'ami de ces deux grands hommes. Plutarque nous apprend qu'il ſervit dans l'armée que Phocion commanda dans l'Eubée, & contribua par ſes talens au ſuccès de la campagne.

Je n'ai qu'un mot à dire au ſujet des Remarques qui accompagnent ma traduction. Je me ſuis propoſé de ne point abuſer du privilége que les Traducteurs & les Commentateurs ſemblent s'être arrogé d'ennuyer par une érudition faſtidieuſe, ou par des réflexions puériles. Quand Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Ariſtide, de Themiſtocle, de Cimon, &c. ou qu'il indiquera quelqu'événement célébre de l'Hiſtoire ancienne, je ſuppoſerai que mes Lecteurs ont lû Hérodote, Thucydide, Xenophon, & les Vies des hom-

hommes illuſtres de Plutarque, & je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils ſçavent déja. Je tâcherai d'être court dans les Remarques qui ne roulent que ſur la Morale ; elles ne contiendront ordinairement que quelque paſſage des Anciens. Je me ſuis fait la même régle à l'égard des Remarques qui regardent la Politique ; je ſçais combien des lieux communs ſur l'art de gouverner ſont inſipides.

SOM-

SOMMAIRES
DES ENTRETIENS
DE PHOCION.

PREMIER ENTRETIEN.

SECOND

SECOND ENTRETIEN.

TROISIÉME ENTRETIEN.

QUATRIÉME ENTRETIEN.

CINQUIE'ME ET DERNIER ENTRETIEN.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES.

ENTRE-

ENTRETIENS DE PHOCION, SUR LE RAPPORT *DE LA MORALE* AVEC LA POLITIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

Idée générale de la situation d'Athenes & de la Grece, quand Phocion instruisit Aristias. Que la Politique est une science dont les principes sont fixes. Sa premiere regle est d'obéir aux loix naturelles. L'autorité que les passions usurpent, est la source de tous les maux de la Société. La Politique doit les soumettre à l'Empire de la Raison.

Ne désespérez pas du salut de la Patrie, mon cher Cléophane, Athenes n'a point encore perdu la protection de Minerve, puisqu'elle

possede Phocion. Peut-être nos Citoyens ne sont-ils pas assez dépravés pour mépriser constamment sa philosophie : si nous la consultions, nous ressemblerions bientôt à nos Peres ; nous verrions bientôt renaître des Miltiade, des Aristide, des Thémistocle, des Cimon, & une République digne de ces grands Hommes.

Pe'ne'tre' de douleur à la vûe des vices qui ont infecté l'ame de nos Citoyens, & des guerres implacables qui ont succédé aux querelles passageres qui troubloient autrefois la Grece sans la (*a*) diviser ; je crois ne voir de tout côté que de funestes présages d'une servitude prochaine,

REMARQUES.

(*a*) Avant la guerre du Péloponese, les villes de la Grece, libres & indépendantes, mais unies par des alliances & des sermens, à peu près comme le font aujourd'hui les Cantons Suisses, formoient une République fédérative. Malgré les différends qui s'élevoient quelquefois entre les Alliés, les Grecs croyoient que la Nation entiere n'avoit & ne pouvoit avoir qu'un même intérêt, & ils ne regardoient pas comme de véritables guerres les hostilités qu'ils faisoient les uns contre les autres. C'est ce qui faisoit dire à Platon : *Aio equidem Græcos omnes inter se propinquos esse genere atque cognatos, à Barbaris autem diversos atque extraneos... Quoties igitur Græcia adversus Barbaros, vel contra Græcos Barbari ipsi pugnabunt, bellum gerere*

chaine, & je vais chercher de la consolation dans les Entretiens de Phocion. Mon cœur épanche dans le sien ses craintes & ses chagrins. Il n'y a, me dit-il, que les Dieux qui soient immortels; les Empires, les Républiques se forment, s'élevent, & leur prospérité même, dont ils abusent toujours, est toujours le signe de leur décadence. Ouvrages des hommes, ils portent l'empreinte de leur foiblesse; ils sont sujets, comme eux, aux maladies, à la caducité & à la mort. Vous & moi nous aurions dû naître dans des temps plus heureux; il est doux de voguer sur les mers, quand un vent favorable agite mollement les vagues, & que le Pilote lit sa route

 dans

gerere asseremus, & hostes esse natura, & has inimicitias bellum vocabimus. Quando vero Græci adversus Græcos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem laborare in hoc Græciam, & seditionibus agitari, & seditiones has inimicitias appellabimus. Plat. in Rep. L. 5. La guerre du Péloponese, entreprise par des vûes d'ambition, & soutenue pendant près de trente ans avec la plus grande opiniâtreté par les Atheniens, les Spartiates, & leurs Alliés, rompit tout lien entre les Grecs. On ne prit plus les armes pour se venger simplement d'une injure & exiger une réparation, mais pour détruire son ennemi, asservir ses voisins, & dominer sur la Grece entiere. Si Platon appelloit encore ces guerres cruelles des *séditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, & les inviter à penser encore comme leurs peres avoient pensé.

dans un ciel ferein : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des chofes, qui ne nous a pas deftinés à ce bonheur. Au milieu d'une mer orageufe & couverte d'écueils, nous devons, s'il eft poffible, efpérer contre toute efpérance, & ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaiffeau. Mon cher Nicoclès, me dit Phocion, il n'eft jamais permis de défefpérer du falut de la République; aux plus grands défordres oppofez une plus grande fageffe, aux plus grands périls oppofez un plus grand courage: attendez des miracles de la part des Dieux, & peut-être en ferez-vous. La République peut périr ; mais la confolation d'un bon Citoyen, en s'enfeveliffant fous fes ruines, c'eft d'avoir tout tenté pour la fauver.

Que n'êtes-vous avec nous, mon cher Cléophane! Nous parlons de l'amour de la Patrie & de la liberté, qui ne vit plus que dans le cœur de trois ou quatre Citoyens; nous regrettons cette ancienne fimplicité qui fervoit de rempart aux bonnes mœurs; nous gémiffons fur la jouiffance de ces faux plaifirs après lefquels nous courons, & qui ne nous préparent que des malheurs. Phocion, lui difois-je hier, je ne fuis pas étonné que nos triomphes dans le cours de la guerre Médique, nous aient infpiré une folle pré-

présomption. Les hommes sont plus faits pour résister aux malheurs qu'à la prospérité ; nous devions nous tenir sur nos gardes, & conjurer les Dieux de mettre le comble à leurs bienfaits, en ne nous permettant pas d'en abuser, & nous nous sommes laissé imprudemment éblouir par notre gloire. Nous n'avons pas compris que cette prospérité disparoîtroit, si nous abandonnions les principes auxquels nous la devions. Trop fiers de régner sur la mer, nous avons cru, après la journée de Salamine, qu'il étoit indigne de nous de respecter les droits de Lacédémone, & de n'occuper que la seconde place dans la Grece. Nos Voisins & les Colonies ont recherché notre alliance, & nous avons cru leur faire une grace en la leur accordant; nous avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuse ambition nous a bientôt fait commettre de nouvelles fautes ; nous avons cessé de respecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puissans que nous. Après les avoir affranchis du joug des Perses, nous avons voulu leur imposer le nôtre : ils souffroient patiemment notre orgueil ; mais notre (*a*) avarice a enfin soulevé la leur, & ils sont devenus nos ennemis.

(*a*) Après que les Perses, vaincus sur mer & sur terre, eurent

Nous fûmes punis de nos injuſtices par la révolte ou la défection de nos Alliés ; & au lieu d'ouvrir les yeux & de nous corriger, nous eſpérâmes de pouvoir être injuſtes impunément, & nous recourumes à la force pour régner ſur des Peuples qui faiſoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vaiſſeaux & leurs bras ; il a fallu les affoiblir & les ruiner, & nos ſuccès mêmes ſont devenus autant de diſgraces pour nous. Qu'eſpé-

eurent abandonné le projet d'aſſervir la Grece, les Atheniens porterent la guerre en Aſie, pour affranchir du joug de Xerxès les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples, accoutumés à la paix, ne faiſoient la guerre qu'à regret. Athenes les en exempta, ſe contentant d'en exiger un tribut annuel de ſoixante talens, pour ſubvenir aux frais de ſon armée. *Pauſanias*, L. 8. C. 52, en fait un reproche amer à Ariſtide. Il l'accuſe d'avoir ouvert la porte à la cupidité, & accoutumé les Grecs à faire un trafic mercenaire de leurs alliances & de leurs forces. Périclès, en ſuccédant à Cimon dans le Gouvernement d'Athenes, porta ce tribut à ſix cent talens, & tout fut perdu. Les Grecs d'Aſie voyoient qu'il étoit inutile de faire la guerre à la Perſe humiliée ; ils murmurerent & ſe plaignirent de la continuation d'un impôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire la guerre pour les contraindre à le payer. Le talent peſoit ſoixante livres de douze onces, qui, ſelon notre maniere de compter, font quatre-vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent Grec valoit quatre mille cinq cent de nos livres numéraires. Le talent d'or peſoit de même ſoixante livres ou quatre vingt-dix de nos marcs.

Qu'espérions-nous en rompant les nœuds de cette alliance antique & respectable, qui entretenoit la paix entre les Grecs, & qui les a fait triompher des armées innombrables de l'Asie? La guerre du Péloponese, dont nous sommes les auteurs, a été le germe fécond de toutes nos calamités : nous avons été vaincus, & quand nous aurions été vainqueurs, notre (*a*) sort & celui

(*a*) Il est vraisemblable que les Atheniens auroient abusé de leurs avantages avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étoient accoutumés à la modération, & ils en donnerent plusieurs marques dans le cours même de la guerre du Péloponese; les autres au contraire avoient toujours eu de l'ambition. Dès leur naissance ils avoient cru avoir une sorte de droit sur les pays qui produisent du blé, des oliviers & des vignes, & ils se flattoient de s'en rendre un jour les maîtres. Dans la négociation qui préceda la guerre du Péloponese, Athenes ne cacha point ses vrais sentimens. Thucydide, L, 1. C. 4, fait dire à ses Ambassadeurs : *C'est de tout temps que les plus forts sont les maîtres; nous ne sommes pas les auteurs de ce réglement, il est fondé dans la Nature.* Etrange politique, & qu'il est encore plus étrange d'oser avouer. La maniere dont Athenes traita ses Alliés, fait juger comment elle en auroit usé avec la Grece entiere, si elle eut fait subir aux Spartiates le sort qu'elle éprouva elle-même. Son Empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut régner par la force. Les Atheniens auroient vu éclater contr'eux des révoltes continuelles, & leur Gouvernement, foible & tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

de la Grece n'en auroient pas été plus heureux. Un esprit de vertige s'étoit répandu d'Athenes dans toute la Grece. La haine, la vengeance, l'ambition, les soupçons étoient dans tous les cœurs. Les Grecs étoient devenus eux-mêmes leurs plus grands ennemis; & ce que chaque République fait depuis ce moment fatal pour conserver sa liberté ou se rendre plus puissante, c'est précisément ce qui la perd.

CEPENDANT quelle que soit notre situation, je ne sçais quel pressentiment m'avertit encore quelquefois que tout n'est pas désespéré. Si les Dieux, Phocion, avoient voulu notre ruine entiere, ils nous auroient laissé décheoir insensiblement; une corruption lente nous auroit privés des ressources nécessaires pour en sortir; un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêchés de voir l'abyme où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des Dieux ne l'a pas permis; ils nous ont donné au contraire de grands avertissemens; ils ont permis que des révolutions subites & inattendues nous forçassent malgré nous à réfléchir.

NOTRE Patrie, qui aspiroit à tout subjuguer, a vu en un jour renverser ses murailles, & établir dans son sein trente Tyrans d'autant plus cruels, qu'ils étoient des esclaves timides

de

de Lyſander. Lacédémone, qui après ſa victoire tyranniſoit la Grece, & dont les armées, ſous la conduite d'Agéſilas, avoient porté la terreur juſques dans la Capitale même du *Grand Roi*, a vu expirer ſa puiſſance dans les champs de Leuctre ; cet Empire qui a tant coûté de travaux à nos Peres & aux Spartiates, que les uns cependant n'ont pu acquérir, que les autres n'ont pu conſerver : quelle ville inſtruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il eſt inſenſé d'y aſpirer par la force ? Pourquoi la Grece ne rentre-t-elle donc pas en elle-même ? Les Dieux ne ſe laſſent point de nous avertir & de nous inſtruire : l'ambition de Philippe ne ſuffira-t-elle pas pour nous rendre ſages ? C'eſt à nos vices, qui font notre foibleſſe, que la Macédoine doit ſa force & ſes ſuccès. Il eſt temps de connoître nos vrais intérêts ; nous le voyons, nous le ſentons, il ſemble même que nous voulions agir ; mais toutes les facultés de notre ame ſe trouvent engourdies, & le moindre effort nous fatigue. Par quel art retrouverons-nous donc notre courage & nos forces ?

PHOCION alloit me répondre, lorſque nous fûmes interrompus par Ariſtias. C'eſt un jeune homme né pour aimer & reſpecter la vertu, mais dont les ſophiſtes avoient déja commencé à gâter

l'esprit. Il entra avec cet air avantageux d'un étourdi qui croit posséder de grandes vérités, parce qu'il a des opinions bizarres, & qui s'admire avec complaisance pour avoir eu la force de secouer quelques préjugés grossiers. Je viens vous demander votre amitié, dit-il à Phocion en l'abordant, & vous ne pouvez me la refuser, c'est pour le bien de la Patrie que je vous la demande.

Je commence, continua-t-il, à me lasser de cette philosophie oisive, qui n'enseigne que de stériles vérités, ou plutôt d'ingénieuses réveries sur la formation de l'Univers, & la nature des Dieux & de notre ame; on sçait bientôt à quoi s'en tenir sur tout cela. Les hommes après tout sont faits pour vivre en société; c'est à leurs mains à préparer leur bonheur; c'est donc l'étude de la société, c'est-à-dire la politique, qui doit les occuper. Qui pourroit mieux me guider dans cette carriere que vous, Phocion,

(*a*) Ce qu'Aristias dit ici à la louange de sa Patrie, ressemble assez à ce qu'on trouve dans l'éloge funebre que Périclès prononça aux funérailles de ceux qui avoient été tués dans la premiere campagne de la guerre du Péloponese. *Voyez Thucydide*, L. 2. C. 7. Un pareil Discours est bien digne de l'Orateur qui le faisoit, c'est-à-dire, d'un Magistrat qui pour se rendre plus puissant avoit corrompu les

cion, qui avez acquis à juste titre une si grande réputation à la tête de nos armées, dans le Sénat & notre Place publique ? Je ne sçais pourquoi nos affaires vont si mal ; car Athenes, qui n'est plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la premiere République du monde. Tout abonde ici de toutes parts ; nos richesses (*a*), nos talens & notre industrie apportent parmi nous les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les Arts, nous les perfectionnons tous. La philosophie a poli nos mœurs, & nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles & agréables. L'amour de la gloire sçait nous arracher sans effort aux plaisirs, & nous possédons au souverain degré le talent de jouir des avantages de la société. Sans nous flatter, ne valons-nous pas incontestablement mieux que nos voisins ?

Voyez la pesanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois sur ce qu'il falloit

les mœurs de sa République. Aristide, Themistocle & Cimon n'auroient point parlé ainsi. Les qualités que Périclès loue dans les Atheniens, sont autant de vices, mais déguisés avec art sous les ornemens trompeurs de l'éloquence. Quand les Atheniens, toujours vains & avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices & d'en tirer vanité, plutôt que de se corriger.

falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la sottise des Béotiens que leur présomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grece, ils croyent bonnement être en droit de la gouverner. La Phocide avec son temple de Delphes, croupit dans un respect aussi ridicule que profond pour les oracles de son Apollon. Corinthe n'est grossierement occupée que de son argent & du commerce qu'elle fait sur deux mers: le reste de la Grece ne vaut pas l'honneur d'être nommé; & si nous ne l'avions pas un peu façonné, tout y seroit encore aussi barbare que nos respectables ancêtres du temps de Thésée. Malgré tous nos avantages, je ne suis pas content; il me semble que nos Magistrats ne sçavent pas tirer parti de nos bonnes qualités; je sens que la République, qui devroit gouverner impérieusement la Grece, s'énerve & dépérit par notre faute. Il ne nous échappe pas le moindre trait de génie; nous ne faisons rien de ce que nous devrions faire: à quoi nous servent donc nos talens? Il faudroit proposer de nouvelles

(*a*) Cette Loi étoit de Solon, & déplaisoit fort aux jeunes gens d'Athenes, qui tout pleins d'orgueil après avoir fréquenté les écoles des Sophistes, ne doutoient point que la République ne fût très-bien gouvernée, si on leur avoit permis de monter dans la Tribune aux Harangues, & de se mettre à la tête des affaires. Cette Loi n'étoit plus

velles loix, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois ; mais d'autres temps, d'autres soins. Une politique froide & sans imagination, n'est propre qu'à engourdir les Citoyens : enfin Philippe & sa Macédoine ne laissent pas de m'inquieter ; c'est une chose indécente, & nous devrions déjà les avoir rangés à leur devoir.

Phocion sourit nonchalament à ce début; pour moi je fus vivement tenté de corriger un petit présomptueux assez mal-adroit pour exciter notre mépris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, & Aristias continua son discours, & nous exposa en détail ses réflexions. Tout fut critiqué dans la République, & grace à l'énormité de nos sottises, le jeune homme eut assez souvent raison. Mais rien n'est égal à la folie des remedes qu'il nous proposa. Il s'applaudissoit de ses découvertes ; il blâma à plusieurs reprises la (*a*) loi qui défend de haranguer dans la Place publique avant l'âge

plus observée régulièrement du temps de Phocion ; car, selon la remarque de M. l'Abbé d'Olivet sur la premiere *Philippique*, Démosthene n'étoit que dans sa trentieme année quand il prononça cette Harangue. Peut-être cet Orateur étoit seul excepté de la regle générale à cause de ses grands talens ; mais il est plus vraisemblable que c'étoit un abus, suite du discrédit où les anciennes Loix étoient tombées.

l'âge de cinquante ans ; il nous fit comprendre adroitement que cette loi ridicule privoit la République de ses sages conseils, & il se tut enfin, quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le génie tutélaire d'Athenes, & qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui si la République tomboit en décadence.

Je vous rends graces, lui dit Phocion, des lumieres que vous m'avez communiquées, & je ne puis que louer votre zele pour la Patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'esprit plusieurs vices de notre République & de la Grece; cependant il me semble que dans le grand nombre de remedes que vous voudriez essayer, vous n'avez point suivi un certain ordre, une certaine méthode que je croirois nécessaires, & sans lesquels tout ce que vous proposez, pallieroit peut-être pour un instant, mais ne guériroit pas nos maux. Que diriez-vous d'un Médecin que j'appellerois auprès d'un hydropique dévoré d'une soif ardente, & qui ordonneroit simplement de le faire boire ? Un sang enflammé circule dans ses veines : qu'on le mette dans un bain. Ce n'est point là la Médecine, ce n'est que le conseil perfide d'un Charlatan ignorant, qui, sans guérir la maladie, ne songe qu'à donner à son malade un soulagement passager, mais funeste.

Ose-

Oseriez-vous vous ériger en Médecin, avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain? Non sans doute, vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties; vous voudriez vous instruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, & avoir examiné la vertu & la proprieté de chaque remede. La Politique, Aristias, est la médecine des Etats, & cette médecine n'a pas moins besoin que l'autre de connoissances & de méditations. Avant que d'imaginer tant de choses pour faire fleurir notre Patrie, avez-vous commencé par vous demander à vous-même, pourquoi les hommes ont consenti à renoncer à cette indépendance avec laquelle ils sont nés, & établi entr'eux un Gouvernement, des Loix & des Magistrats? Avez-vous bien réfléchi sur la nature du cœur & de l'esprit humain, & du bonheur dont nous sommes susceptibles? Etes-vous remonté à la source de nos passions? Connoissez-vous bien leur force, leur activité, leurs caprices? Avez-vous tâché de vous dépouiller de vos préjugés, pour ne consulter que la raison, & vous élever, par son secours, jusqu'à la connoissance des vues générales de la nature sur nous? Enfin avez-vous tâché de distinguer nos vrais besoins, de ceux que nous nous sommes faits nous-mêmes, de ces besoins artificiels qui causent

caufent peut-être tous nos malheurs, en nous procurant cependant par intervalle quelques plaifirs paffagers dont nous fommes les dupes ?

SANS ces connoiffances préliminaires, qui vous répondra que l'objet que vous vous propofez, foit en effet celui que vous devez vous propofer ? Comment ferez-vous fûr que le remede que vous employez, produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la fociété, vous ne nuirez pas à l'autre ? La Politique ne feroit qu'un art auffi méprifable que les Charlatans qui l'exercent aujourd'hui dans la Grece, fi ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas jufqu'à la caufe des vices mêmes qui obftruent le corps de la République, ou qui en aigriffent & irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Ariftias, qu'un recueil de charlatanneries ou de tours de paffe paffe, je ne fuis point votre fait ; mais je vous avertis que ce n'eft pas là la politique. L'art de tromper les hommes, n'eft point l'art de les rendre heureux. C'eft parce que la Grece n'eft plus gouvernée que par des Empiriques, qu'une fortune inconftante, capricieufe & cruelle décide impérieufement de notre fort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légere qui nous trompe, & que nos

nos mains ne peuvent ſaiſir, pourquoi ſommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs ? Occupés du ſeul moment préſent, ce moment nous échappe ſans ceſſe; & notre politique, toujours placée dans des circonſtances imprévues, voit tromper ſes eſpérances & déconcerter ſes projets. Nous éprouvons que ce qui ſembloit procurer hier une ſorte de calme à la République, y excite aujourd'hui un orage: que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes & immuables que la Nature nous a donnés pour chercher & affermir notre bonheur ?

Je jouiſſois d'un double plaiſir, mon cher Cléophane; j'écoutois Phocion, & je voyois Ariſtias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'inſtruire & la confuſion de s'être trompé. Ces ſentimens ſe peignoient tour à tour ſur ſon viſage, & j'allai au ſecours de ſa raiſon. Ariſtias, lui dis-je, je vous conſeille de vous conſoler de n'être pas tout-à-fait auſſi habile que Phocion. Il rougit & ſourit. Courage, ajoutai-je, ſi vous êtes aſſez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut, ſans honte, ignorer bien des choſes, vous ſerez ſans doute digne d'être le diſciple de Phocion. A ces mots l'amour de la vérité prit dans Ariſtias l'aſcendant ſur l'amour propre. Il me ſauta au col,

& ce ne fut que par respect pour Phocion qu'il n'osa l'embrasser.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je sois prêt à corriger nos loix, & reparer les fautes de nos Magistrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y réfléchis, moins je comprends votre pensée. Peut-il se faire, poursuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui changent continuellement la nature des affaires & la face des sociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes, déterminés & immuables? Sans doute, repartit Phocion, puisque la nature de l'homme, que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés & immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens n'en apportent aucun aux régles de la nature, ni à la destination des hommes & de la société. Mais, insista Aristias, jettez les yeux, Phocion, sur les Barbares qui entourent la Grece. Quelle prodigieuse différence ne remarquez-vous pas entre les Perses, les Scythes, les Thraces, les Macédoniens, &c.? Nous autres Grecs, nous semblons former une classe d'hommes à part. Chacune même de nos Républiques n'a-t-elle pas des mœurs & une constitution

tution différentes ? N'aſpirons-nous pas tous à un bonheur différent ? Ce qui feroit ſage dans la Grece, où nous voulons être libres, deviendroit donc vicieux dans la Perſe où l'on aime la ſervitude. L'Arcadie, placée au milieu du Péloponeſe, peut-elle ſe propoſer le même objet que Corinthe ? Nous qui ne cultivons qu'une terre ſtérile & ingrate, devons-nous imiter le peuple qui habite la fertile Laconie ? Puiſque la Société a, ſelon les lieux & les temps, des beſoins différens ; puiſque de nouvelles circonſtances & une révolution rendent ſouvent un peuple ſi différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ſes principes & ſa conduite ?

Qu'ELLE varie la maniere d'appliquer ſes principes, j'y conſens, répondit Phocion, puiſque tous les peuples qui ſe trompent, ne ſont pas dans la même erreur, & que les uns ſont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Ariſtias, que, ſuivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, auſſi inconſtante & auſſi capricieuſe que nous, doive avoir différentes ſortes de bonheur à nous diſtribuer ? Non, elle n'en a qu'un qu'elle offre également à tous les hommes, & la politique doit commen-

cer par connoître ce bonheur dont l'homme eſt ſuſceptible, & les moyens qui lui ſont donnés pour y parvenir.

Imaginez, Ariſtias, des voyageurs imprudens, qui partant d'Athénes pour ſe rendre à Corinthe, ſans s'inſtruire du chemin qu'ils doivent tenir, ſe ſeroient égarés ſur la route de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parviendront juſques dans les Provinces où naît le jour, chez les Nations Hyperborées, ou chez les Barbares qui habitent au-de-là du Tanaïs; mais malgré leur courage & leur patience, ils périront de fatigue & de miſere, avant que de trouver ſur les frontieres du Monde cette Corinthe, qui n'étoit d'abord qu'à quelques ſtades d'eux, & où ils pouvoient ſe rendre commodément. Telle eſt l'erreur de tous les Peuples; ils cherchent péniblement le bonheur où il n'eſt pas; & ils nomment politique, l'inquiétude qui les agite dans une courſe incertaine & trompeuſe.

Vous ſçavez, Ariſtias, continua Phocion, quelle étoit la ſituation de Lacédémone, quand les Dieux lui donnerent Lycurgue pour légiſlateur. Tous les Spartiates s'étoient fait des idées fauſſes & chimériques du bonheur. Les deux Rois croyoient qu'il conſiſte à gouverner impérieu-

impérieusement une foule d'esclaves, les riches à voler le peuple, & la multitude à mépriser les loix dont on vouloit l'accabler. Les différens ordres de la République n'étoient quelquefois réunis que par des sentimens d'ambition, ou plutôt d'avarice, qui les rendoient odieux aux peuples voisins de la Laconie, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, & dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance.

Si Lycurgue eut nourri les erreurs de sa Patrie, au lieu de les dissiper, les Spartiates, tour à tour en proie aux désordres de la tyrannie & de l'anarchie, & toujours malheureux en se flattant d'être un jour heureux, n'auroient cessé de se déchirer, que quand un de leurs ennemis les auroit réduits eux-mêmes à la condition des Helotes. Cet homme divin les mit sur la route du bonheur. Son opération fut simple. Au lieu de consulter leurs préjugés, il ne consulte que la nature. Il descendit dans les profondeurs tortueuses du cœur humain, & pénétra les secrets de la Providence. Ses loix faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer & affermir les loix mêmes que l'Auteur de la nature nous prescrit par le ministere de la raison dont il nous a doués,

& qui eſt le Magiſtrat (a) ſuprême & ſeul infaillible des hommes.

A ces mots, mon cher Cléophane, Ariſtias, tout imbu de la doctrine de nos Sophiſtes, ne put s'empêcher d'interrompre Phocion. Qu'elles ſont donc, dit-il, ces loix myſtérieuſes que nous impoſe la raiſon ? Pourquoi étouffer des paſſions dont le feu ſalutaire donne le mouvement & la vie à la ſociété ? La Nature, qui nous ordonne impé-

(a) Je ne puis m'empêcher de mettre ici ſous les yeux de mes Lecteurs un morceau admirable de Ciceron dans ſa République. *Eſt quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffuſa in omnes, conſtans, ſempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos fruſtrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas eſt, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque totâ abrogari poteſt. Nec verò per Senatum aut per Populum ſolvi hac lege poſſumus: neque eſt quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia poſt hac, ſed omnes gentes & omni tempore, una lex & ſempiterna, & immutabilis continebit, unuſque erit communis quaſi magiſter & imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, diſceptator, lator ; cui qui non parebit, ipſe ſe fugiet, ac naturam hominis aſpernabitur ; atque hoc ipſo luet maximas pœnas, etiam ſi cætera ſupplicia quæ putantur effugerit.* C'eſt cette raiſon dont parle Ciceron d'une maniere ſi ſublime & ſi vraie, qui doit être le principe & la régle de toute la morale & de toute

impérieusement de courir sans relâche après le bonheur, ne nous fait-elle pas connoître clairement sa volonté & notre destination par cet attrait de plaisir ou cette pointe de douleur dont elle arme tout ce qui nous environne? Je fuis ou j'approche un objet, suivant qu'il me repousse ou qu'il m'appelle; & comment m'égarerois-je en obéissant à cet instinct? Mes passions nées dans moi avant ma raison, ne sont-elles pas, comme elle, l'ouvrage de la Nature?

toute la Politique. Les *Entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Ciceron dit encore dans son Traité des Loix: *Quid est autem, non dicam in homine, sed in omni cælo atque terrâ, ratione divinius? Quæ cum adolevit atque perfecta est, nominatur ritè sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione melius, eaque & in homine & in Deo, prima hominis cum Deo rationis societas .... Est enim unum jus, quo devincta est hominum societas, & quod lex constituit una. Quæ lex est recta ratio imperandi, atque prohibendi: quam qui ignorat, is est injustus, sive est illa scripta uspiam, sive nusquam ..... Quod si populorum jussis, si Principum decretis, si sententiis Judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, aut scitis multitudinis probarentur. Quæ si tanta potentia est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis rerum natura vertatur; cur non sentiunt, ut quæ mala, perniciosaque sunt, habeantur pro bonis ac salutaribus? Aut cur, cum jus ex injuria lex facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo.*

Ce flambeau pâle & obſcur qui, dit-on, doit me guider, pourquoi luiroit-il le dernier à mes yeux ? Si la Nature avoit fait les hommes pour obéir à la raiſon, pourquoi ſeroient-ils les maîtres d'y déſobéir ? Cette Nature eſt-elle foible, timide, impuiſſante, & bornée comme nos Magiſtrats? Cette raiſon, dont on vante les oracles incertains, & dont nous ſommes ſi fiers, n'eſt après tout que l'ouvrage de notre vanité ; c'eſt à des préjugés formés par hazard, & conſacrés par l'éducation & l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perſe, dans l'Egypte, dans la Thrace, différente dans preſque toutes les villes de la Grece, chacun croit l'avoir, & perſonne en effet ne la poſſéde. D'ailleurs foible, languiſſante, par-tout eſclave, lui ſied-t-il d'affecter l'empire ? C'eſt aux paſſions que la Nature l'a donné, en leur donnant la force néceſſaire pour nous ſubjuguer.

Jeune homme, repartit Phocion, que je vous plaindrois, ſi ces erreurs de votre eſprit étoient paſſées juſques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu. A votre âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, & il faut vous le pardonner, puiſqu'à votre âge on n'eſt Philoſophe que par paſſion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits

groſ-

groffiers de nos fens, & les égaremens de notre ame, avec ces loix prudentes que nous prefcrit la raifon.

AH ! mon cher Cléophane, que n'avez-vous été témoin de cet entretien ? Ce Phocion, toujours fi tranquille dans les débats tumultueux de notre Place publique, vous l'auriez vû s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raifon & de la vertu, car leur caufe eft commune, & parler enfin avec cette éloquence enflammée, que je ne puis vous rendre.

JEUNE homme, à qui les Dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Ariftias, je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raifon n'eft qu'un préjugé, frémiffez-en, la vertu n'eft plus qu'un mot inutile & vuide de fens. Vous la banniffez de la terre, & quel affreux féjour ferions-nous condammés à habiter ? Les tigres feroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés. N'eft-il pas évident que l'empire, que nous laiffons ufurper à nos paffions, eft la fource de tous nos maux ? Et plût au Ciel qu'une expérience éternelle, & toujours répétée, n'en multipliât pas chaque jour les preuves ! tandis que ma raifon, miniftre de

l'auteur de la nature parmi les hommes, & l'organe de ses volontés, me crie d'être juste, humain, bienfaisant; qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public, & réunir les hommes par les vertus qui inspirent la sécurité & la confiance; examinez les ravages que les passions produisent dans la société. Chacune d'elles, aveugle sur tout autre intérêt que le sien, brise les liens de la République, en se regardant comme l'objet & le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les Citoyens que la vertu rapprocheroit & tiendroit unis; il divise les peuples par les haines, les craintes & les soupçons. Rien n'est sacré pour les passions; guerres, meurtres, trahisons, violences, injustices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortége; tandis que la raison appelle autour d'elle la paix, la bonne foi & le bonheur à la suite de toutes les vertus.

Nous tenons le milieu, mon cher Aristias, entre les pures intelligences & les brutes; ne soyons ni tout l'un, ni tout l'autre. Le terme de la Philosophie, c'est de connoître notre condition, & d'être assez sages pour nous tenir sans orgueil & sans bassesse à la place qui nous est assignée. Nous avons une raison & des passions; en riant du chagrin de ces Philosophes farou-

farouches, qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos ſens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus dangereuſe de ces hommes ſans mœurs qui vous invitent à vous ſalir dans la fange de vos paſſions, & ſe repentent ſans ceſſe de s'être laiſſé tromper par les faux biens qu'elles préſentent. C'eſt aller plus loin que l'auteur de la nature, que de vouloir détruire nos paſſions; elles ſont ſon ouvrage & immortelles comme lui; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conſeils de la raiſon, puiſque ce n'eſt qu'ainſi qu'elles peuvent perdre leur venin, & contribuer à notre bonheur.

TANDIS que Phocion parloit ainſi, Ariſtias, profondément occupé, tenoit les yeux baiſſés, & paroiſſoit accablé du poids de la vérité. La Nature, dit-il enfin en ſoupirant, s'eſt donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet aſſemblage monſtrueux & bizarre de qualités oppoſées? Pourquoi nous avoir entourés de piéges? Pourquoi du moins n'avoir pas donné à notre raiſon les forces ou le charme que poſſédent nos paſſions?

HUMILIEZ-VOUS avec moi, lui répondit Phocion, devant la ſageſſe ſuprême. Ne ſoyons

ons point aſſez téméraires, tandis que nous nous ſentons preſſés de tout côté par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embraſſer & meſurer un être infini. Qui ſommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ſes deſſeins & de ſa conduite ? Ce que nous voyons de ſa ſageſſe, doit nous jetter dans une admiration timide & reſpectueuſe pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le ſyſtême général du monde, notre vûe ſeroit-elle aſſez ferme & aſſez étendue pour en ſaiſir toutes les parties & tous les rapports ? Non, mon cher Ariſtias, ſi l'auteur de la nature vouloit nous révéler ſes ſecrets, nous ne le comprendrions pas; il ne nous apprendoit que des myſteres auxquels ne pourroit atteindre notre raiſon faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

Bornons là nos connoiſſances & nos recherches. Les vérités qu'il nous eſt important de connoître, la Providence nous les prodigue; elle les a miſes, pour ainſi dire, ſous notre main ; mais le reſte eſt caché ſous un voile impénétrable. De quoi nous plaindrions-nous ? N'eſt-il pas aſſez prouvé que nos paſſions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent? Notre raiſon manque-t-elle de nous en avertir ? A ces Sirenes, dont la voix mélodieuſe ne nous

appelle

appelle que pour nous dévorer, que n'oppofons-nous donc la prudence d'Ulyffe? La politique attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les Etats, de nouvelles difgraces, de nouvelles décadences pour fe convaincre que le bonheur des fociétés veut un autre fondement que des paffions injuftes, aveugles, légeres, inconftantes & capricieufes ? Faites-vous, mon cher Ariftias, un tableau du fpectacle que préfenteroit la terre, fi tous fes habitans, femblables à ce divin Socrate, dont Platon & Xenocrate m'ont cent fois tracé le portrait, réunif-foient en eux toutes les vertus. S'il eft vrai que dans ce nouvel âge d'or, où les paffions feroient réprimées & dirigées par la raifon, la félicité habiteroit parmi les hommes ; n'eft-il pas certain que la politique doit nous faire aimer la vertu, & que c'eft-là le feul objet que doivent fe propofer les Législateurs, les Loix & les Magiftrats?

Les Sophiftes pourront déclamer contre les droits de la raifon en faveur des paffions, quand ils pourront nous faire appercevoir les grands avantages qu'une Républiqu: retire de l'avarice, de la prodigalité, de la pareffe, de l'intempérance, de l'injuftice de fes Citoyens & de fes Magiftrats. Pour les

confondre, mon cher Ariſtias, invitez-les à remonter dans les ſiecles les plus reculés, &, pour ainſi dire, à la naiſſance du genre humain. Faites-leur remarquer que la Grece fut arroſée de ſang & de larmes, tant que nos Peres, plus ſemblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, vécurent ſous l'empire des paſſions. Invitez ces grands Philoſophes, ſi ennemis de la raiſon, à nous apprendre pourquoi nous ne commençames à être moins malheureux, que quand des Loix & des Magiſtrats, par une ſuite des premieres conventions, ſe ſervant tour à tour des châtimens & des récompenſes, commencerent à réprimer quelques paſſions, & à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les faſtes de la Grece, & vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, ſuivant que la politique plus ou moins habile a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

CENT de nos Villes ont été déchirées par des diviſions inteſtines; recherchez-en les cauſes, & vous verrez conſtamment que quelque paſſion, enhardie par l'eſpérance du ſuccès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la rete-

(a) Critias étoit un des trente tyrans que Lyſander établit à Athénes. Il fut plus cruel que ſes Collégues. Il porta

retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous sçavons les maux qu'ont produits les passions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade; je puis vous les citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont faits les vertus de Miltiade, d'Aristide & de Cimon. Mille Tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans les Républiques; en auroient-ils osé former le projet, si leurs Concitoyens, déja esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier leur patrie & leur liberté à leur vengeance & à leur avarice?

Mais nous, Aristias, mais nous, pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos Peres? Pourquoi tombons-nous dans le mépris? Pourquoi ne sommes-nous plus heureux? N'en accusez pas, avec les Sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore, a étouffé l'amour de la patrie. Le Luxe du Citoyen refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Trasybule nous délivrera de ces Tyrans plus implacables que (*a*) Critias? Rendez-

porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athénes l'art de raisonner.

Rendez-nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xerxès ; rendez à tous les Grecs leur premiere tempérance & leur justice, & vous nous rendrez en même-temps notre ancienne union, & les forces qui ont conservé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grece entiere comme leur Patrie commune. Philippe qui nous brave, & médite notre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, trembleroit au nom de la Grece, ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son Royaume.

Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, mon cher Aristias, que la prospérité des Etats, est la récompense certaine & constante de leurs vertus ; & l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siécles passés instruit le nôtre de cette vérité, & nous servirons à notre tour de leçon à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'Empires; ce sont autant de voix par lesquelles la Providence crie aux hommes : *Défiez-vous de vos passions, elles ne vous flattent que pour vous tromper, elles vous promettent le bonheur. Mais si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos bourreaux, elles vous conduiront à la servitude; un Tyran domestique, ou un*

un Vainqueur étranger, servira d'instrument à votre punition.

Allez, mon cher Aristias, lui dit Phocion en l'embrassant, méditez les grandes vérités que je viens de vous exposer, & dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajoûter aux premieres réflexions qui se sont présentées à mon esprit. Puisqu'en nous donnant un désir insatiable de bonheur, la Nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les Sophistes, qu'elle est notre marâtre, & que nous sommes condamnés à subir le sort de Tantale. Imposez silence à vos passions pour interroger votre raison, & elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre destination, & vous verrez que la politique ne nous égare, que quand elle se prostitue au service des passions. Vous êtes meilleur, Aristias, que vous ne croyez ; il n'est pas possible que vous soyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos Sophistes ont pû, par je ne sçais quel air de nouveauté ou d'audace, surprendre votre imagination ; mais vous touchez à cet âge où l'on a déja assez d'expérience pour commencer à se défier de ses passions, & on apprend bientôt à les vaincre, ou du moins à les combattre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous voyez, me dit Phocion, après qu'Aristias fut sorti, de quelle doctrine on empoisonne l'esprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'est pas vrai, qu'ils croyent ridiculement que tout est faux. Enyvrés d'orgueil, ils font main-basse sur tout ce qui se présente. Dans leurs accès de philosophie, ces petits héros mesurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils osent attaquer. Assez sots pour fermer les yeux à l'évidence, & douter imperturbablement de tout, ils croyent avoir tout détruit, ou persuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix & l'autorité de la raison, quand on veut la rendre l'esclave des passions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes ? Que voulez-vous que la République espere des Citoyens & des Magistrats ? Elle touche au moment de sa ruine. Aristias changera, ajoûta Phocion, je vous le prédis. C'est un bon augure que ce silence modeste qu'il a gardé, pendant que je l'avertissois de ses erreurs; il n'a pas de vice qui les lui rende cheres. Il me semble que son cœur s'est ouvert à mes instructions. Plus étourdi, plus vain, plus présomptueux que méchant, il se rendra aux lumieres de la raison; & plût aux Dieux que tous nos Athéniens lui ressemblassent !

SECOND

SECOND ENTRETIEN.

Qu'il n'y a point de vertu, quelque obscure qu'elle soit, qui ne contribue au bonheur des hommes. L'objet principal de la politique est de régler les mœurs. Sans elles il n'est point de bon gouvernement; elles en réparent les vices. Objections d'Aristias; Réponses de Phocion.

PHOCION ne s'est point trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumiere dans l'esprit d'Aristias. Ce jeune homme vint hier chez moi, il étoit embarrassé en m'abordant; il n'osoit presque pas me regarder. Que Phocion est sage! me dit-il en rompant le silence; je m'égarois, & ses discours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureusement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé! quoiqu'il humiliât mon amour propre. Que je crains de lui paroître aussi méprisable que je me le parois à moi-même! Depuis que je l'ai vû, je n'ai été occupé qu'à méditer sa doctrine. Je m'étonne à la fois de ma témérité de vouloir tout sçavoir, & de la foiblesse avec la-

quelle j'ai été la dupe de quelques ſophiſmes. En commençant à me connoître, je commence à goûter une ſorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne jamais l'erreur. Je brûle d'impatience de revoir Phocion, & je crains de me préſenter devant lui; je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

ARISTIAS, lui répondis-je, les Sophiſtes s'irritent, quand on oſe attaquer leurs opinions; c'eſt que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercénaire, ne ſoient décriées. Mais un Philoſophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, & il ſçait trop combien elle nous eſt étrangere, pour n'être pas indulgent. Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laiſſé tromper par les Sophiſtes, & par les paſſions bien plus habiles qu'eux. Il vous ſçaura gré de votre repentir, & peut-être même de vos erreurs, puiſque vous les abjurez; car il eſt toujours beau de ſe corriger. Venez, Ariſtias, venez apprendre avec moi de nouvelles vérités, & veuillent les Dieux les rendre utiles à la République!

JOUISSEZ de votre victoire, dis-je à Phocion, en l'abordant, voici Ariſtias; vous l'avez rendu à la raiſon, dans un âge où l'on ſe fait un

mérite

mérite de ne la pas consulter. La présence d'un homme vertueux a-t-elle donc, mon cher Cléophane, le même pouvoir que les Autels des Dieux, qui rassurent les Supplians qui en approchent ? Aristias n'eut plus aucun embarras. Il assura Phocion qu'il rendoit à la raison toute sa dignité & tous ses droits. C'est une étrange folie, dit-il, d'oser usurper le nom de Philosophe, en même-temps qu'on se ravale à la condition des animaux, & de prétendre raisonner en soutenant qu'il n'y a point de raison. J'ai quelque peine à comprendre par quels écarts j'étois venu à croire qu'il est sage d'obéir à des passions, dont une expérience journaliere nous fait connoître l'emportement, les caprices & l'injustice. Le bonheur est sans doute compagnon de l'ordre & de la paix ; & les passions, mêmes ennemies les unes des autres, sont dans un état perpétuel de guerre. Quels biens puis-je en attendre ? Quels maux au contraire ne dois-je pas en craindre, si ma raison ne se rend leur médiatrice, leur arbitre & leur juge? Je me suis rappellé ces courts momens de ma vie où je n'ai obéi qu'à ma raison, & j'ai goûté une sorte de volupté supérieure à celle que donnent les sens. J'ai comparé ces instans à ces jours d'erreurs où mes passions me gouvernent ; ma mémoire ne m'a représenté que des plaisirs accompagnés de trouble,

d'inquiétude & de repentir ; mon cœur ne s'eſt point ouvert à ce ſouvenir.

J'AI jetté les yeux ſur un plus grand théatre, & j'ai vû les paſſions, comme autant de furies, porter la déſolation dans toute la terre, changer les Magiſtrats en ennemis de la ſociété, fouler aux pieds les loix les plus ſaintes de l'humanité, & détruire dans un inſtant les Empires les plus formidables. J'ai interrogé ma raiſon, j'entrevois la vérité, je crois être ſur le chemin qui y conduit ; mais mes égaremens paſſés m'ont appris à me défier de moi. Je n'oſe, Phocion, marcher ſans votre ſecours ; je n'oſe entrer ſeul dans le ſanctuaire de cette politique ſublime, qui n'a d'autre inſtrument, ni d'autre appui que la vertu ; je craindrois de le profaner. Soyez mon guide, & me donnez un eſprit tout nouveau.

ARISTIAS, mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion après l'avoir tendrement embraſſé, vos progrès ſont plus rapides que je n'aurois oſé l'eſpérer. Vous avez eu le courage d'arracher aux paſſions le maſque dont elles ſe couvrent, & qui nous trompe ; il n'eſt plus de vérité dont la découverte vous ſoit interdite. Vous êtes perſuadé que la raiſon eſt l'organe par lequel l'auteur de la nature nous fait connoître ſes volontés ;

tés; vous êtes persuadé qu'elle seule peut nous conduire au bonheur. Pensez donc, mon cher Aristias, que la Politique doit être le ministre & le coopérateur de la Providence parmi les hommes, & que rien n'est plus méprisable que cet art illusoire qui en emprunte le nom, qui n'a de régle que les préjugés publics & les passions de la multitude, qui n'employe que la ruse, l'injustice & la force, & qui se flattant de réussir par des voies contraires à l'ordre éternel des choses, voit s'évanouir entre ses mains le bonheur qu'elle croyoit posséder.

L'ESCLAVE qui cultive vos champs, est plus sage que nos Législateurs. Pour recueillir d'abondantes moissons, il a étudié la culture qu'exige la terre; il a observé quelles saisons elle a destinées à la production de chaque fruit, & il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la Politique, après avoir pénétré dans les secrets de la nature sur la destination de la société & les causes de son bonheur, suive constamment cet exemple. Dès qu'elle sera assez prudente pour ne se pas croire plus habile que la nature, elle sera sa principale étude de la Morale, qui enseigne à distinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont que le nom, & que les préjugés, l'ignorance & la mode ont imaginées. Que

ſon premier ſoin ſoit d'épurer ſans ceſſe la Morale. En donnant une attention particuliere aux vertus qui ſont les plus néceſſaires à la ſociété, ſon principal objet doit être de prendre les meſures les plus efficaces pour empêcher que les paſſions ne ſortent victorieuſes du combat éternel que notre raiſon eſt condamnée à ſoutenir contr'elles. Son but, en un mot, eſt de tenir les paſſions courbées ſous le joug, & en affermiſſant l'empire de la raiſon, de donner, pour ainſi dire, des aîles aux vertus.

Entrons dans le détail des vertus que la Politique doit cultiver; mais répondez-moi d'abord, Ariſtias. Quand vous achetez un eſclave, vous importe-t-il peu qu'il ſoit gourmand, pareſſeux, fripon, menteur, ou qu'il ait les qualités oppoſées à ces vices? Ne vous eſt-il pas avantageux que votre voiſin ſoit juſte, humain & bienfaiſant? Vous eſt-il égal que votre ami ſoit emporté dans ſes goûts, débauché, injuſte, crapuleux, ou qu'il ſoit attentif à remplir tous les devoirs d'un honnête homme? Quand un mariage, que je vous ſouhaite heureux, vous aura élevé à la dignité de pere de famille, vous ſera-t-il indifférent que vos enfans contractent l'habitude du vice ou de la vertu, & que votre femme ait les mœurs d'une Courtiſane,

tisane, ou soit chaste, modeste, retirée & économe?

Je n'attends pas votre réponse, poursuivit Phocion, je la sçais. Mais puisqu'une femme, des enfans, des amis, des voisins vertueux, & des esclaves fidéles à leurs devoirs, sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles où nous passions la plus grande partie de notre vie, pourquoi la Politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur? Je n'ignore pas que, sous prétexte de je ne sçais quelle élévation d'esprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaisantent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'est parce que la corruption, qui régne dans le sein de nos maisons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domestiques, que nous avons pris le parti de les mépriser. La modestie dans les mœurs nous paroît bassesse ou rusticité. Nous voulons que nos maisons soient une espéce d'asyle, où la loi n'ose point entrer pour nous instruire de nos devoirs; & cependant c'est dans le sein des familles que des peres tendres & prudens ont donné le premier modéle des loix & de la société. Nous disons

que c'eſt dégrader les Magiſtrats, que de les occuper de nos ſoins domeſtiques; mais en effet nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaiſes mœurs. Dégoûtés de la ſimplicité de nos Peres, nous voulons du faſte & de l'élégance juſques dans les vertus. Que c'eſt bien mal connoître leur nature, & le lien qui les unit les unes aux autres!

Je ne crois pas aiſément aux qualités ſublimes de ces Héros à qui il faut un grand théâtre, & des foules de ſpectateurs. Ce n'eſt que par l'exercice des vertus domeſtiques qu'un peuple ſe prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne ſçait être ni mari, ni pere, ni voiſin, ni ami, ne ſçaura pas être Citoyen. Les mœurs domeſtiques décident à la fin des mœurs publiques. Penſerez-vous, Ariſtias, que des hommes accoutumés à obéir à leurs paſſions dans le ſein de leur famille, & ſans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront ſubitement un nouveau génie & de nouvelles habitudes, en entrant dans la Place publique & dans le Sénat; ou que leurs paſſions & leurs vices n'oſeront les inſpirer, quand il s'agira de délibérer ſur les intérêts de la République, & de décider de ſon ſort? Lycurgue, moins préſomptueux que nos Sophiſtes

&

& nos Orateurs, ne l'efpéroit pas; auffi eut-il une attention particuliere à former les mœurs domeftiques des Spartiates. Il porta plus de loix pour faire d'honnêtes gens, que pour régler la forme du Sénat, & la police des affemblées de la Place publique. Il fçavoit que des hommes vertueux vont, comme par inftinct, au-devant de leurs devoirs, & qu'ils auront toujours de bons Magiftrats.

Par quel prodige en effet une République verroit-elle une fuite d'hommes de bien à la tête de fes affaires, fi elle ne commençoit pas par avoir pour Citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un peuple fache eftimer la vertu, pour donner à fes Magiftrats le courage & la conftance néceffaires dans l'exercice de leurs fonctions. Il doit aimer la juftice pour défirer un Magiftrat toujours jufte, toujours ferme, toujours auffi inflexible que la loi. Des Citoyens corrompus le redouteroient, fa probité leur feroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur eft ouvert à l'interêt, & dont la main nonchalante & foible laiffe pencher inégalement la balance de la juftice.

Jugez, mon cher Ariftias, de la doctrine que je vous expofe, par ce qui s'eft paffé de

nos

nos jours dans notre République. A peine Périclès (*a*) eut-il corrompu nos mœurs, en prétendant les polir ; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de ſomptuoſité dans nos ſpectacles, de magnificence dans nos meubles, de délicateſſe ſur nos tables ; à peine les Courtiſanes autrefois mépriſées, à préſent les arbitres du goût, des vertus & des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes gens une école de galanterie & d'oiſiveté ; à peine, en un mot, avons-nous eſtimé la volupté, l'élégance, les richeſſes, & reſpecté les grandes fortunes, que nous en avons été punis, en

(*a*) L'abondance d'argent que les tributs des Alliés porterent à Athénes, le luxe qui en fut la ſuite, & les rétributions que Périclès fit payer au peuple pour aſſiſter aux ſpectacles & aux jugemens de la Place publique, voilà les principales cauſes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parla plus que de fêtes & de plaiſirs. L'eſtime accordée aux arts inutiles, leur fit faire des progrès très-rapides. Les Athéniens ne ſe piquant plus que de goût, d'élégance & de recherche, regarderent leurs peres comme des hommes groſſiers, & ne ſongerent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans ſa *République*, liv. 8, les progrès, &, ſi je puis parler ainſi, la génération des vices dans une Ville qui poſſede des richeſſes ſuperflues.

Ærarium illud cujuſque auro plenum perdit Rempublicam.

en voyant les graces, le faſte, le luxe & les richeſſes tenir lieu de talens, & devenir autant de titres pour s'élever aux Magiſtratures. Quelle République auroit pu réſiſter aux hommes mépriſables qui ont ſuccédé à Périclès? Des voluptueux, des étourdis, des avares, &c. n'ont vû, dans l'adminiſtration dont ils étoient chargés, que le pouvoir de ſatisfaire plus aiſément leurs paſſions. Ne craignant ni les regards, ni le jugement d'une multitude auſſi vicieuſe qu'eux, devoient-ils ſe gêner pour faire le bien? Ils ne s'étudierent, dans les conjonctures difficiles, qu'à éblouir & duper les Spectateurs. Ne gouvernant

blicam. Nam primum quidem novos ſumptus reperiunt, & ad leges deducunt, quibus neque ipſi, neque mulieres ipſorum obtemperant..... Deindè alter alterius exemplo & æmulatione perciti multi tandem tales evadunt ..... Hinc igitur effuſius ad pecunias cumulandas delapſi, quanto hoc pretioſius æſtimant, tanto virtutem exiſtimant viliorem. An non ita virtus à divitiis diſcrepat, quaſi utraque in lance ſtateræ ſint poſitæ, ſemper in contrarium partem declinent?..... Quando igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri deſpiciuntur .... Incenduntur que ad ea ſtudia omnes quæ in honore ſunt, eaque frequentant: quæ vero nullo honore cenſentur, apud quoſque jacere ſolent..... Ita ex victoriæ honoriſque cupidis, quæſtus & pecuniarum avidi tantum efficiuntur, & divites quidem viros laudant & admirantur, & ad magiſtratus evehunt, pauperes vero deſpiciunt.

nant que par des cabales & des intrigues, ils ne chercherent qu'à rendre les loix ſouples & dociles à leurs deſirs. Ils eurent tout au plus l'adreſſe ou la complaiſance, pour ménager un reſte de Citoyens vertueux, de faire une ou deux actions honnêtes avec éclat & appareil, afin de pouvoir étre impunément injuſtes à l'abri d'une bonne réputation uſurpée.

Concluez, Ariſtias, qu'il n'y a point de petite vertu aux yeux de la Politique, & qu'elle ne peut, ſans péril, en négliger aucune. Ajoûtons même que les loix les plus eſſentielles au bon-

(*a*) Ce que Phocion dit ici de Platon, eſt très-conforme à la doctrine que ce Philoſophe établit dans ſon Traité des Loix, L. 4. Il ſe déclare pour le Gouvernement de Crete & de Sparte. *Veræ enim*, répond-t-il à Clinias Crétois, & à Magillus Lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'adminiſtration de leurs Républiques, ne ſçavoient dans quelle claſſe de Gouvernement les ranger: *Veræ enim, ô viri optimi, Reipublicæ vos participes eſtis; quæ autem modo nominatæ ſunt* (Ariſtocratia, Democratia & Monarchia) *non Reſpublicæ, ſed urbium habitationes quædam ſunt, in quibus pars una ſervit alteri dominanti.* Il dit encore dans le même Ouvrage, L. 8: *Nulla certe poteſtas hujusmodi, Reſpublica eſt, ſed ſeditiones appellari omnes rectiſſime poſſunt. Nulla enim volentibus volens, ſed volens nolentibus ſemper vi aliqua dominatur.*

Tous les Philoſophes anciens ont penſé comme Platon

bonheur & à la sûreté des Etats, ce sont celles qui regardent le détail des mœurs. Je vous l'avouerai, je ne comprends point ce que nos Sophistes pensent ou imaginent en parlant de bon & de mauvais Gouvernement, si par ces mots ils ne veulent faire entendre des formes de police, qui étant plus ou moins propres à réprimer les passions des Magistrats & des Citoyens, rendent l'empire des loix plus ou moins solide.

J'ai souvent entendu raisonner Platon sur cette matiere. Il blâmoit la (*a*) Monarchie, la pure

ton, & les hommes d'Etat les plus célebres ont toujours voulu établir dans leurs Villes une police mixte, qui, en affermissant l'empire des Loix sur les Magistrats, & l'empire des Magistrats sur les Citoyens, réunit les avantages des trois Gouvernemens ordinaires, & n'eut aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs legers, inconstans, & jaloux de leur indépendance jusqu'à craindre le joug des Loix, sans lesquelles cependant il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure Démocratie. Non-seulement l'assemblée du Peuple possédoit dans toutes les Républiques la puissance législative; mais il étoit rare qu'elle laissât aux Magistrats la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du Peuple à Athénes ne connoissoit point de bornes. Les Magistrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du Sénat étoient éludés, ses décrets & ses jugemens étoient cassés,

pure Aristocratie & le Gouvernement populaire. Jamais, disoit-il, les loix ne sont en sûreté sous ces administrations, qui laissent une carriere trop libre aux passions. Il craignoit le pouvoir d'un Prince, qui, seul legislateur, juge seul de la justice de ses loix. Il étoit effrayé dans l'Aristocratie, de l'orgueil & de l'avarice des Grands, qui croyant que tout leur est dû, sacrifieront sans scrupule les intérêts de la société à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure Démocratie, les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ses desirs, & qui condamnera demain avec emportement ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthousiasme.

Ce grand homme, poursuivit Phocion, vouloit que, par un mélange habile de tous ces Gouvernemens, la puissance publique fût partagée en différentes parties propres à s'imposer, se balancer, & se tempérer réciproquement. Mais il ne s'en tenoit pas là, mon cher Aristias, le

cassés, s'il n'avoit pas l'art de se conformer au goût du Public.

Demander quel est le meilleur Gouvernement, de la Monarchie, de l'Aristocratie ou de la Démocratie ; c'est demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent

le Disciple de Socrate connoissoit trop bien les hommes, pour penser que le Gouvernement, dont toutes les parties seroient combinées avec le plus de sagesse, pût se soutenir sans le secours des mœurs domestiques. Lisez sa *République;* voyez avec quelle vigilance il cherche à se rendre le maître des passions, & la régle austere à laquelle il soumet la vertu. Peut-être a-t-il passé les bornes de la prudence; mais cet excès même de précaution prouve combien il croyoit les mœurs nécessaires à la conservation de son Gouvernement.

En effet, à quoi serviroit de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices? Lacédémone, en sortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le desire Platon. Les deux Rois, le Sénat & le Peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une constitution mixte, dont toutes les branches se tenoient mutuellement en respect, par l'espéce de

vent produire les passions d'un Prince, d'un Sénat, ou celles de la multitude. Demander si un Gouvernement mixte est meilleur qu'un autre Gouvernement, c'est demander si les passions sont aussi sages, aussi justes, aussi modérées que les Loix.

de censure qu'elles exerçoient les unes sur les autres. Quelque admirables que soient les proportions de ce Gouvernement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les désordres qui ont perdu les autres Républiques de la Grece, qu'autant qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les loix que Lycurgue avoit faites pour les mœurs.

Dès que Lysander, en portant dans sa Patrie les tributs & les dépouilles des vaincus, y eut développé le germe de cupidité jusqu'alors étouffé, l'avarice se glissa sourdement avec les richesses dans les maisons des Spartiates. La simplicité de leurs Peres, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop grossiere. Un vice n'est jamais seul dans une République; il en produit cent autres. Peu à peu les vertus & les talens perdirent autant de leur crédit, que les richesses en acquirent. A mesure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, ils se persuaderent que les richesses pourroient tenir lieu de mérite, & dès-lors elles commencerent à donner quelque considération à leurs possesseurs. La pauvreté fut enfin méprisée; & dès qu'il fut nécessaire d'acquérir des richesses, les Spartiates, occupés de leurs affaires domestiques, ne donnerent plus toute leur attention aux intérêts de

de la République. Les passions, alors enhardies, relâcherent les ressorts du Gouvernement, & il lui fut impossible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laisser naître.

Les riches, tourmentés par la crainte qu'on ne les dépouillât de leurs richesses, se révolterent contre le partage de l'autorité établi par Lycurgue, & voulurent être tout-puissans, pour être en état de défendre leur fortune. Le peuple de son côté, tantôt rampant & tantôt insolent, n'eut plus que des Ephores dignes de lui. En vain tenteroit-on aujourd'hui d'arrêter les désordres de Lacédémone, en rappellant les loix qui fixoient les bornes de la puissance des Rois, des Sénateurs & du Peuple. A quoi serviroient des loix méprisées par les mœurs publiques, & auxquelles l'ambition & l'avarice ne peuvent plus obéir? Le vice les a énervées, la pratique de la vertu peut seule leur rendre leur force. Si on ne se hâte, mon cher Aristias, de réparer & d'étayer par la tempérance & la frugalité les restes d'un Gouvernement ébranlé par la licence des passions, soyez sûr que ces Rois, ces Sénateurs, ces Ephores autrefois si généreux, si sages & si magnanimes dans l'exercice de leur autorité, se lasseront bientôt de cette sorte de

modération qu'ils affectent encore malgré eux, & cesseront d'être des Magistrats, pour devenir les oppresseurs (*a*) d'une République qui se déchirera par ses querelles domestiques, jusqu'à ce qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

Vou-

(*a*) Ce que Phocion prévoyoit arriva. Lacédémone, en proie aux mêmes désordres & aux mêmes malheurs que les autres Villes de la Grece, éprouva mille révolutions jusqu'à l'extinction des deux branches de ses Rois légitimes; & on peut dire qu'elle fut gouvernée tour à tour, & souvent à la fois, par les passions de ses Rois, de son Sénat, des Ephores & de la multitude. Des Tyrans s'emparerent de l'autorité, & les Lacédémoniens, aussi méprisés au dehors, que malheureux au dedans, éprouverent enfin le même sort que les autres Grecs qui furent soumis à la domination Romaine.

La fortune des Romains est encore une preuve très-forte de la vérité que Phocion enseigne ici à Aristias, c'est-à-dire du pouvoir des bonnes mœurs. En effet, elles contribuerent plus que tout le reste à empêcher que les querelles qui s'éleverent entre les Patriciens & les Plébeiens, après l'exil des Tarquins, ne perdissent la République naissante, en la portant à des violences extrêmes. Ces querelles mêmes, secondées par de bonnes mœurs, établirent à Rome un Gouvernement mixte, dont les proportions étoient à peu près les mêmes que celles du Gouvernement de Lacédémone. Tant que les mœurs conserverent leur autorité, les Romains montrerent de la justice & de la modération dans leurs différends; & le partage de la puissance publi-

Voulez-vous, mon cher Ariſtias, pourſuivit Phocion, un ſecond exemple de la puiſſance des mœurs? Tranſportez-vous en Egypte, & vous verrez que ſi leur décadence a rendu inutile dans Lacédémone le ſage gouvernement de Lycurgue; leur ſainte auſtérité a autrefois purifié juſqu'au deſpotiſme même.

publique entre les Conſuls, le Sénat, les Tribuns & le Peuple, ſubſiſta dans ce point d'égalité propre à rendre la République heureuſe & floriſſante. Dès que Rome fut corrompue par l'orgueil de ſes victoires, & les richeſſes des Peuples qu'elle avoit vaincus, ſes vices, plus forts que ſes Cenſeurs, leur impoſerent ſilence. Ces Magiſtrats exercerent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens; ils tremblerent enfin, & dès-lors les paſſions ſans frein anéantirent la puiſſance publique. Les Loix ne pouvoient ſe faire reſpecter par des Magiſtrats ni par des Citoyens qui ſe croyoient tout permis pour ſatisfaire leur avarice & leur ambition; préſage infaillible des guerres civiles, par leſquelles les Romains alloient ſe déchirer, & qui devoient les ſoumettre à des Empereurs que l'Hiſtoire nous peint comme autant de monſtres. Il n'y eut plus de vertu dans l'Empire Romain, & il devint la proie des Barbares.

Plus on y réfléchira, plus on ſera perſuadé que la liberté ſans mœurs dégénere en licence, & que la licence produit néceſſairement la tyrannie domeſtique, ou l'aſſerviſſement à une puiſſance étrangere. Un Auteur célébre a dit que la Monarchie pouvoit ſe paſſer de vertu, & gouvernoit par l'honneur. Mais quand il explique ce qu'il entend par l'honneur, on voit qu'il entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout.

Les Rois d'Egypte n'avoient que les Dieux au dessus d'eux, & ils partageoient en quelque sorte avec eux l'hommage de leurs sujets. Leurs ordres étoient autant de loix sacrées & inviolables, & tout devoit se prosterner en silence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir sans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouverent aucun effet funeste, parce qu'ils avoient des mœurs, & en donnerent à leur Maître. Il n'étoit point permis à ces Monarques tout-puissans d'être avares, oisifs, prodigues ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine avoient-ils sacrifié aux Dieux, & médité dans le Temple sur quelque vérité des Livres sacrés, qu'ils étoient arrachés à eux-mêmes. Il falloit écouter les plaintes des malheureux, juger les procès de leurs sujets, tenir des conseils, & expédier des ordres dans les Provinces pour y prévenir quelque abus, ou y former quelque établissement avantageux. Jusqu'aux délassemens & aux besoins de l'humanité, tout étoit prescrit par les Loix. Le bain, la promenade, les repas, avoient des heures marquées. La table étoit un autel élevé à la frugalité; on y mesuroit le vin, jamais on n'y servoit que deux mêts, & toujours les mêmes. Dans le Palais aucun faste n'in-

n'insultoit à la condition des sujets, & n'inspiroit de l'orgueil au maître. L'amour enfin, cette passion, Aristias, trop souvent si impérieuse, si puérile, si emportée, si molle, n'étoit qu'un simple délassement après le travail; c'étoit la loi qui fermoit & ouvroit l'appartement de la Reine au Prince.

C'EST ainsi que les Egyptiens firent leur bonheur. Leur pays ne renfermoit, pour ainsi dire, qu'une nombreuse famille, dont le Monarque étoit le pere. Le Prince, toujours Roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre constant & périodique de ses occupations accoutumoit son esprit à la régle, & tenoit lieu de tout l'art que nous employons souvent inutilement, pour empêcher que nos Magistrats n'abusent de l'autorité qui leur est confiée. Les passions étoient étouffées dans le cœur du maître; & ne pouvant desirer & vouloir que le bien, il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous sommes si jaloux. Les loix toujours justes & impartiales, quoique faites par un seul homme, étoient également aimées & respectées par tous les ordres de l'Etat. C'est ainsi que malgré le Despotisme, les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuse, & nos anciens Philosophes l'ont regardée comme le berceau de la sagesse.

Je dévore vos discours, s'écria Aristias, je me sens entraîné par la force de vos raisons. Sans doute c'est profaner la Politique qui doit rendre les sociétés heureuses & florissantes, que d'en donner le nom à ce petit manége toujours incertain de ruse, d'intrigue & de fourberie, que je regardois comme un grand art, & qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais Citoyens qui ne regardoient, dans l'administration de la République, que le malheureux avantage de satisfaire eux-mêmes leur ambition & leur avarice. Sans doute que les mœurs doivent servir de base à la loi, & que sans leur secours le Législateur n'élevera jamais qu'un édifice chancelant, & prêt à s'écrouler.

Mais, vous l'avouerai-je, Phocion? continua Aristias en baissant la vûe & d'un ton affligé; dans le moment même que je céde à l'évidence de vos raisonnemens, mes anciens préjugés semblent se révolter contre ma raison. L'Egypte, autrefois vertueuse, a été heureuse, & Lacédémone n'a perdu sa prospérité, qu'en perdant ses mœurs. Sans doute il est digne de la sagesse de l'Auteur de la nature, que le bonheur soit le prix de la vertu, & l'adversité la com-

compagne du vice. Tel eſt l'ordre le plus ordinaire; mais n'eſt-il point d'exception à ces loix générales? Celui qui les a portées, pour des raiſons qu'il ſeroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais? N'a-t-on pas vû quelquefois des Empires élever leur fortune ſur l'injuſtice, & fleurir par des moyens que la Morale réprouve? Quelle vertu ont les Perſes qui dominent ſur l'Aſie entiere? Il me ſemble que Philippe, à qui tout réuſſit, n'a guere plus de vertu que nous qui tombons en décadence; il me ſemble que tous les jours des intriguants, à force de lâchetés & de ſcélérateſſes, enlevent à des hommes de bien la récompenſe qui n'eſt dûe qu'à la probité. Pourquoi par les mêmes voies, des Etats ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes ſuccès? Nous avons vû des Tyrans uſurper dans leur Ville la ſouveraineté, jouir de leur vol, & mourir tranquillement dans leur lit. Socrate au contraire n'a poſſédé aucune de nos Magiſtratures, & il a trouvé des Juges qui l'ont condamné à boire la cigue. Ah, Phocion, Phocion, quel ſpectale ſcandaleux ne nous préſente pas quelquefois l'hiſtoire du bonheur & du malheur des hommes?

Prenez-y garde, mon cher Ariſtias, lui répondit Phocion, ce n'eſt pas votre raiſon, ce

ſont vos paſſions qui viennent de parler. C'eſt parce que vous confondez encore les dignités, les richeſſes, l'éclat, le pouvoir avec le bonheur, que vous voudriez qu'ils fuſſent la récompenſe de la vertu; mais ils ne peuvent tout au plus procurer qu'un plaiſir paſſager, tel que le donnent les careſſes trompeuſes d'une Courtiſanne, & des plaiſirs paſſagers ne ſont pas le bonheur.

Vous voyez tous les jours des hommes mépriſables qui parviennent aux premieres Magiſtratures; mais ſoyez ſûr qu'elles ne ſont un bien que pour l'homme vertueux qui ſe dévoue à ſa patrie, qui eſt aſſez habile pour la rendre heureuſe, ou qui du moins a tout tenté pour y réuſſir. Le bonheur dans chaque individu, c'eſt la paix de l'ame, & cette paix naît du témoignage qu'il ſe rend de ſe conduire par les régles de la juſtice. Ces Tyrans, ces ambitieux dont la multitude admire la proſpérité, gémiſſent en ſecret ſous le poids de l'adminiſtration à laquelle ils ont la lâcheté inſenſée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'ava-

(*a*) *La cauſe de ce long délai*, dit M. Charpentier dans la vie de Socrate, *étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaiſſeau en l'Iſle de Délos, pour y faire quelques ſacrifices; & il étoit de la Religion de ne faire mourir perſonne dans la Ville, depuis que le Prêtre d'Apollon avoit cou-*

l'avarice & les remords? Mon cher Ariſtias, que cette apparence de proſpérité, qui n'environne que trop ſouvent le vice, ne vous ſcandaliſe pas. L'élévation des méchans, faiſant à la fois leur châtiment, & celui des peuples qu'ils gouvernent & qui les élevent, eſt au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'eſt attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate; mais ce verre de cigue, qui deshonorera éternellement vos Peres, ne troubla point ſon repos. Les ſcélérats qui vouloient le perdre, étoient incertains du ſuccès de leurs calomnies, & il étoit ſûr de ſon innocence. Puiſqu'il ne fit aucune plainte, aucune ſollicitation, & qu'il refuſa de ſe ſouſtraire par la fuite à la haine de ſes ennemis, comment pourroit-on le ſoupçonner d'avoir été inquiet ſur le jugement qu'il attendoit? Pendant les trente (a) jours qui s'écoulerent depuis qu'on lui prononça ſa ſentence, juſqu'au moment de l'exécution, il continua à inſtruire ſes diſciples. Il leur parla de l'immortalité de l'ame, & du bon-

couronné la poupe de ce vaiſſeau pour marque de ſon départ, juſqu'à ce que le même vaiſſeau ſut de retour; ſi bien que l'Arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain que cette cérémonie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécution pour trente jours qui s'écoulerent dans ce voyage.

bonheur attaché à la vertu. Les yeux les plus perçans ne virent point qu'il fit quelqu'effort pour être ou paroître tranquille, & qu'il soupçonnât que sa prison & sa mort fussent une objection contre sa Doctrine. Il regarda la mort, comme nous voyons le coucher du soleil & l'approche du sommeil; il remercia les Dieux de lui donner une fin qui lui épargnoit les infirmités de la vieillesse & les angoisses douloureuses de l'agonie. C'est Athenes seule qui étoit malheureuse; & quelle longue suite de calamités ne pouvoit-on pas prédire à une ville assez aveugle & assez corrompue pour punir la vertu de Socrate du dernier supplice?

A l'égard de la prospérité des Etats, je conviens, poursuivit Phocion, qu'il s'est formé de grands Empires par des moyens que la morale désavoue; mais répondez-moi, ces Etats quoiqu'injustes, ambitieux & sans foi, n'étoient-ils pas moins abandonnés aux voluptés, à la paresse & à l'amour des richesses que les peuples qu'ils ont soumis? N'étoient-ils pas plus exercés au courage & à la discipline? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur Patrie, & plus d'amour pour la gloire? Ce n'est point parce que Philippe a peu de vertu que nous le craignons, c'est parce que nous en avons encore

core moins que lui, & qu'il ſe ſert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injuſtice, la ruſe, la violence peuvent ſans doute former de grands empires ; mais c'eſt parce qu'à ces vices on n'oppoſe que d'autres vices : d'ailleurs, quel eſt l'avantage de cette grandeur uſurpée ? Peut-elle faire la proſpérité d'un Etat, puiſqu'il eſt impoſſible de l'aſſeoir ſur un fondement ſolide ?

La Politique, dupe d'un bonheur paſſager & toujours ſuivi des revers les plus funeſtes, doit-elle donc ſacrifier l'avenir au moment préſent ? O mon cher Ariſtias, ſi vous aimez votre Patrie, que les Dieux vous préſervent de lui ſouhaiter des ſuccès qui prépareroient ſa décadence & ſa ruine. C'eſt pour avoir voulu uſurper l'Empire de la Grece, que nous & les Spartiates ſommes aujourd'hui à la veille de perdre notre liberté. La modération de nos villes les avoit miſes en état de repouſſer Xerxès ; leur ambition va les ſoumettre à Philippe. De grandes provinces & de grandes richeſſes, quoi qu'en diſent nos Orateurs, ne contribuent ni au bonheur domeſtique des Citoyens, ni à la ſûreté de la République à l'égard des Etrangers. Que ſert aux Perſes d'avoir conquis l'Aſie entiere ? En ſont-ils plus libres ? Le Sujet jouit-il avec plus de confiance de ſa

fortune.

fortune, depuis que le Prince a monſtrueuſement augmenté la ſienne? Qu'un grand Empire eſt foible; puiſqu'Ageſilas, avec une poignée de Soldats, a porté la terreur juſques dans Babylone. Une autrefois je vous développerai les preuves de cette vérité; mais dans ce moment contentez-vous de remarquer, Ariſtias, que ſi l'Etre, protecteur de la vertu, ſe ſert quelquefois des vices d'un peuple pour en détruire un plus vicieux, il ne manque jamais de briſer l'inſtrument de ſa vengeance après s'en être ſervi. Ce n'eſt point par des miracles qu'il agit, mais par une ſuite naturelle de l'ordre qu'il a établi dans le gouvernement du monde.

Je ne hazarde point ici une conjecture vaine & téméraire. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des paſſions, le mouvement réciproque qu'elles ſe communiquent, & vous

(*a*) Ce que Phocion dit ici des Sophiſtes de ſon temps, on peut l'appliquer à Machiavel, qui ne donnant dans ſon *Prince* que des leçons de tyrannie, d'injuſtice & de fourberie, veut cependant que ſon diſciple emprunte le maſque de pluſieurs vertus, & que pour éviter d'être *haï & mépriſé*, il paroiſſe *clément*, *fidele à ſa parole*, *integre* & *religieux*. Mais Machiavel n'a pas fait attention que quand on occupe une grande place, & qu'on manie des affaires publiques, on ne paroit jamais que ce qu'on eſt véritablement. On pénétre, on voit, on juge ſans peine un hypocrite

vous en verrez résulter cet ordre favorable à la morale. La trahison, la fourberie, la ruse peuvent surprendre & tromper un Etat qui n'est pas précautionné contre leurs piéges, & obtenir d'abord quelque succès; mais leur succès même déchire le voile sous lequel elles se cachoient, & la mauvaise foi, en inspirant une défiance & une haine générales, se trouve enfin elle-même embarrassée dans les embuches qu'elle dressoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ses propres finesses, jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle est ménacée; sans cesse elle se précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainsi sans regle, elle ne peut réussir que par hazard, & bientôt doit nécessairement échouer. Ces sophistes (a), qui tâchent de réduire en art la perfidie, & qui nous étalent avec complaisance cent exemples d'in-

crite au travers du masque dont il se couvre. On peut duper un homme d'esprit une fois, mais non pas deux. Les sots sont en général plus soupçonneux que les gens d'esprit; & quand ils ont été trompés, ils sont encore plus intraitables. Ils regardent celui dont ils ont été les dupes, comme un fripon, & ne s'y fient pas même dans les occasions où il n'a aucun intérêt de leur tendre un piége. Que Machiavel dise que le Pape Alexandre VI. ne fit jamais autre chose que tromper, & que ses tromperies lui réussirent toujours; il ne persuadera personne, & ne mérite pas d'être réfuté.

d'injuſtices heureuſes, ſe gardent bien de nous en faire connoître les ſuites funeſtes. Toujours vagues dans leurs diſcours, ils n'analyſent jamais les cauſes des ſuccès de l'injuſtice & de la mauvaiſe foi ; jamais ils n'établiront le point fixe, où triomphant de tous les obſtacles, elles ſont ſûres de réuſſir. La force de la vérité oblige au contraire les ſophiſtes à ſe réfuter eux-mêmes. Ils ne peuvent ſe déguiſer que les ſuccès paſſagers de l'injuſtice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conſeillent-ils d'éviter la haine & le mépris, comme les deux écueils les plus funeſtes de la Politique ? N'eſt-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, & avouer que ſes opérations ſeules ſont ſûres ?

Si un peuple, au lieu de la ruſe & de la fourberie, employe la force & la violence contre ſes voiſins, il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas lui-même agité par la crainte qu'il inſpire. En même temps qu'il augmente le nombre de ſes ennemis, il devient ſuſpect à ſes alliés. En croyant ſe rendre puiſſant, il multiplie ſes dangers & diminue ſes forces. Plus heureux que pluſieurs Nations dont nous connoiſſons l'hiſtoire, & qui ſe ſont affoiblies & enfin ruinées à force d'efforts pour augmenter leur fortune ; je veux qu'il

qu'il ne ſuccombe pas ſous le poids des difficultés qui l'entourent, & que la réſiſtance de ſes ennemis éguiſe au contraire ſon courage, ſes forces & ſes talens. Le moment fatal du ſuccès arrive; il triomphe, mais le vainqueur périt au milieu de ſes conquêtes.

Remarquez-le, mon cher Ariſtias, c'eſt l'ambition, c'eſt l'avarice déguiſées ſous le nom d'une fauſſe gloire, qui peuvent ſeules porter les hommes à être conquérans ; & par quel prodige ces deux paſſions, qui n'ont pas craint de violer tous les droits humains & de verſer des torrens de ſang, uſeroient-elles avec prudence de la victoire, ſi capable d'enyvrer d'orgueil les hommes les plus modérés ? Seſoſtris peu content de régner ſur l'Egypte, fait violence à ces ſages loix dont je vous parlois il n'y a qu'un moment; il médite la conquête de l'Aſie, & rien ne réſiſte d'abord à ces Egyptiens ſobres, laborieux, tempérans & courageux qu'il a armés pour ſervir ſon injuſte ambition. Mais ſes Soldats victorieux prennent bientôt les vices & les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amollis par les voluptés & les richeſſes, rapportent dans leur Patrie les dépouilles de l'orient. Le peuple étonné d'un ſpectacle qui développe en lui le germe de l'ambition & de l'avarice, ſe croit

parvenu au comble de la gloire & de la prospérité; cependant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, est prête à les abandonner ; & au milieu des chants d'allégresse & de triomphe, le châtiment de l'Egypte commence. Une négligence présomptueuse relâche les ressorts du gouvernement; tous les anciens établissemens sont bientôt détruits par les passions. Les successeurs de Sesostris, esclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, & d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des loix, ils ne se croyoient plus en sûreté. Ils craignirent des Sujets que la mollesse, le faste, la pauvreté & les richesses avoient rendus à la fois lâches & insolens; & leur Royaume, sans défense & troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, est destiné à devenir la proie du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'Histoire nous offre mille exemples pareils. Les Médes, en asservissant les Assyriens, perdirent les mœurs & les loix qu'ils devoient à la sagesse de Déjocès; ils cesserent d'être heureux par une trop grande prospérité, & préparerent une conquête aisée aux Perses, qui à leur tour amollis & corrompus aussitôt que vainqueurs, fonderent un grand Empire dont tout annonçoit la décadence. Que de leçons pour

la

la Politique, si elle veut connoître ses devoirs! Vous parlerai-je, mon cher Aristias, des malheurs domestiques de la Grece? Nos succès brillans pendant la guerre Médique, où nous ne faisions que nous défendre, ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos peres; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les succès d'une guerre entreprise par ambition & par avarice? L'époque de l'ambition & de la foiblesse d'Athenes est la même. Nous nous sommes perdus quand nous avons voulu nous rendre les maîtres de nos alliés; & Lacédémone, après nous avoir vaincus, n'a plus été en état de se défendre contre les Thébains.

PHILIPPE abuse aujourd'hui de nos divisions & de nos vices; il ne cherche qu'à nous subjuguer & nous asservir: mais voyez avec quelle adresse son ambition emprunte le masque de la modération, de la justice, de la bienfaisance même; c'est par-là qu'il est véritablement redoutable. Il recueille dans la Macédoine les vertus fugitives qui nous abandonnent; il rend son peuple sobre, actif, patient, laborieux & brave. Que de vertus, qui, par l'emploi insensé que ce nouveau Sésostris en fait, ne procureront qu'un faux bonheur aux Macédoniens! Si ce Prince avoit l'ame assez grande pour connoître ses devoirs, & les préférer aux in-

térêts de sa vanité & de son ambition, il mettroit à profit les circonstances heureuses où il se trouve. Au lieu de fomenter nos vices pour acquérir avec moins de peine l'empire de la Grece, il se serviroit de ses talens pour nous aider à nous corriger ; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la considération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous diviser, il travailleroit à nous réunir, & à ne faire des Grecs & des Macédoniens qu'un peuple d'amis & d'alliés, qui seroit heureux, & dont le pays deviendroit inaccessible aux attaques des Etrangers.

Il procureroit ainsi un bonheur durable à sa nation ; mais puisque Philippe n'aime la vertu

(*a*) Le moment où l'Empire des Macédoniens parut le plus puissant, c'est quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais si ce Prince régnoit tranquillement sur l'Asie subjuguée, les vices de l'Asie commençoient à le subjuguer lui-même. Soit qu'on considere cette corruption naissante, soit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre pour empêcher le démembrement de ses vastes Etats, on ne peut s'empêcher de penser qu'une plus longue vie n'auroit servi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquise. Si le Lecteur se rappelle l'histoire des successeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens, qui s'établirent en Asie & en Egypte, s'amollirent, & n'eurent point d'autres mœurs que les Peuples qu'ils avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ses anciennes limites par la révolte des Gouverneurs de Province, quel fruit retira-t-elle du régne

vertu que pour en faire l'inſtrument de ſon ambition; j'oſe vous prédire, ſans vouloir empiéter ſur les droits de l'oracle de Delphes, que cette fortune des Macédoniens, préparée & conduite avec tant d'art, de courage & d'habileté de la part du Prince, & tant de vertu de la part des Sujets, diſparoîtra en naiſſant. Le moment où leur empire ſera parvenu à la ſituation en apparence la plus brillante, ſera l'époque où il commencera à (*a*) déchoir. Ses ſuccès ouvriront enfin les yeux à ſes voiſins; ſes conquêtes lui feront plus d'ennemis qu'elles ne lui donneront de ſujets. Les qualités que nous admirons aujourd'hui dans les Macédoniens, feront place

régne de deux Rois tels que Philippe & Alexa[illegible] Elle éprouva mille révolutions funeſtes. Tandis que le Peuple étoit malheureux, la Famille Royale périt de la maniere la plus tragique. Différens Princes uſurperent le trône, & en furent chaſſés. La famille qui réuſſit à le conſerver, ne put jamais prendre ſur la Grece même l'autorité que Philippe y avoit acquiſe, quoique les Grecs toujours diviſés conſervaſſent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis ſans nombre ; & ſes Rois, toujours yvres de la réputation que leur Royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieuſement & ſans ſuccès des entrepriſes au-deſſus de leurs forces. Affoiblis & odieux à leurs voiſins, ils furent vaincus & détruits par les Romains, que la Grece appella à ſon ſecours pour ſervir ſa haine contre la Macédoine, & la punir de ſes injuſtices & de ſon ambition.

aux vices des vaincus. La Macédoine fera malheureufe, & trouvera enfin un vainqueur.

Il faudroit, mon cher Ariftias, que la nature du cœur humain changeât, pour que la politique de nos fophiftes pût conduire un peuple à un bonheur durable. Si ce n'étoit que notre raifon feule qui nous fit haïr l'injuftice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, &c. peut-être qu'on parviendroit à l'éblouir, la tromper & l'envelopper de préjugés qu'elle ne pourroit détruire; mais ce font nos paffions mêmes qui déteftent ces vices dans nos pareils. Bleffées dès qu'elles les rencontrent, elles s'aigriffent, elles s'irritent, & rien ne peut les diftraire. Tant qu'un homme injufte & fans foi indifpofera fes Conci[illegible]ens; tant qu'une République ambitieufe, avare[illegible]orgueilleufe fe rendra fufpecte & odieufe à fes voifins, c'eft-à-dire, tant que la nature de l'homme ne changera pas; foyez perfuadé que la politique doit regarder la vertu comme la fource & le fondement de la profpérité. Je devrois vous parler actuellement de la méthode avec laquelle la politique doit affermir la vertu dans une République; mais en voilà affez pour aujourd'hui, dit Phocion, & je craindrois, mon cher Ariftias, de nuire à la vérité en vous fatiguant : s'il vous refte même quelques doutes fur les matieres que nous avons traitées, la fuite de nos Entretiens les diffipera.

TROISIEME ENTRETIEN.

Méthode que la Politique doit employer pour rendre un peuple vertueux. Des vertus qu'elle doit principalement cultiver. La tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire. Néceſſité de la Religion.

ARISTIAS & moi nous nous rendîmes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'eſt aujourd'hui, lui dis-je, nos grandes Panathenées, & comment pourrions-nous mieux célébrer une fête conſacrée à Minerve, & deſtinée à perpétuer le ſouvenir de la réunion que Theſée fit des différens peuples de l'Attique dans Athenes, qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre ſur la morale & la politique?

JE ſçais trop de gré à Ariſtias, me répondit Phocion, de préférer un entretien auſtere au ſpectacle de nos fêtes, pour ne pas conſentir à ce que vous déſirez. Il eſt vraiſemblable, ajouta-t-il en ſouriant, que Minerve qui voit nos Panathénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe & moins

de vertu que nos peres, trouvera bon que nous n'en augmentions par la cohue.

Puisque vous le voulez, reprenons la suite de nos Entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inspirant une confiance mutuelle, & que le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, & les divise. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne soit utile à la Société; mais ces connoissances seules ne suffisent point pour guider la politique dans ses opérations. Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes soins de la part du Législateur & des Magistrats; quelques-unes n'ont pas un rapport aussi direct, aussi immédiat que les autres à ce qui fait & consolide le bonheur des Citoyens & la sûreté de la République. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale distance, toutes n'ont pas une tige également forte, quelques-unes même ont besoin d'un appui, ou languissent & se flétrissent sans ce secours. Les unes jettent de plus grands rameaux, & portent des fruits plus abondans que les autres; il y en a même qui fécondent, pour ainsi dire, tout le terrein qui les environne; vous verrez naître autour d'elles mille vertus particulieres qui semble-

fembleront venir fans femence, & n'exiger aucune culture.

Si la politique, mon cher Ariftias, confidere les vertus fuivant leur ordre en dignité & en excellence, elle place à leur tête la juftice, la prudence & le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois fources découlent l'ordre, la paix, la fûreté & tous les biens en un mot que les hommes peuvent défirer. L'objet de la politique eft de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus ; mais elle connoît trop bien l'activité de nos paffions & la pareffe de notre raifon, pour efpérer de nous en faire contracter l'habitude, fi en nous familiarifant d'avance avec d'autres vertus dont elle eft plus maîtreffe de régler l'exercice & la marche, elle n'écarte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être juftes, prudens & courageux.

Ce feroit un étrange Politique, qu'un Légiflateur, perfuadé qu'il fuffit de faire des loix pour que les hommes y obéiffent. Il n'a encore rien fait quand il n'aura réglé que les droits de chaque Citoyen & donné des bornes fixes à la juftice. Laiffez agir nos paffions, elles auront bientôt dérangé ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au

milieu des loix les plus justes, l'injustice, secondée par la ruse & la chicane, & enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'esprit général des Citoyens. Publiez dans la place de Sibaris qu'il est ordonné à tout Citoyen d'avoir assez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, & mépriser dans l'administration de la République les dangers auxquels un Magistrat est quelquefois exposé ; & je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne sortiront point de leur mollesse pour prendre du courage. La Loi nous prescriroit, à nous autres Athéniens la police la plus sage dans nos délibérations publiques, pour nous empêcher d'être inconsidérés, & nous forcer de peser & d'examiner avec maturité les intérêts de la Patrie ; que si nous devenions prudens, ce seroit pour l'intérêt de nos passions, & non pour celui de la République.

TOUT

(a) Xenophon nous a conservé l'entretien de Socrate avec Euthydeme sur la volupté & je ne puis résister au plaisir d'en transcrire ici un morceau admirable. Je me sers de la traduction de M. Charpentier.

Avez-vous songé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de voluptés, ne sçauroit en faire goûter aucune

Tout Législateur qui ignore sur quelles vertus la justice, la prudence & le courage doivent être, pour ainsi dire, entés ; tout Législateur qui ne sait pas préparer les hommes à les aimer & les pratiquer, verra que ses loix inutiles n'auront fait aucun bien à la Société. Il y a en effet, mon cher Aristias, des vertus qui servent de base & d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces vertus, que j'appelle *meres* ou *auxiliaires*, & qui sont les premieres dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire, & le respect pour les Dieux.

Par tempérance, j'entends, poursuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choses que la Nature exige indispensablement pour notre conservation, diminue le nombre de nos besoins & les simplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, sera toujours malheureux. Vous sçavez ce que Socrate (*a*) disoit à Euthydeme, que les volup-

cune comme il faut, & qu'il n'y a que la tempérance & la sobriété qui donnent le vrai sentiment des plaisirs ? Car c'est le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la soif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui sont néanmoins les véritables dispositions pour boire & pour manger délicieusement, & pour trouver

voluptueux ſont les hommes du monde les plus déraiſonnables. A force de ſe repaître de voluptés, ils éteignent en eux le ſentiment du plaiſir; ils n'ont pas l'eſprit d'endurer la faim & la ſoif, & de réſiſter aux premieres amorces de l'amour & du ſommeil; ils gâtent tout par leur attention inſenſée à prévenir leurs déſirs.

La volupté vend ſes faveurs à trop haut prix; elle employe trop de mains, trop de temps, trop de peine à la compoſition de ſon ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en eſſayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que raſſaſiée, elle rejette avec faſte & dédain ce qu'elle

trouver un plaiſir exquis dans les embraſſemens amoureux ou dans les approches du ſommeil. Cela eſt cauſe que l'intempérant ſent moins de douceur dans ces actions qui ſont néceſſaires & qui ſe font très-ſouvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le beſoin, eſt la ſeule auſſi qui dans ces rencontres nous fait ſentir une extrême volupté.

C'eſt cette vertu auſſi, dit Socrate, qui met les hommes en état de ſe perfectionner l'eſprit & le corps, & de ſe rendre capables de gouverner heureuſement leur famille, de ſervir utilement leurs amis & leur Patrie, & de ſurmonter leurs ennemis; ce qui eſt non-ſeulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très-agréable par le

qu'elle avoit désiré avec emportement. Nos sophistes, à leur ordinaire, ont mal raisonné sur cette matiere, parce que la Nature a voulu que nos besoins fussent la source de nos plaisirs, ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit aussi les autres ; mais ils n'ont pas fait attention que la volupté est moins habile & moins libérale que la Nature. Celle-ci ne donne aucun besoin, sans donner en même temps un moyen aisé de le satisfaire; & la volupté, qui flatte, échauffe, irrite notre imagination par des espérances & des songes, ne donne jamais ce qu'elle a promis; elle fuit quand nous croyons la saisir, & nous laisse le dégoût, l'ennui & la lassitude à la place du plaisir.

MAIS

le contentement qui l'accompagne, & c'est à quoi les débauchés n'ont point de part: car quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux dont l'esprit est tout employé à la recherche des voluptés présentes ?

Quelle différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable & un homme voluptueux, qui ne considere point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglement ce qui est le plus agréable ? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quelles sont les meilleures choses, & après en avoir fait un discernement exact par l'expérience & le raisonnement, d'embrasser les bonnes, & de s'éloigner des mauvaises ; c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux & très-habiles.

Mais il ne s'agit pas entre nous de l'inconséquence des voluptueux ; & quand leur passion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Aristias, bannir la volupté de notre République. Croyant acheter des plaisirs à prix d'argent, elle est toujours avare & prodigue, & jamais on n'a vû la justice, la prudence & le courage se mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice & la prodigalité. Toutes les richesses de la Perse n'enrichiroient pas (*a*) Demadès; l'Europe, l'Asie & l'Afrique ne suffiroient pas aux besoins de trois voluptueux comme lui : comment donc la vérité seroit-elle l'ame de ses discours ? Patrie, honneur, justice, il vendra tout à qui voudra l'acheter. Ce Sénateur, accablé du poids d'une digestion difficile, livreroit l'Etat à qui lui offriroit un elixir propre à ranimer les ressorts usés de son estomac, & vous voulez qu'il s'informe s'il n'y a point quelque malheureux Citoyen que la faim poursuit ? Croirez-vous que des Magistrats, avides & fatigués de plaisirs, soient bien propres à penser aux besoins de la Société ? Que ce soient des

(*a*) Antipater disoit que de deux amis qu'il avoit à Athénes, Phocion & Démadès, il n'avoit jamais pu ni obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit Orateur, & avoit du crédit dans la

des sentinelles vigilantes & attentives à prévoir, prévenir ou repousser les périls dont la République peut être menacée ?

Ne l'espérez pas; la République elle-même ne l'exige plus, quand une fois les esprits sont infectés par la jouissance ou le désir des voluptés; elle tiendra même compte à ses Magistrats de leur mollesse & de leur faste. Dès que la recherche dans les plaisirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté, les Citoyens ont trop de besoins pour être contens de leur fortune. Leur ame est déja souillée des vols que leurs mains n'ont encore pû commettre ; ils feront un commerce honteux de leur suffrage, & vendront leur voix au plus offrant. On ne verra dans les Magistratures que la facilité de s'enrichir impunément par des injustices ; on ne voudra plus avoir de crédit dans la République ni commander les armées, que pour faire fortune, & s'abîmer ensuite dans les voluptés. Tout est alors perdu ; il ne subsiste plus qu'un vain simulacre de République. A la place des loix mépri-

la Place publique. C'est lui qui trouvant un jour Phocion à table, & voyant son extrême frugalité, lui dit : *Je m'étonne, Phocion, que te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la République.*

méprisées, les passions regnent impérieusement, & les mœurs seroient atroces, si les ames étoient encore capables de conserver quelque force.

Quand en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la justice & de la prudence, il suffit qu'elles énervent le corps pour que la République ne doive plus attendre de ses Citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux, d'où dépend souvent son salut. Tandis que de jeunes gens, lassés de leurs débauches, dorment laborieusement dans le duvet, pensez-vous, si on les réveille en sursaut pour repousser l'ennemi qui escalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces & le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher sur la dure à côté de leurs armes, & à mépriser les plaisirs des sens ? Depuis que le goût des plaisirs nous possede, j'ai vû, oui j'ai vû les descendans des Héros de Marathon & de Salamine aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur. L'exemple contagieux des riches a corrompu jusqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'est plus d'Athénien qui ne murmure contre les fatigues de la guerre & la rigueur de notre discipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute

te la Grece; nous succombons aujourd'hui sous les exercices dont nos peres se jouoient autrefois; nous trouvons nos armes trop pesantes, & la mollesse de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

Que Lycurgue, mon cher Aristias, étoit profond dans la connoissance de nos vertus & de nos vices! Méditez ses loix, un Dieu sans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proscrire un vice, & n'en pas couper la racine; ordonner la pratique d'une vertu, & négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconsidérément à leurs transports; il vouloit qu'un mari n'habitât pas d'abord dans la même maison que sa femme; il lui ordonnoit de dérober ses faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinssent une source de corruption & de mollesse en les abandonnant aux voluptés, & que rassasiés de plaisirs légitimes, ils n'en cherchassent de défendus. L'adultere ne fut point connu à Lacédémone: quel avantage! s'il est vrai que tout commerce de galanterie suppose dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, & dans les hommes l'art de séduire & de corrompre réduit en prin-

 cipes,

cipes, & par-là même d'autant plus dangereux, qu'ils les occupe férieusement de cent miseres, qui ôtent à l'ame les ressorts nécessaires pour méditer & exécuter de grandes choses.

Faute de connoître le penchant du sexe à la mollesse, & l'empire qu'il a sur notre ame, la plûpart des Législateurs ont tendu un piége à nos mœurs, en négligeant de régler celles des femmes. Lycurgue dévine qu'elles nous donneroient leurs vices, s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes; il leur inspira un généreux mépris pour les besoins auxquels la nature ne les a pas assujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (*a*), enhardi par cet exemple, voulut même en faire des soldats dans sa République. Il sçavoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y sommes attachés, & en exigeant beaucoup des femmes, il espéroit avec raison de tout obtenir aisément des hommes.

Lycur-

(*a*) *Nec putes, ô Glauco, magis me de viris quam de mulieribus fuisse loquutum, quæcumque videlicet natura aptæ ad hæc officia furit.* In Rep. L. 7. Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *Traité des Loix*, L. 7. *Aio stultissi-*

Lycurgue établit enfin dans sa ville des repas publics, dont le brouet noir, si décrié aujourd'hui, faisoit les délices. Voilà ses deux principales institutions, & sans leur secours, il auroit inutilement proscrit l'usage de l'argent & les arts inutiles, aiguillons à la fois & alimens des passions. L'exercice des vertus les plus difficiles & dans le degré le plus héroique, devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates; parce que c'est le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre situation présente agréable, & de nous porter sans effort au bien. La tempérance inspire nécessairement le mépris des richesses; & ce mépris, qui suppose l'ame débarrassée des besoins frivoles qui nous tourmentent, est toujours accompagné de l'amour de l'ordre & de la justice. Moins les passions sont vives & nombreuses, plus la raison est libre de faire valoir ses droits. Oui, mon cher Aristias, depuis que nous avons renoncé à la simplicité des mœurs de nos peres, nous avons beau

F 2 faire

stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres ac viri omni conatu consensuque dent operam..... Præceptum vero nostrum non cessabit asserere quod oporteat Doctrinæ cæterorumque, quam maxime mulieres cum viris participes fieri.

faire tous les jours de nouvelles (*a*) Loix & multiplier nos Magiſtrats, c'eſt convenir de notre cor-

(*a*) Rien ne prouve peut-être mieux qu'un Etat agit ſans principes & ſans ſyſtême, que le grand nombre de Loix dont il accable les Citoyens. Un Légiſlateur habile va à la racine des abus qu'il veut arrêter, la coupe, & l'ordre eſt rétabli par une ſeule Loi. L'Hiſtoire ancienne & l'Hiſtoire moderne en fourniſſent pluſieurs exemples. Un Légiſlateur ignorant veut détruire les effets d'un vice, mais il en laiſſe ſubſiſter la cauſe. L'Etat ne ſe corrige pas; il arrive même que les efforts inutiles du Légiſlateur le rendent incorrigible, parce que les eſprits s'accoutument enfin à mépriſer les Loix. Quand une Loi eſt tombée dans l'oubli, & qu'on la renouvelle, il ſemble que ce ne ſoit que par caprice, & on ne prend preſque jamais les meſures néceſſaires pour empêcher qu'elle n'éprouve une ſeconde diſgrace. Un Etat qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne conſulte pas la nature des choſes, doit néceſſairement beaucoup multiplier ſes Loix, parce qu'il n'agit que relativement aux circonſtances dans leſquelles il ſe trouve, & que ces circonſtances changent & varient continuellement. C'eſt un grand malheur quand les Loix ſont en ſi grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en inſtruire, & qu'elles ſont pour la plûpart ignorées de ceux mêmes qui font une étude du Droit public & de la Juriſprudence d'une Nation. La coutume & la routine uſurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux Loix, & c'eſt le propre de la coutume & de la routine de n'avoir rien de fixe, & en ſe prêtant aux événemens, d'ouvrir la porte aux injuſtices les plus criantes.

Multiplier les Magiſtrats, n'eſt pas une choſe plus

corruption, & n'employer que des remédes inutiles pour nous corriger. Le premier Magistrat

F 3

plus salutaire que de multiplier les Loix. Moins ils sont nombreux, plus on est porté naturellement à les respecter, & plus ils sont eux-mêmes attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux Magistrats dans une République dont les Loix & les mœurs se corrompent, ce n'est souvent qu'y introduire de nouveaux abus, & donner des protecteurs à la corruption. En général il est inutile, comme le dit Phocion dans son second Entretien, de prétendre avoir de bons Magistrats, si on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux Citoyens.

La politique a deux ou trois regles générales sur ce sujet, qu'il est impossible de négliger sans s'exposer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le Magistrat ne se relâche dans les fonctions de sa Magistrature, il faut qu'elle soit courte & passagere. Si elle est à vie, il l'exercera avec négligence; il la regardera comme un bien qui lui est propre, & travaillera bien plutôt à en augmenter les droits & les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La Société a différens besoins, distingués par leur nature, & séparés les uns des autres; il faut donc établir différentes Magistratures pour y subvenir. Si vous unissez dans une même Magistrature des fonctions qui doivent être séparées, vous devez vous attendre qu'elles seront négligées, ou que le Magistrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuser & se rendre redoutable. Si vous séparez en différentes Magistratures des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les Magistrats se géneront mutuellement dans leur administration, & ne conserveront point l'autorité qu'ils doivent avoir sur les Citoyens. Remarquez que

trat & la premiere Loi d'une République, ce doit être la tempérance ; & le peuple le mieux gouverné après les Spartiates, c'eſt celui qui approchera le plus de leur frugalité.

Cependant telle eſt la foibleſſe humaine, que toute vertu a ſes momens d'erreur, de diſtraction & de laſſitude. La tempérance a autant d'ennemis qu'il y a de ſortes de voluptés, & quelque ſoit ſon pouvoir, elle ſuccombera à la fin, ſi la politique n'empêche qu'elle n'ait à combattre contre l'oiſiveté & cet ennui qui ſuit l'inaction de l'ame & du corps. Tout le temps où la loi nous abandonne à nous-mêmes, eſt un temps qu'elle donne aux paſſions pour nous tenter, nous ſéduire & nous ſubjuguer. La politique doit donc inſpirer aux Citoyens l'amour du travail. Cette vertu répandant ſur les plaiſirs les plus ſimples & les plus honnêtes un charme capable de nous ſatisfaire, tempere notre imagination, & empêche, pour ainſi dire, qu'elle n'aille à la découverte de quelque nouveau plaiſir.

Ne vous hâtez pas, mon cher Ariſtias, de conclure de cette doctrine que toute eſpece de travail

que dans les circonſtances extraordinaires, les Magiſtrats ordinaires ne ſuffiſent pas aux beſoins de la République.

travail soit utile à la Société ; il est au contraire une sorte d'oisiveté qui lui seroit peut-être moins funeste. Voyez quel est le procédé de la Nature à notre égard. Libérale de tous les biens qui nous sont nécessaires, elle veut cependant que nous les achetions par le travail. La terre est stérile, si nos mains ne la fécondent pas ; & par l'ordre établi pour la production des fruits, ce travail est léger, mais continuel. Que la politique imite la nature. Si le travail qu'elle nous impose n'est pas proportionné à nos forces, si l'espérance qui le feroit entreprendre avec joie est trompée, s'il ne peut pas suffire à nos besoins, il devient insupportable, & ne peut être que l'occupation, ou plutôt le châtiment d'un esclave.

L'Egypte fut malheureuse sous les successeurs de Sesostris, dès que le Prince, conduit par une insatiable avarice, s'écarta de ces principes, & condamnant ses Sujets à des travaux trop durs, en voulut seul recueillir les fruits. Les mains des Egyptiens s'engourdirent. La nation la plus active s'avilit dans la paresse, qui étoit devenue son seul bien. L'Etat fut vexé

Ce fut une institution bien sage chez les Romains, que de créer quelquefois des Dictateurs, ou de revêtir les Consuls d'une puissance extraordinaire.

à la fois par la pauvreté & le luxe ; les esprits s'effaroucherent, & on traita les Citoyens comme des bêtes farouches qu'il falloit dompter (*a*) par la fatigue. Cependant quel spectacle présentoit la malheureuse Egypte ! Sans les eaux bienfaisantes du Nil, les campagnes auroient à peine pû suffire à nourrir leurs habitans. Au milieu de ces monumens qui semblent destinés à vivre autant que le monde, & qu'un peuple malheureux est condamné à élever à l'orgueil de ses maîtres ; que deviendra le Monarque, si un ennemi étranger se présente sur ses frontieres, & veut lui enlever sa couronne & ses plaisirs ? Quels bras armera-t-il en sa faveur ? Quel intérêt auront ses peuples de défendre, aux dépens de leur sang, ses voluptés & leur misere ?

A Tyr, à Carthage, nous disent les voyageurs, tous les Citoyens sont occupés: mais nous préservent les Dieux, mon cher Aristias, de les imiter. Ces peuples, dont on nous vante l'industrie & l'activité, ont été les corrupteurs des nations. Contentes des richesses que la nature

(*a*) Il n'y a point de peuple dans l'Antiquité qui ait été traité plus durement que les Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sagesse de leurs premieres institutions. Aristote dit dans sa *Politique*, que les Rois d'Egypte ne creuserent

ture prudente répand dans chaque climat, elles vivoient heureuses sans faste & sans luxe. Les Tyriens & les Carthaginois ont tenté leur cupidité; ils les ont façonnées au goût des choses rares & recherchées; ils ont eu la perfidie de leur faire mépriser les biens qu'elles possédoient. Combien la pourpre de Tyr & les superfluités élégantes de Carthage n'ont-elles pas fait commettre de crimes, & produit de malheurs sur la terre? Mais ne pensez pas, Aristias, que ces empoisonneurs publics ayent eux-mêmes échappé aux poisons qu'ils préparent. Je ne connois ni Tyr ni Carthage; j'oserois cependant assurer que ces deux villes sont malheureuses. L'amour du travail, qui est une grande vertu quand il accompagne la tempérance, & sert avec elle à réprimer & régler nos passions, est au contraire l'ouvrage de l'avarice & de la cupidité chez les Carthaginois & les Tyriens. Plus ces deux vices s'accroissent au milieu des richesses, plus toutes les autres passions acquiérent de force. L'amour du travail n'est propre dans ces deux Républiques qu'à humilier les

serent le lac de Mœris, ne bâtirent les Pyramides, & n'exécuterent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler sous le poids du travail des Sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, & qui ne prenoient aucun intérêt à la Patrie.

les esprits, ou leur inspirer de l'insolence; il doit y faire des mercénaires & des tyrans.

NOTRE Solon, fatigué des émeutes & des séditions que l'oisiveté du peuple excitoit parmi nous, fit des loix pour faire aimer le travail. Un pere qui n'avoit pas fait apprendre un métier à son fils, ne pouvoit exiger aucun secours de lui dans sa vieillesse; loi absurde, parce qu'elle est contraire aux devoirs éternels & inviolables de la nature, & qu'on n'attachera jamais un Citoyen à la Patrie, en lui apprenant à manquer de reconnoissance pour son pere. Chaque Citoyen fut obligé de rendre compte de ses occupations devant l'Aréopage, chargé de punir la paresse. A quoi aboutit cette grande politique? Chacun choisissant à son gré ses occupations, que la loi auroit dû régler, nous devinmes tous des mercénaires. Tein-

(a) C'est ce qui a fait dire à Thucydide, L. 2. C. 11, que quoique le Gouvernement d'Athénes fût Démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la Monarchie; puisque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, & sembloit être le dépositaire de la volonté de tous les Citoyens. La République auroit succombé dans les dangers auxquels elle fut exposée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Pisistrate, si elle n'eut eu alors, par hasard, un Miltiade dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perses à Marathon. A ce grand homme succé-

Teinturiers, Cordonniers, Maçons, Marchands, Maréchaux, Revendeurs : voilà ce qui forme le fond de nos aſſemblées dans la Place publique.

Nos Citoyens, livrés à des occupations baſſes & ſerviles, que Lycurgue n'avoit permiſes qu'aux Hilotes, devoient en prendre les mœurs. Que ſeroit devenue la République ? Marathon & Salamine auroient-ils été témoins du courage & de la gloire de nos peres ? La Grece entiere ne ſeroit-elle pas aujourd'hui gouvernée par un Satrape orgueilleux des Rois de Perſe ? Si à la faveur d'un concours heureux de circonſtances extraordinaires, ſur leſquelles il ne faut jamais compter, d'autres cauſes, en conſervant dans un peuple d'artiſans l'ancien amour de la gloire & de la liberté, ne l'euſſent préparé à ſe laiſſer conduire (*a*) aveuglément par

ſucéderent un Ariſtide, un Themiſtocle, un Cimon, qui, par leurs lumieres, leurs talens & leurs grandes actions, mériterent la confiance des Athéniens, & les éleverent, malgré les caprices de la Démocratie, à penſer comme eux. Périclès, qui avoit tous les talens, & à qui il ne manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouit dans ſa Patrie de ce crédit qu'on pouvoit appeller Monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui après ſa mort aſpirerent au Gouvernement, étant tous égaux en mérite,* c'eſt-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *& rivaux* en

par un Miltiade, un Thémiſtocle & d'autres pareils grands hommes? Quand ces cauſes étrangeres à notre conſtitution, s'affoibliſſant peu à peu, ceſſerent enfin d'influer ſur nos mœurs, & que la République, gouvernée par des Ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous ſçavez dans quel aviliſſement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour à tour extrêmes dans toutes nos paſſions, timides le matin, téméraires le ſoir, lâches & emportés à la fois, nous ne connumes jamais nos forces, notre foibleſſe ni nos reſſources; jamais nous ne ſcûmes agir à propos; jamais nous ne ſçûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune? Devoit-elle faire des miracles pour rendre juſte, prudente & magnanime une aſſemblée d'Artiſans?

Tout art néceſſaire aux beſoins réels des hommes, eſt ſans doute honnête; il ne devient dangereux que quand par une trop grande recher-

en dignité, & tâchant de ſe débuſquer les uns les autres pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du peuple, par leur lâcheté & leur flatterie. De-là s'enſuivit entre autres maux l'entrepriſe de Sicile, qui ne ſe perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employerent, & s'entrebattoient à Athenes pour le commandement. Ils ral-

cherche il donne aux choses un prix qu'elles ne doivent point avoir, & rafine inutilement notre goût. J'aime la simplicité des mœurs peintes dans Homere; des Rois qui sçavent le nombre de leurs vaches, de leurs chevres, de leurs moutons, & qui préparent eux-mêmes leur souper; une Reine Areté qui file les étoffes dont son mari est habillé; & une Princesse Nausicaa qui va elle-même sur une charette laver à la riviere les habits de sa famille. Chacun peut avec gloire être lui-même son propre artisan, & plût aux Dieux que la sagesse de nos mœurs, la simplicité de nos besoins, & l'égalité de nos fortunes, le permissent encore! Mais dans une République où la Politique ne peut plus ramener les Citoyens à cette pureté primitive des anciens temps, les arts sont toute la richesse de ceux qui les cultivent; les artisans ne subsistent que du salaire qu'ils reçoivent des riches qui les occupent, & le travail doit nécessairement (*a*) avilir leur ame. Que le Législateur,

rallentirent l'ardeur du camp par leur division, & mirent à la fin la sédition dans la ville. Traduction de d'Ablancourt.

(*a*) C'est ce qui a fait dire à Platon, dans son Traité des Loix, L. 11. *Nullus cives caupo, mercatorque nec sponte nec invitus viat, nec privati cujusquam fiat minister, qui non æquo in eadem sorte sibi respondeat, nisi patris*

lateur, mon cher Ariſtias, ſe garde donc de leur confier le dépôt ou l'adminiſtration de la ſouveraineté. Si la Loi les déclare hommes libres, & en fait des eſpéces de Citoyens, que la Politique ne les regarde cependant que comme des eſclaves qui n'ont point de Patrie, & qui ne peuvent participer aux aſſemblées de la Nation. Nos plus grands hommes, Miltiade, Thémiſtocle, Cimon, &c. favoriſoient l'Ariſtocratie. Je ſuis leur exemple, & ce n'eſt ni par vanité, ni par ambition, je connois trop l'égalité des hommes, & les droits de l'humanité; mais je conſulte le bonheur de la République, & il importe à la multitude même que ſon travail & ſes occu-

tris ac matris, aliorumque genere majorum cæterorumque ſeniorum qui liberti ſunt & liberi vivunt.

Ce que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les Artiſans que comme des eſclaves, paroîtra peut-être un ſentiment outré & cruel à quelques Lecteurs ; mais il faut tâcher d'entrer dans ſa penſée, ce qui eſt facile, & on en ſentira bientôt la vérité. Phocion étoit ſans doute trop inſtruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux Artiſans, & les réduire en eſclavage; il vouloit ſeulement que des hommes, qui ne peuvent pas avoir des ſentimens de Citoyens, n'euſſent, comme les eſclaves, aucune part à l'adminiſtration publique, & il avoit raiſon. Il ne comptoit pour Citoyens que les poſſeſſeurs des terres, & il eſt aſſez vraiſemblable qu'on ne peut s'écarter

occupations avilissent & retiennent dans l'ignorance, de ne pas s'emparer du Gouvernement.

Pleine d'humanité à l'égard des artisans, que la Republique, qui ne peut s'en passer, les gouverne sans les mépriser. Le Magistrat doit avoir soin que le travail fournisse aux artisans une subsistance facile & abondante, ou bien ils deviendront les ennemis de la République, comme les Hilotes le sont des Spartiates, & on aura à se reprocher la moitié de leur crime, & le châtiment même dont on les punira! Des Citoyens assez sages pour vouloir conserver leurs mœurs, ne permettront jamais qu'on invente de nouveaux arts. Qui seroit instruit de l'origine

s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconvéniens.

De tous les grands hommes qui ont gouverné la République d'Athenes, Aristide est le seul qui ait favorisé la Démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux Magistratures que les Citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cent mesures de froment, d'huile ou de vin, & par-là il affoiblit ou ruina la partie Aristocratique du Gouvernement, qui servoit de frein à la Démocratie. Il fut permis indistinctement à tout Citoyen d'aspirer & de parvenir aux Magistratures; & c'est sans doute une des principales causes des fautes grossieres que fit la République, & des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude & l'insolence du peuple ne connurent point de bornes.

gine & des progrès des Arts, connoîtroit peut-être l'hiſtoire de tous nos vices. A l'exemple des Spartiates, croyons que les peuples ſe civiliſent par de bonnes loix & la pratique des vertus, & non par un tas de ſuperfluités que le luxe eſtime, & que la raiſon réprouve. Lycurgue voulut que les Lacédémoniens ne ſe ſerviſſent que de la cognée & de la ſcie pour faire les meubles de leur maiſon. Loi admirable! Contraignez de même les artiſans à laiſſer aux arts les plus néceſſaires une certaine groſſiéreté, ſi vous ne voulez pas que le goût & le luxe des riches ne produiſent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vû Platon ſe plaindre amérement des progrès de la Peinture parmi nous. Un jour que j'admirois dans le Temple de Minerve la *défaite des Géans*, je me le rapelle avec plaiſir, il me tira par mon manteau; *Ces ſottiſes vous gâteront*, me dit-il; *que d'art, que de peine, que de génie pour exciter une admiration dangereuſe! Dans ma République, un Peintre ſera obligé de commencer & de finir ſon tableau dans un* (a) *jour.*

Enfin, mon cher Ariſtias, ſongez que la Politique ne doit admettre au gouvernement

(a) Je me rapelle en effet d'avoir lû dans Platon, qu'il vouloit que les Tableaux qu'on vouoit dans les Temples des

de l'Etat, que des hommes qui possédent un héritage; eux seuls ont une Patrie. Mais pour empêcher que leur oisiveté ne nuise à la République, qu'une Loi sévere proscrive ces fortunes scandaleuses qui corrompent encore moins ceux qui les possédent, que les Citoyens imprudens qui les envient. Que la médiocrité des héritages force les Propriétaires à les cultiver eux-mêmes. Si la coutume s'y oppose, que la République arrache les Citoyens à leurs passions, en multipliant leurs devoirs & leurs occupations.

C'est un spectacle admirable que présentoit l'ancienne Lacédémone. Des hommes toujours occupés des exercices de la chasse, du disque, de la course, du pugilat, de la lutte, &c. se préparoient dans leurs plaisirs mêmes à devenir d'intrépides défenseurs de la Patrie. Ils se délassoient de leurs travaux dans des écoles où on leur appenoit moins à discourir, comme nous, sur les vertus, qu'à les pratiquer. Chaqne âge, chaque sexe, chaque heure avoit ses occupations particulieres. Le temps fuyoit rapidement pour les Spartiates; & au milieu de cette vie toujours agissante, comment les passions,

des Dieux, fussent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux Sculpteurs, pour faire & élever un Tombeau.

fions, malgré leur diligence & leur adreffe, auroient-elles trouvé un moment pour tromper, féduire & corrompre un Lacédémonien?

Jusqu'ici, mon cher Ariftias, pourfuivit Phocion, je ne vous ai en quelque forte préfenté que les foibleffes, la mifere & la honte de l'humanité; jufqu'ici la Politique ne vous a paru occupée qu'à brifer les liens par lefquels mille paffions différentes, tenant l'homme attaché à fes intérês perfonnels, le féparent de ceux de la fociété. Pour rompre la charme de ces Circé, qui nous menacent du fort que fubirent les Compagnons d'Ulyffe, admirez à préfent la fageffe infinie de la Nature à notre égard, & le fecours qu'elle nous offre. Ces vertus fi timides, fi contraires à nos paffions, fi peu agiffantes, fi étrangeres dans notre cœur, mais cependant fi néceffaires, apprenez par quel fecret la Politique peut leur communiquer une force fupérieure à celle des paffions mêmes. Apprenez par quelles reffources la pratique des devoirs en apparence les plus auftéres, peut devenir agreable, & même délicieufe. C'eft en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, fentiment noble & généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine & de notre deftination. C'eft ce fentiment, par

lequel

lequel nous sommes les rivaux des substances spirituelles, qui nous apprend que nous sommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Aristias, l'ame n'a aucun ressort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire; d'autant plus sublime, qu'il se plaît à trouver des obstacles & des combats; par combien de triomphes obtenus sur les passions les plus hardies & les plus impérieuses, ne s'est-il pas illustré? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriser les charmes de la volupté, & aimer la pauvreté? L'amour de la gloire semble en quelque sorte nous séparer de nous-mêmes. Nous nous oublions, par une sorte de prestige; prêts à lui sacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame & l'enyvre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuses victimes de ce sentiment?

Socrate, qui connoissoit si bien le cœur humain, ne se contentoit pas, pour exciter à la vertu, de démontrer qu'elle nous rend heureux, & porte avec elle sa récompense. Il auroit craint que les passions, plus éloquentes que lui, en offrant un plaisir présent, n'eussent fermé l'oreille de ses disciples à la vérité. Pour les ren-

dre attentifs & dociles, il leur montra la gloire. C'eſt dans ſon école que ſe ſont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre République ; & combien Athénes n'auroit-elle pas encore été heureuſe & floriſſante, ſi par l'organe des Loix & la bouche des magiſtrats, la Politique avoit perſuadé à tous les Citoyens ce que Socrate perſuadoit à ſes Diſciples !

Si les Barbares ne connoiſſent point l'amour de la gloire ; ſi cette vertu, déja affoiblie dans la Grece, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne l'étoit il y a un ſiécle, ne croyez pas que la Nature ait été plus libérale envers nos Peres qu'à notre égard, ou que par une prédilection injuſte elle ait pris plaiſir à nous diſtinguer des Etrangers. En tout temps, en tout lieu, elle répand également ſes bienfaits ; mais en tout temps & en tout lieu, la Politique ne ſçait pas en profiter également. Pendant la guerre Médique, les Thébains auroient montré autant de courage qu'ils laiſſerent voir de timidité, ſi un Epaminondas eut rallumé dans leur cœur le ſentiment éteint de l'amour de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Ariſtias, que cette vertu osât pénétrer dans la Perſe, & y produire quelques fruits ? Un ſouffle contagieux en a fait mourir le germe même.

même. Il n'eſt point de récompenſe imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare inſolemment. Une Cour enyvrée de plaiſirs, & qui eſt l'ame de tout l'Empire, n'a de faveurs à répandre que ſur les miniſtres ou les inſtrumens de ſes voluptés. Elle ſe gardera bien de donner le gouvernement d'un Satrapie à un homme intelligent & vertueux ; elle s'en défie, & le craindroit. Pour devenir Grand en Perſe, il faut être un homme très médiocre, ou s'avilir juſqu'à cacher ſes talens.

Le peuple ne raiſonne point. Naturellement porté par ſon ignorance à donner ſon admiration à ce qui flatte ſon imprudence, ſon orgueil, ſon avarice, ſa jalouſie, &c. il confondra le bizarre & l'extraordinaire avec ce qui eſt véritablement ſage & grand. N'en doutez pas; il courra après une gloire de préjugé & de mode, ſi la Politique, de concert avec la Morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, ſi on ceſſe un moment d'éclairer & de guider ſa marche, & bientôt il dégoûtera par ſes éloges ridicules & bruyans les appréciateurs du vrai mérite, & égarera avec lui ceux qui ſont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas aſſez de lumiere pour ſçavoir où il faut la chercher.

Quand la Politique est parvenue à connoître ce qui est véritablement estimable, quand elle aura, pour ainsi dire, pesé les vertus, qu'elle accorde une plus grande considération à celles qui sont les plus avantageuses à la société, & d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer ses honneurs, que la République ne les dispense qu'avec une extrême économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les récompenses soient rares, que tous les désirent, que peu les obtiennent; elles seront méprisées, si on les donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre; mais ce n'est que quand ils sont utiles à la Patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens Peintres, d'excellens Comédiens, d'excellens Sculpteurs? Malheur à la Nation insensée, qui, sous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand Capitaine ou du grand Magistrat, & leur donne les mêmes éloges. En est-on plus heureux, quand la Peinture & la Sculpture animent en quelque sorte la toile, le bronze & le marbre? Philippe apprend avec plaisir la magnificence de nos Panathenées; il est ravi que nos Citoyens ne puissent se rassasier de fêtes, de musique, de spectacles. Autrefois nous n'élevions que des statues à peine ébauchées aux bienfaiteurs de la Patrie, & nous avions une

foule

foule de grands hommes; aujourd'hui nous n'avons que des Sculpteurs & des Peintres. Convenez-en, Aristias, il est fort intéressant pour Athénes que quelques hommes, à force d'étude & d'art, parviennent à rendre parfaitement sur nos théatres les rôles de Priam, d'Hercule, d'Achille & d'Ulysse, tandis que personne ne sçait être Citoyen dans la Place publique, ni Magistrat dans le Sénat ou l'Aréopage.

Mais il faut désespérer de la République, si elle distribue les récompenses de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funestes, mon cher Aristias; ce sont des phosphores brillans qui trompent le voyageur, & le conduisent au précipice. En recherchant les causes de la prospérité ou des revers des différentes Républiques de la Grece, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui sont nécessaires, & que les talens sont toujours inutiles, quand la vertu ne les seconde pas. Quel avantage Thébes eût-elle retiré d'Epaminondas & de Pélopidas, s'ils eussent été avares, ambitieux, & jaloux l'un de l'autre? La Grece dût autrefois son salut à la pensée hardie, mais sage, de Themistocle, qui conseilla à nos Peres d'abandonner leur Ville à Xerxès, de transporter leurs femmes, leurs vieil-

vieillards, leurs enfans à Salamine, & de conſtruire une flotte avec la charpente de leurs maiſons. Oh! qu'il eſt heureux pour nous que nos Peres ayent ſçû ſacrifier leur intérêt particulier à la fortune publique! A quoi nous ſerviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme? Si Ariſtide & Cimon euſſent eu alors les mœurs baſſes & corrompues de notre temps, ils ſe feroient ſoulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs; ils auroient préféré la perte de la République, & de la Grece entiere, au chagrin jaloux de les voir ſauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs publiques qui permit à Themiſtocle (*a*) d'être un grand homme, & de vaincre les Perſes.

Ce n'eſt pas tout, mon cher Ariſtias; c'eſt à ces malheureux talens des hommes vicieux que la

(*a*) Du temps d'Ariſtide & de Thémiſtocle, les hommes qui gouvernoient la République étoient rivaux, & ne ſe haïſſoient pas; ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas pour ſe perdre les voies lâches & tortueuſes du menſonge & de l'intrigue: c'étoit une noble émulation qui les portoit à ſe ſurpaſſer les uns les autres. L'amour de la gloire & de la Patrie épuroit l'envie & la jalouſie. Ariſtide & Thémiſtocle avoient toujours été d'un avis oppoſé; mais quand Xerxès menaça la Grece, toute rivalité ceſſa entr'eux, & ils ne ſongerent qu'au bien de la Patrie. Périclès

la Grece a dû tous ses malheurs. Si le vice étoit stupide, il ne seroit jamais dangereux. C'est quand il se cache sous les talens, que faisant illusion à tous les esprits, il porte un coup mortel à la République. A-t-elle un établissement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des Citoyens? Un homme corrompu abuse de ses talens pour le décrier, & réussit enfin à détruire des Loix qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans sa constitution? C'est par-là qu'il l'attaque, qu'il la renverse, & s'éleve sur ses ruines. Telle a toujours été la conduite des Tyrans qui ont usurpé dans leurs villes la puissance souveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des loix, & à tromper l'autorité ou la vigilance des Magistrats. Ils ont semé des soupçons, ils ont fait naître des craintes & des espérances pour exciter des querelles;

riclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athenes, fit rappeller Cimon de son exil, quand il crut ses services indispensablement nécessaires à la République, & ils agirent de concert; *tant*, dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles & honnêtes, & le courroux facile à appaiser!* Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainsi. Les Orateurs vendus à Philippe, au Roi de Perse ou à quelque cabale de citoyens puissans, étoient des hommes sur qui la vérité, l'amour de la Patrie & le devoir n'avoient aucun droit.

relles; ils les ont fomentées avec aſſez d'art, pour perſuader qu'ils n'aimoient que le bien public. Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres diviſions ſont dégénérées en eſpeces de guerres civiles; & en feignant de ſervir les gens de bien, & de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet établi que leur tyrannie.

Péricles, dont le génie ſupérieur pouvoit faire le bonheur d'Athénes & de la Grece, n'a pas craint de corrompre (*a*) nos mœurs, pour flatter & gagner la multitude; de nous rendre les tyrans de nos alliés, pour ſe faire croire néceſſaire; & d'allumer enfin la guerre fatale du Péloponeſe, pour raffermir ſon crédit chancelant, & ſe diſpenſer de rendre compte de ſon adminiſtration. Avec les mêmes talens,

(*a*) Phocion rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans ſon adminiſtration. Il fit porter un décret par lequel l'Etat donnoit une rétribution aux Citoyens pour aſſiſter aux Spectacles & aux Jugemens de la Place publique; il favoriſa les progrès des arts inutiles, & introduiſit un luxe extrême dans Athenes: conduite qui en le rendant très-agréable à la multitude, le mit à portée de gouverner arbitrairement. Il fit la guerre aux Alliées de la République, pour les forcer de payer des tributs, & flatter en même temps l'ambition des Atheniens, que l'oiſiveté de la paix auroit rendus inquiets & trop difficiles à gouver-

talens, l'ambitieux Lysander ne songea qu'à renverser le gouvernement de sa Patrie, pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes loix, & rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla sourdement qu'à donner ses vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire, il abusa de leur amour pour la Patrie ; & sous prétexte d'affermir leur puissance, il les rendit avares, ambitieux, & ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas causés Alcibiade, dont les talens séduisans servoient à faire excuser les vices ? Et ses talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ses vices ont fait parmi nous ?

La

gouverner. Enfin Périclès, qui pouvoit empêcher une rupture entre sa Patrie & Lacédémone, alluma la guerre du Péloponese pour affermir son autorité dans un moment critique, & ne pas rendre ses comptes. Après des reproches si bien mérités, on est étonné que Thucydide, L. 2. c. 11, dise que Périclès *avoit acquis son autorité par des voies légitimes, & que son crédit venoit de son bon sens & de sa dignité.* J'aime mieux le jugement de Pausanias, lorsqu'il dit, L. 8. c. 52, qu'on ne doit regarder ceux qui ont fait la guerre du Péloponese, que comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grece à leur propre ambition & à leur intérêt particulier.

La terre entière, mon cher Ariſtias, n'offre qu'un vaſte tableau des erreurs de la Politique. Elle s'égare preſque toujours à la ſuite d'une fauſſe gloire; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne rend-t-elle pas reſpectables ? Elle n'employe que rarement les moyens propres à favoriſer l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce ſentiment eſt délicat, jaloux de ſes droits, & combien il exige de ménagemens. La menace le choque, & la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les loix ſanguinaires de Dracon fuſſent nées au milieu d'un peuple libre, & qu'on vouloit rendre vertueux ? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'eſclave, ſi nous avions eu la lâcheté d'y obéir. La peine de mort qu'il décerne contre les moindres fautes, ne ſçauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif & plus général ? Que la honte vous ſuffiſe pour punir les coupables. Ce n'eſt qu'une Morale outrée, & conduite par une haine aveugle contre les vices, qui les confond tous; en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le ſentiment d'humanité qui en eſt la baſe. Laiſſez à des Critias prodiguer le ſang. Ne menacez de la mort que ces ames ſerviles, qui ne ſont coupables que de crimes qui ne demandent aucun

cun courage, ou ces hommes dont l'atrocité ne ſuppoſe aucun retour à la vertu.

C'EST l'eſtime publique, qui étant la récompenſe naturelle de l'amour de la gloire, peut ſeule porter notre ame à un certain degré d'élévation. C'eſt ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une ſtatue. C'eſt avilir la vertu, c'eſt la profaner, que lui préſenter un prix que l'avarice & la convoitiſe peuvent ſeules déſirer. On diroit que le Roi de Perſe regarde l'honneur comme une marchandiſe qui s'évalue & s'échange au poids de l'or & de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce Monarque de l'Aſie, la Grece ne le redouteroit point. Son or ne lui ſert qu'à faire & acheter des traîtres parmi nous; il nous le prodigue, mais il en eſt avare dans ſes Etats. C'eſt en ménageant adroitement l'eſtime publique chez ſes Sujets, que la Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons eſclaves, commence à produire aujourd'hui des Citoyens propres à tous les devoirs & à tous les beſoins de la ſociété. Quand l'eſpérance d'acquerir des richeſſes porteroit à l'héroïſme, leur poſſeſſion ne l'étoufferoit-elle pas? Que vaut, diſent les Perſes, cette récompenſe que j'ai reçûe?

çûe ? Combien rapporte cette Satrapie ? Quels font les profits de cette Charge du Palais ? Voilà donc les fruits qu'a produits la Politique aveugle & prodigue des fucceffeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos Courtifans, vous êtes parvenus à n'en faire que des efclaves & des mercénaires; ils ne font plus dignes que des récompenfes qu'ils reçoivent.

Si je ne me trompe, mon cher Ariftias, les réflexions dont je viens de vous entretenir, fuffifent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail & l'amour de la gloire, en nous débarraffant d'une foule de paffions contraires aux intérêts de la fociété, nous portent fans effort à la pratique de la juftice, de la prudence & du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas là ; car tandis que nos paffions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre imagination & nos fens, font dans une action continuelle, notre raifon, fujette à de fréquens affoupiffemens, n'eft que trop difpofée à fe laiffer tromper. Quelque folidement établi que paroiffe l'empire des bonnes mœurs par le concours de plufieurs vertus qui fe foutiennent & s'étayent réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il fera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour

Magif-

Magiſtrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate & Platon pour en faire des Ariſtide, je le veux ; ils feront infatigables & incorruptibles, j'y conſens. Mais ces Magiſtrats feront hommes ; ils ne verront que les actions extérieures du Citoyen, & ſouvent ils viendront trop tard au ſecours des mœurs, de la juſtice & des loix offenſées. Il feroit à ſouhaiter, pour étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de deſcendre dans nos conſciences, de ſonder les profondeurs de notre cœur, & de juger nos penſées & nos déſirs, quand ils naiſſent.

Mais les Dieux ſe ſont réſervé à eux ſeuls cette connoiſſance ; & puiſque le privilége de juger nos penſées & nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit ſa tyrannie, puiſqu'il ouvriroit une porte libre aux paſſions du Magiſtrat, peut-être plus funeſtes à la ſociété que celles du Citoyen ; je voudrois que tous les hommes fuſſent perſuadés de cette vérité importante, que la Providence, qui gouverne le monde, & qui voit les mouvemens les plus ſecrets de notre ame, punira le vice, & récompenſera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée ſur la juſtice des Dieux, ſi chere à notre raiſon, ſi proportionnée à nos beſoins, n'eſt effrayante

frayante que pour nos paſſions. C'eſt pour étonner par des paradoxes, ou ſecouer le joug d'une crainte ſalutaire, que les Sophiſtes ont méconnu cet Etre ſuprême, qui eſt le principe de tout, & dont le nom eſt écrit en caracteres ineffaçables ſur toutes les parties de ſon ouvrage. Ils ont dit qu'un hazard ridicule qui avoit tout fait, préſidoit à tout, ou plutôt ne préſidoit à rien. Pour ne pas fatiguer je ne ſçais quels Dieux pareſſeux & voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne veulent point que leurs regards deſcendent juſques ſur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le Vautour de Promethée, les Eumenides, leurs ſerpens, ſont d'ingénieuſes fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune récompenſe n'attend la vertu après la mort, que le vice ſera impuni, & qu'il eſt inſenſé de ſe donner la peine de réſiſter à ſes paſſions, & d'être vertueux ?

On ne ſe porte point ſubitement & ſans crainte à une premiere injuſtice ; l'ame étonnée s'y refuſe ſouvent ; & le crime, en un mot, a ſes dégrés, parce que les ſcélérats ont beſoin de s'eſſayer à la ſcélérateſſe. D'abord on ſe familiariſe avec l'idée du crime ; on cherche enſuite

les

les moyens de tromper la vigilance des Magiſtrats, & d'échapper à la rigueur des loix. A meſure qu'on médite ſon injuſtice, on la careſſe, pour ainſi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit, & on l'exécute enfin avec audace & ſans remords. Mais ſi le coupable eût ſçû qu'il a un Juge qu'on ne trompe point, & auquel il ne peut échapper, la crainte auroit ſans doute produit un effet ſalutaire ſur ſon cœur, & réprimé ſes paſſions dans le temps qu'elles pouvoient encore obéir à la régle.

Les Sophiſtes ont beau dire, mon cher Ariſtias, que les hommes les plus religieux ſont les moins vertueux. Ils ſe trompent; ils appellent Religion ce qui n'eſt que ſuperſtition ou hypocriſie. Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui, dupe de quelques vaines expiations, ne ſçait, ni ce que le Ciel lui ordonne, ni ce qu'il lui défend; ou ce fourbe qui feint de craindre les Dieux, pour mieux tromper les hommes; mais ſi le ſentiment de la Religion eſt ſaint, comme le Dieu éternel & infini qu'elle adore, quelle force ne doit-il pas prêter aux loix ? Il inſpirera certainement un reſpect timide aux paſſions. L'impiété de Salmonée & d'Ajax, qui ne révéroient que des Dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je con-

ſens même qu'il puiſſe y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus, ou tel autre Dieu d'Homere qu'il vous plaira, mais cet Etre ſuprême qu'adoroit Socrate; qu'en concluront les Sophiſtes? Ce qui eſt inutile à dix ou douze inſenſés dans le monde, ſera-t-il également inutile à tous les hommes? Parce que les Loix, les Magiſtrats, & les châtimens que la Politique employe pour mettre une barriere entre les hommes & le crime, ne produiſent aucun effet ſur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la légiſlation que comme une reſſource vaine pour nous conduire au bien? Faut-il détruire les Loix, & dépouiller les Magiſtrats de leur autorité?

Je ſçais combien nous ſommes eſclaves de nos ſens. Les paſſions, en troublant notre raiſon, peuvent ſans doute nous diſtraire de la crainte des Dieux; mais cette crainte eſt toujours un frein de plus. D'ailleurs, leur yvreſſe ne dure pas toujours. La raiſon a ſes inſtans pour ſe reconnoître, & l'idée d'un Dieu vengeur doit alors étonner, & troubler ſalutairement un coupable. L'âge enfin ſurvient, les paſſions s'affoibliſſent, & les ſentimens de Religion font du moins réparer des

maux

maux qu'ils n'ont pu prévenir. On déteste ses erreurs, & on donne des exemples de vertu propres à instruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la Patrie, si Phocion avoit voulu répondre à l'impatience d'Aristias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler; demain, nous dit-il, je satisferai votre curiosité.

QUATRIEME ENTRETIEN.

De l'amour de la Patrie, & de l'humanité. Des vertus nécessaires à une République pour prévenir les dangers dont elle peut être menacée par les passions de ses voisins.

PHOCION nous avoit donné rendez-vous à sa maison de campagne pour notre quatrieme Entretien, & je m'y rendis hier avec Aristias. Oh! l'heureuse mélite! Oh! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui sert de retraite au plus sage des hommes! C'est là que Phocion, aussi grand qu'à la tête de nos armées, médite le salut de la République, & cultive de ses mains victorieuses l'héritage borné qu'il tient de ses peres. La femme de cet homme, qui a porté la guerre dans de riches Provinces, pétrissoit (*a*) le pain, quand nous entrâmes chez elle. Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroser les légumes grossiers qu'il a semés, & leur esclave sembloit ne remplir à leur égard que les devoirs de l'amitié. Qu'Homere avoit raison! le plus bel

(*a*) Plutarque rapporte qu'Alexandre voulut faire un présent de cent talens à Phocion, & que les Envoyés de

bel ornement d'une maiſon, c'eſt la vertu de ſon maître. Je crus entrer dans un Temple plein du Dieu qui l'habite. Je lus ſur le viſage d'Ariſtias le reſpect dont il étoit pénétré. Que la pauvreté eſt quelquefois auguſte! Hélas! mon cher Cléophane, la plûpart de nos Citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maiſons de ſtatues, de vaſes & des plus rares peintures, ils croyent mériter l'eſtime publique, & font ſeulement admirer la folle impudence avec laquelle ils oſent élever des trophées à leurs rapines & à leurs injuſtices.

JUSQU'À-préſent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ſes inſtructions, nous nous ſommes entretenus des vertus que la Politique doit regarder comme les fondemens de la ſociété, & les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne ſont pas moins importans. Mon cher Ariſtias, continua-t-il en ſoûriant, malgré la ſévérité de ma Morale, je vous ai un peu ſcandaliſé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez laiſſé voir votre étonnement au ſujet de mon ſilence ſur l'amour

de ce Prince trouverent ce grand homme qui tiroit de l'eau au puits pour ſe laver les pieds, & ſa femme qui pétriſſoit le pain.

de la Patrie. Voici les raisons de ce silence, jugez-les. J'ai cru que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même que la Politique doit les ranger pour en rendre la pratique plus aisée & plus familiere. Il n'y a point, & il ne peut y avoir d'amour de la Patrie dans les Etats où il n'y a, ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni respect pour les Dieux. Le Citoyen, occupé de lui seul, s'y regarde comme un étranger au milieu de ses Concitoyens. Dans une République, au contraire, où ces vertus sont cultivées avec soin, l'amour de la Patrie y naîtra de lui-même, & produira sans secours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Aristias, qu'il ne doit point être placé dans la classe de ces vertus, que j'ai appellées *meres* ou *auxiliaires*.

Je ne sçaurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Aristias à ce discours. Quoique subjugué par la sagesse de Phocion, il ne put s'empêcher de l'interrompre. Eh! quoi, Phocion, lui dit-il avec chaleur, peut-il y avoir une vertu qui ne le céde même à l'amour de la Patrie? C'est lui qui est l'ame de toutes les vertus du Citoyen, il tient lieu souvent de toutes. Il produira à son gré la tempérance, il fera supporter avec courage les

travaux

travaux les plus pénibles, il méprisera tous les dangers. Ces Barbares, que nous regarderons comme la lie du genre humain, leur refuserions-nous notre estime, s'ils aimoient leur Patrie, & sçavoient vivre & mourir pour elle? N'est-ce pas parce que la nôtre nous devient de jour en jour plus indifférente, que nous craignons aujourd'hui des voisins qui nous respectoient autrefois, & que nous sommes prêts à subir le joug de la Macédoine?

Que cette chaleur me plaît, s'écria Phocion, en embrassant tendrement Aristias, & plût aux Dieux, protecteurs de la Grece, que tous les Grecs pensassent comme vous! Ah! mon maître, ah! Phocion, reprit Aristias, dont la surprise augmentoit encore, pourquoi vous plaisez-vous à m'embarrasser? Pourquoi faites-vous ce vœu, si je suis dans l'erreur? C'est que nos Citoyens, répondit Phocion, auroient au moins une vertu; ils commenceroient à rougir de leurs vices, leur ame auroit encore quelque ressort, & tout ne seroit pas désespéré. Non, Aristias, l'amour de la Patrie, s'il n'est enté sur d'autres vertus, ne produira point les miracles que vous imaginez. S'il s'allume par hazard dans des Citoyens livrés aux plaisirs, paresseux & indifférens sur la gloire, ce ne sera qu'un engouement

passager, sur lequel il seroit imprudent de compter, & dont la Politique ne peut tirer un avantage durable. Cette plante née, pour ainsi dire, dans une terre étrangere, & mal préparée à la recevoir & la nourrir, y mourroit en naissant. L'amour ne s'ordonne point : si vous voulez que le Citoyen aime sa Patrie, ouvrez son ame à cette vertu par la pratique de celles dont je vous parlois hier.

J'y consens, répartit vivement Aristias; mais du moins, Phocion, vous allez placer l'amour de la Patrie au rang de ces vertus sublimes, d'où découlent tous les biens de la société. Qu'avec la justice, la prudence & le courage, il soit le terme où la Politique doit nous conduire par la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire & la crainte des Dieux. Je vous tromperois par cette complaisance, reprit Phocion en badinant, & il ne dépend pas de moi de disposer du rang des vertus, comme un maître de celui de ses esclaves.

Par la nature des choses, poursuivit Phocion, il y a des vertus qui n'ont besoin que de se consulter elles-mêmes pour agir, & toujours pro-

(a) Les Grecs en général regardoient l'amour de la Patrie comme la premiere vertu du Citoyen, & il semble que

produire le bien; tels ſont la juſtice, la prudence & le courage. Mais d'autres vertus ſont ſubordonnées entr'elles, & c'eſt à la vertu ſupérieure à diriger celle qui lui eſt ſoumiſe. Vous m'allez entendre. La Morale, par exemple, nous ordonne d'être économes, généreux, compatiſſans; mais ces qualités deviendroient autant de vices, ſi elles n'étoient gouvernées par une vertu ſupérieure, la Juſtice. Mon économie ſera criminelle, ſi je manque à ce que la juſtice exige de moi à l'égard de mes proches & de mes Concitoyens. Je ſuis coupable à force de générosité, ſi je prodigue ma fortune à mes amis, aux dépens de mes Créanciers. Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais ſans foibleſſe, pour ne pas leur ſacrifier les Loix & la République. J'en ſuis fâché pour vous, mon cher Ariſtias, il en eſt de l'amour de la Patrie, comme de l'économie, de la générosité, &c. Soumis, comme elles, à une vertu ſupérieure, il doit, comme elles, lui obéir; ou ſes erreurs, loin de ſervir la République, en précipiteront la décadence.

Cette vertu ſupérieure à l'amour de la Patrie (*a*), c'eſt l'amour de l'humanité. Etendez

que dans preſque toutes les Républiques, les Légiſlateurs ont été plus occupés à l'inſpirer, à l'étendre, à lui donner des

dez votre vûe, mon cher Ariſtias, au-delà des murailles d'Athénes. Eſt-il rien de plus oppoſé

des forces, qu'à connoître les bornes que la raiſon lui aſſigne, ou plutôt la maniere dont la raiſon doit le diriger & le gouverner. La Doctrine que Phocion expoſe à Ariſtias, doit paroître très-ſage ; c'eſt la ſeule avantageuſe aux hommes, & je ne crois pas qu'aucun de ſes Lecteurs ſe refuſe à l'évidence de ſes raiſonnemens. Auſſi ne prétends-je rien y ajouter ; mais j'eſpere qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque les cauſes qui ont empêché les Sociétés de connoître leurs devoirs réciproques : connoiſſance qui leur eſt abſolument néceſſaire, & ſans laquelle l'amour de la Patrie n'eſt qu'un emportement aveugle & injuſte, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité eſt affligée.

Si les hommes ont été long-temps à ſentir la néceſſité de s'unir en ſociété, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque Particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à ſon indépendance naturelle, & ſe ſoumettre à des Loix & des Magiſtrats ; il étoit naturel que les Sociétés fuſſent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entr'elles. Des Citoyens farouches & accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne doivent former encore pendant pluſieurs ſiecles que des ſociétés ſauvages. Ces premieres ſociétés ou aſſociations de brigands, conſerverent contre leurs voiſins la férocité que les Citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres ; ne pouvant s'inſpirer mutuellement aucune confiance, elles ſe regarderent comme ennemies ; & une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur Politique.

Si

pofé à ce bonheur de la fociété, dont nous recherchons le principe, que ces haines, ces jaloufies,

Si nous abufons fouvent de notre courage & de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philofophie ; fi malgré les idées que nous avons enfin de la juftice & du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que juftes ; fi des victoires chatouillent agréablement notre orgueil ; fi nous trouvons communément Alexandre plus grand qu'Ariftide ; la force, le courage, la violence ne durent-ils pas être regardés dans des fociétés encore fauvages, comme les vertus les plus effentielles ? Combien l'eftime attachée à ces qualités, ne dût-elle pas faire naître de paffions & de préjugés propres à empêcher les premiers efforts de la raifon ? Plus les Soldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes & de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courfes étoient étendues, plus l'admiration fut excitée ; plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des Soldats qui les avoient faits. Les vaincus en fuccombant n'ofoient fe plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, & qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux-ci s'enyvroient de leur profpérité, les autres s'humilioient pour les fléchir, & cependant ne défefpéroient pas de fe venger. La modération paffant pour foibleffe, auroit été méprifée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à fes ennemis vaincus, plus on crut impofer à fes voifins, & donner de preuves de fon courage & de fon habileté. Une fauffe gloire éblouit & trompa tous les efprits ; & dans ce filence de la raifon, qui ne fçavoit pas encore qu'elle eût des droits à réclamer, le préjugé perfuada que tout étoit permis au plus fort.

De-là

loufies, ces rivalités qui divifent les Nations? La Nature a-t-elle fait les hommes pour fe déchirer

De là ce droit des gens féroce & cruel des anciens les plus célébres, même par leur fageffe, leur générofité & la politeffe de leurs mœurs ; on croyoit qu'une déclaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une Nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne, & les prifonniers mêmes qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en pofant les armes, ne confervoient la vie qu'en devenant efclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie ; on fçait quel fut le fort des Hilotes & des Mefféniens vaincus. Ils parvinrent, ainfi que le remarque Phocion, à regarder la Grece entiere comme leur Patrie commune. Mais s'ils obfervoient entr'eux plufieurs regles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup qu'ils les pratiquaffent à l'égard des Etrangers. Ils les traitoient de barbares ; ils les méprifoient ; ils penfoient ne leur rien devoir, & croyoient que la Nature, en les faifant moins braves & moins éclairés qu'eux, les deftinoit à être efclaves.

Les Romains, qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi & un voifin, commencerent par être des brigands. Ils volerent des femmes, & vécurent de butin, mais ils acquirent affez promptement des mœurs, & montrerent beaucoup de modération à l'égard des Etrangers depuis l'exil des Tarquins, jufqu'au temps qu'ils fuccomberent fous le poids d'une trop grande fortune, & qu'abufant enfin des avantages de la victoire, ils fapperent les fondemens de la République. Ils ne firent point de guerre

chirer & se dévorer ? Si elle leur ordonne de s'aimer, comment la Politique seroit-elle sage, en

guerre injuste ; jamais ils ne commencerent les hostilités, qu'après avoir rempli plusieurs formalités qui annonçoient leur amour pour la justice. Ils respecterent avec plus de religion que les autres peuples, les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, & montrerent même de l'estime à ceux qui sçurent s'en rendre dignes.

On se rappelle toujours avec plaisir que les Privernates, ayant soutenu plusieurs guerres opinâtres contre la République Romaine, essuyerent une perte si considérable, qu'obligés de fuir & de se cacher dans leur ville même, ils y furent assiégés par le Consul Plautius. Prêts à succomber, ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour y négocier la paix ; & le Sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter ; *celui*, répondirent-ils, *que méritent des hommes qui se croyant dignes d'etre libres, ont tout tenté pour conserver la liberté qu'ils ont reçue de leurs peres*. Mais, reprit le Consul, si Rome vous fait grace, peut-elle se promettre que désormais vous observerez religieusement la paix ? *Oui*, répliquerent les Ambassadeurs, *si les conditions en sont justes, humaines, & ne nous font pas rougir ; mais si cette paix est honteuse, n'espérez pas que la nécessité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la fasse observer demain*. Quelques Sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponse ; mais le Sénat, ce Corps où les lumieres & le courage dominoient, approuva les Ambassadeurs Privernates, &, conformément à ses principes, jugea que des ennemis que leurs disgraces n'avoient pas abbatus, méritoient l'honneur d'être faits Citoyens Romains.

Quel-

en voulant que l'amour de la Patrie portât les Citoyens à rechercher le bonheur de leur République.

Quelque magnanimité, quelque ſageſſe qu'euſſent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter la ſaine philoſophie, qui n'eſt point diſtinguée de la ſaine politique. Bienfaiſans & humains en Conquérans qui étoient bien aiſe d'avoir des ennemis à combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces & d'étendre leur Empire, on croit voir leur ambition à travers leur modération ; ou plutôt on croiroit que leur vertu n'eſt qu'un art pour éblouir leurs Alliés, tromper leurs ennemis, & rendre leurs ſuccès plus faciles.

C'eut été un prodige que les peuples euſſent pratiqué un droit des gens plus humain, avant que la Doctrine de Phocion ſur l'amour de la Patrie fût connue ; & elle ne pouvoit point l'être, avant que des Philoſophes euſſent découvert les erreurs de nos paſſions, & démontré, en comparant les faits, que la Politique, loin de travailler à la proſpérité d'un Etat, en hâte la décadence & la ruine, ſi elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu ſupérieure, qui doit régler & diriger l'amour de la Patrie. Les Gouvernemens Monarchiques & les Ariſtocraties, qui ne connoiſſent preſque jamais ce que ſe doivent les Membres d'une même Société, ſont encore moins diſpoſés à connoître leurs devoirs à l'égard des Etrangers. Dans les Démocraties, la multitude qui eſt ſouveraine, eſt inconſtante, orgueilleuſe, emportée, vindicative : que de paſſions doivent lui cacher la vérité & ſes vrais intérêts ! Dans les autres Républiques, telles que Sparte & Rome, où le partage de la puiſſance publique & la liberté, ſou-

publique dans le malheur de ses voisins ? Faisons disparoître ces frontieres, ces limites qui sépa-
rent

soumise aux Loix, donnent aux Citoyens mille vertus ; l'amour de la Patrie lui-même leur inspire communément une certaine vanité & une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les Etrangers.

Les Grecs resterent dans leur ignorance jusqu'au temps de Socrate, qui le premier des Philosophes appliquant la philosophie à l'étude des mœurs, se crut Citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles vérités ; mais la Grece, qui deux siécles auparavant auroit pû les adopter, n'étoit plus capable de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoient plus même l'amour de la Patrie. La guerre du Péloponèse armoit toutes les villes de la Grece les unes contre les autres. Déchirées par leurs dissentions domestiques, elles n'avoient plus d'autre régle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs Magistrats & des Citoyens intriguans qui les gouvernoient. Socrate eut quelques Disciples qui par prudence ne prirent aucune part à l'administration des affaires publiques. Les troubles de la Grece augmenterent encore après que l'imprudente Lacédémone, se laissant conduire par Lysander, eut renoncé ouvertement à ses vertus pour se livrer à l'ambition. Quels tems pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les regnes de Philippe, d'Alexandre & de leurs ambitieux successeurs ! La vérité fut étouffée en naissant, ou du moins ne sortit point des Ecoles que quelques Philosophes tenoient à Athénes.

rent l'Attique de la Grece, & la Grece des Provinces des Barbares ; & il me semble que ma

La philosophie de Socrate & de Platon passa de la Grece à Rome; mais il semble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conservé leurs anciennes mœurs, sans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération & leur amour de la justice & de la pauvreté ; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des Nations dont la vertu de leurs peres les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Ciceron, plein du génie de Socrate & de Platon, enseignoit que tous les hommes sont freres; qu'ils doivent s'aimer, se secourir, se faire du bien ; qu'il ne faut regarder la terre entiere que comme une grande Cité dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts opposés ; il se plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la Patrie ni aucune autre vertu dans Rome, & que la République soit anéantie. Nous sommes tombés, dit il, dans un abime immense de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons sur les Etrangers, nous ont enhardis par dégrés à être injustes & cruels envers les Citoyens. L'avarice, l'insolence & l'esprit de tyrannie, après avoir fait taire les Loix, ont commis tant de concussions, de rapines & de brigandages sur nos Alliés, que nous subsistons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne sçavent pas profiter de notre foiblesse, que par aucune sorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

La philosophie de Ciceron ne devoit pas avoir un meilleur sort à Rome, que celle de Socrate dans la Grece. Tout le monde sçait que les guerres civiles que produisit la

ma raison s'étend, que mon esprit s'éleve, que tout mon être s'aggrandit & se perfectionne. S'il

la licence des Citoyens, firent place à la tyrannie des Empereurs. Les successeurs d'Auguste, semblables à ce Critias dont il est parlé dans les Entretiens de Phocion, auroient voulu ôter aux hommes jusqu'à la faculté de penser. Toute lumiere fut donc éteinte dans l'étendue de la domination Romaine; & au-delà de ses limites, il n'y avoit que des Nations sauvages, pareilles à ces Sociétés naissantes dont j'ai parlé au commencement de cette Remarque.

Au milieu des Délateurs, des proscriptions, de la servitude la plus humiliante & de la tyrannie la plus sanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il se devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ses Concitoyens & à sa Patrie, auroit-il soupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les Etrangers? Les maux de l'Empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin & Marce Aurele ne purent que les suspendre pendant quelques momens, & non pas y remédier. La puissance publique étant entre les mains des Soldats, toujours prêts à sacrifier les Empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même espérer d'être long-temps gouverné par les mêmes vices & les mêmes passions.

Le monde sembla rentrer dans sa premiere barbarie, en passant sous la domination des Goths, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, &c. qui après avoir long-temps vexé, déchiré & pillé les Provinces Romaines, les partagerent entr'eux. Ils conserverent dans leurs conquêtes les mœurs, les loix & le

S'il est doux pour moi de voir que mes Concitoyens veillent à ma sûreté, combien n'est-il pas

Gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens pour des hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage & de butin. Le Christianisme qu'ils embrasserent, & qui devoit les instruire de tous les devoirs de l'humanité, les laissa dans leur premiere ignorance, parce qu'ils se contenterent d'en croire les Dogmes, sans en adopter la Morale. Elle étoit en effet trop sublime pour des Sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjects & bas des vaincus.

Jamais les hommes ne furent témoins de révolutions plus subites & plus extraordinaires que celles qu'ils éprouverent sous le Gouvernement des Peuples du Nord & de la Scythie. Chaque jour il se formoit une nouvelle Monarchie ; chaque jour il en périssoit une à peine formée. Quand enfin les barbares, affoiblis par leurs guerres, commencerent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs, né chez les François, se répandit promptement dans toute l'Europe ; c'est-à-dire qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des esclaves qui les servoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile ; on ne conservoit aucune idée, ni des conventions expresses ou présumées qui ont formé la Société, ni de l'objet qu'elle doit se proposer. La force décidoit seule du droit entre des Suzerains & des Vassaux qui ne formoient qu'un seul Royaume, en formant cent Principautés différentes. On n'avoit pour se conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des passions & la bizarrerie des événemens ne permettoient pas de prendre une certaine consistance.

pas plus agréable de penser que le monde entier doit travailler à mon bonheur?

COM-

sistance. Veut-on enfin se faire une idée de la Morale de ces siécles barbares? Qu'on se rappelle que la piété même prit une teinture du brigandage que le gouvernement des fiefs avoit accrédité. Les Croisades furent regardées comme un acte de Religion propre à honorer Dieu.

L'Europe, lasse de ses malheurs & fatiguée de ses dissentions, commença, si je puis parler ainsi, à vouloir mettre quelque méthode dans le désordre. On fit des loix absurdes & injustes, & c'étoit beaucoup que de sçavoir qu'il falloit avoir des Loix. On soupçonna que la Societé avoit besoin d'une puissance législative; mais on fut encore long-temps à refuser de lui obéir. Il falloit créer une Jurisprudence, & les personnes assez instruites pour sçavoir lire, n'avoient pour modeles que les Jurisconsultes de l'Empire, dont les ouvrages, sans principes & sans ordre, sont autant de preuves de la misérable servitude où les loix étoient tombées. Les rescripts toujours arbitraires des Empereurs, les sentences souvent opposées des Magistrats; voilà la base de leurs connoissances; & comme le remarque un homme habile en cette matiere, aucun de ces Jurisconsultes n'avoit même songé à traiter du droit de la nature & des gens.

J'abrége l'histoire honteuse de notre barbarie. L'Europe ne prit enfin une face nouvelle, que quand l'autorité & la subordination s'établirent dans les Etats, & que les Lettres réfugiées à Constantinople, passerent en Italie après la ruine de l'Empire d'Orient. On commença à lire les Anciens, & par des progrès assez rapides, on se mit à portée de cultiver les sciences, qui, en éclairant l'es-

 prit,

Comment s'eſt-il pû faire que des hommes, qui renoncerent à leur indépendance, & formérent des societés parce qu'ils ſentirent le beſoin qu'ils avoient les uns des autres; n'ayent pas vû que les ſocietés ont les mêmes beſoins de s'aider, de ſe ſecourir, de s'aimer, & n'en ayent pas conclu ſur le champ qu'elles devoient obſerver entr'elles les mêmes regles d'ordre, d'union & de bienveillance, que les Citoyens d'une même bourgade ont entr'eux? Que la raiſon eſt lente à profiter des lumieres de l'expérience, & à ſecouer le joug de l'habitude, des préjugés & des paſſions! Excuſons nos premieres

prit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les loix & la morale; mais ſi l'intérieur des Etats étoit déja plus policé, on ſçait l'indigne politique qu'ils pratiquerent les uns à l'égard des autres. La lecture de Platon & de Ciceron devoit mettre nos peres ſur le chemin de la vérité; mais les préjugés étoient trop anciens & trop répandus pour être diſſipés en un moment. Loin de rougir de la perfidie, on ſe faiſoit un honneur d'être ſans foi. L'ambition aveugle ſe croyoit tout permis. On raiſonnoit déja, & on croyoit encore que le droit des gens, fondé ſur des conventions arbitraires, n'étoit pas diſtingué de l'uſage reçu & pratiqué entre les Peuples civiliſés, & qu'en obéiſſant à cet uſage, on ne ſe rend jamais criminel. A la honte de la raiſon humaine, on raiſonna d'après les faits pour juger de ce qui eſt permis ou défendu, & on ne s'aviſa que tard de ſoumettre ces faits à l'examen de la raiſon.

Les

mieres Républiques de n'avoir connu pendant long-tems d'autre droit que celui de la force. Sans m'arrêter, Aristias, à vous peindre les mœurs de ces Grecs farouches, avides de pillage, & dont les Capitaines étoient reçus comme des Dieux, dans leurs peuplades, quand ils y revenoient chargés de butin, & suivis des esclaves qu'ils avoient faits sur les terres de leurs voisins, il est certain qu'ils aimoient leur Patrie. Ils vouloient sans doute la rendre riche & florissante au dedans, & redoutable au dehors. Mais cet amour aveugle de la Patrie, quel bien leur procuroit-il? Il ne donna qu'une bravoure

Les principes du droit naturel sont simples, clairs & évidens; & il y a long-tems que la philosophie, qui à de certains égards a fait de si grands progrès, devroit ne nous rien laisser à désirer sur la nature des devoirs réciproques des Societés. Quelques Auteurs, qui ont traité cette matiere, bien loin de chercher la vérité, n'ont voulu que la déguiser. Les uns n'ont osé croire que la Politique des Puissances de l'Europe fut injuste; les autres n'ont osé le dire. Des Ecrits faits pour nous instruire, n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance & nos préjugés. Pendant qu'on ignore les loix par lesquelles la Nature lie tous les hommes; pendant qu'on ne cherche qu'à établir un droit des Nations favorable à l'ambition, à l'avarice & à la force, peut-on être disposé à penser, avec Socrate, Platon, Phocion & Ciceron, que l'amour de la Patrie, surbordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour son guide, ou on s'expose à produire de grands malheurs?

plus féroce à des hommes qui n'avoient aucune des vertus qui honorent des êtres raisonnables. Il les porta à des entreprises injustes & violentes. Ces triomphes cruels, dont le vainqueur avoit la stupidité de s'applaudir, ne lui annonçoient que la haine & la vengeance de ses voisins, & des malheurs pour l'avenir. En effet, le doux nom de paix fut ignoré pendant longtemps dans la Grece. On ne vit de toutes parts que des peuples errans & fugitifs, qui, après avoir été chassés de leurs maisons, y revinrent égorger les conquérans ; chaque jour une nouvelle révolution faisoit périr quelque bourgade de nos Peres.

Ce n'est que lassés & vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrient enfin les yeux. Chacune de nos Républiques, toujours incertaine de recueillir dans ses champs les fruits que le Citoyen y avoit cultivés, & toujours à la veille d'être subjuguée & asservie, soupçonna que ses haines, ses jalousies, sa barbarie, pourroient bien ne lui être pas aussi avantageuses qu'elle le croyoit, & comprit qu'il n'y a point d'Etat qui n'ait besoin de l'amitié de ses voisins. Nous commençâmes alors à faire des traités & des alliances. A mesure que nous apprîmes à distinguer un voisin d'un ennemi, la Grece se poliça

lia, les soupçons & les haines s'éteignirent, on rechercha les devoirs que la Nature impose aux sociétés. Le droit des Nations n'est plus inconnu ; déja on en découvre quelques Loix, & l'amour de la Patrie, dirigé par quelques principes, & uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Amphyction lia par une ligue plusieurs de nos Villes ; mais ce n'étoit encore là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'est Lycurgue, dont on ne peut jamais assez admirer la sagesse & les lumieres, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un Etat, qui veut se mettre à l'abri des insultes de ses voisins, de suivre à leur égard les loix de cette alliance éternelle, que la Nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la Patrie, jusqu'alors injuste, féroce & ambitieux, fut épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa République bienfaisante ne se servant plus de ses forces que pour protéger la foiblesse, & défendre les droits de la justice, mérita en peu de temps l'estime, l'amitié & le respect de toute la Grece, à qui ces sentimens donnerent un goût nouveau pour la vertu.

Les ennemis de Sparte cesserent de la haïr, & rechercherent son alliance. Ses Alliés, dont la reconnoissance n'étoit altérée par aucune crainte, ni même par aucun soupçon, devinrent les appuis & les garants de son repos & de sa sûreté. Les Spartiates, en faisant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs. Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, &c. nous ne regardions tous comme notre Patrie, que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt réunis par une bienveillance générale, la Grece devint notre Patrie commune; & nos Villes, qui n'avoient senti que leur foiblesse & des allarmes au milieu de leurs divisions, formerent une République florissante, & capable de triompher de toutes les forces de l'Asie.

O mon cher Aristias, pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos Villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La Nature avare n'a-t-elle départi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts, pour être tous heureux.

S'il est sage à un simple Citoyen, poursuivit Phocion, de se concilier l'estime & l'amitié

tié de ses compatriotes, n'est-il pas plus nécessaire encore à un Etat d'inspirer les mêmes sentimens à ses voisins ? Le Citoyen peut, à la rigueur, se passer d'amis, & ne pas craindre des ennemis, puisqu'il est sous la protection des Loix, & que le Magistrat est toujours à portée d'aller à son secours. En est-il de même d'une République ? Tout ce que les passions produisent chaque jour d'absurdités, d'injustices & de violences entre les différens Peuples, ne prouve-t-il pas combien le droit des Nations est une sauve-garde peu sûre pour chaque société en particulier ? L'Histoire n'est pleine que de révolutions aussi subites que bizarres. Le peuple le plus sage, & le mieux gouverné, a encore des momens de langueur, de foiblesse, de distraction & d'erreur; la Ville la plus méprisable, & qu'on redoute le moins, peut produire par hazard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, & se rendre redoutable; la Politique, en un mot, ne peut jamais prévoir tous les caprices de la fortune, ni tous les dangers dont elle est menacée. Quelque puissant que soit un Etat, cette idée des écueils dont il est entouré, ne doit-elle pas l'effrayer, & lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une prospérité constante, ni même se soutenir long-temps, s'il ne travaille par sa justice, sa modération & sa

bienfaiſance, à ſe faire des alliés fidéles & zélés?

Vous voudriez, Ariſtias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un Citoyen aime ſa Patrie, quand il flatte & careſſe ſes vices, & ne cherche qu'à la rendre incommode, ſuſpecte & odieuſe à ſes voiſins? Si votre ami vous conſultoit ſur les moyens de mériter de la conſidération dans Athénes, & de gagner les ſuffrages du peuple dans les élections; lui conſeilleriez-vous de paroître un homme ſans foi, d'oublier ſes engagemens, d'uſer en toute occaſion de ſon droit avec rigueur, d'être inſolent & dédaigneux, & de tendre des piéges à toutes les perſonnes avec leſquelles il traite? Pourquoi donc nos ſublimes Politiques conſeillent-ils à la République d'avoir à l'égard des Etrangers la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami? Se fait-on des amis par des injuſtices & des injures? Les Républiques n'ont-elles pas la même maniere de voir, de ſentir & de juger que les Citoyens?

Sans doute, Phocion, lui dit Ariſtias, ce ſeroit un blaſphême de penſer que les Dieux

ayent

ayent mis la raifon humaine en contradiction avec elle-même, qu'elle put confeiller, fous le nom de Politique, ce qu'elle défendroit fous celui de Morale. Sans doute que le faux amour de la Patrie a perdu bien des Etats, en ne confultant pas l'amour de l'humanité. Cependant, continua-t-il, en laiffant voir la crainte qu'il avoit de fe tromper, feroit-ce trahir ma Patrie, fi entourée de voifins ambitieux, inquiets & fans foi, je lui confeillois de fe fervir pour fa défenfe des mêmes armes dont elle eft attaquée? La modération, la juftice & la bienfaifance, feront les dupes de l'ambition & de la fraude. D'ailleurs, fi je fuis né dans une République qui ne poffède qu'un médiocre territoire, & qui ne peut armer que peu de bras pour fa défenfe, ne ferois-je pas imprudent de vouloir la retenir dans fa premiere médiocrité, tandis que fes voifins ne travaillent qu'à augmenter leurs poffeffions & leur fortune? Je dois redouter ces forces accumulées; & il me femble que ce n'eft qu'en s'aggrandiffant elle-même, que ma Patrie peut prévenir les dangers que je prévois.

Non, mon cher Ariftias, lui répliqua vivement Phocion, fi mon ennemi m'attaque avec de mauvaifes armes, je me garderai bien

de

de quitter les miennes. Quand, après la guerre Médique, nos Orateurs crurent que c'étoit trahir l'honneur & la fortune d'Athénes, que d'abandonner encore à Lacédémone le commandement des armées, & qu'il falloit contraindre nos alliés à être nos esclaves, puisque la mer étoit couverte de nos vaisseaux; supposons que les Spartiates, au lieu de se servir, à notre exemple, de la ruse & de la force, n'eussent employé, pour conserver l'empire de la Grece, que les mêmes vertus par lesquelles ils l'avoient autrefois acquis. Croirez-vous, mon cher Aristias, que cette Politique leur eût été moins avantageuse que la nôtre qu'ils adopterent? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaise foi de Sparte, & à redouter son ambition, elle nous auroit aisement réduits, en nous débauchant des alliés, que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'est parce que cette République avoit abandonné ses armes pour se défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains & sans régle, tantôt se jetterent dans ses intérêts, & tantôt embrasserent notre défense. De-là des disgraces égales & des succès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle & capricieuse dont il falloit se plaindre, c'est à nos vices seuls que nous devions nous en pren-

prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'afcendant de fon gouvernement fur le nôtre; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoibliffement, fi les hazards, qui fe déclarerent pour elle, s'étoient déclarés pour nous.

Après nous avoir humiliés, elle éprouva un fort pareil au nôtre. Quelle en fut la caufe? Cette même Politique injufte & frauduleufe, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous affervir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'efprit de difcorde & d'ambition que nos querelles avoient fait naître, & recouvré fans peine leur premier empire. En oppofant la fraude à la fraude, l'injuftice à l'injuftice, la force à la force, ils multiplierent leurs ennemis, & n'eurent plus de régle, ni de principe pour fe conduire. Si l'ambition & l'injuftice pouvoient fe cacher fous le voile de la vertu, & me dérober leurs manœuvres, je les craindrois; mais les Dieux ne le permettent pas: elles fe trahiffent toujours elle-mèmes; & dès que je les apperçois, leur art devient inutile. Si mon ennemi eft foible, qu'ai-je à craindre? S'il eft puiffant, en renonçant à ma modération, dois-je être affez mal habile pour lui fournir un prétexte de m'af-

fervir?

fervir? Qu'ai-je à craindre de cette politique artificieufe qui ne veut que tromper, fi je fçais attendre patiemment qu'elle ait épuifé fes rufes & fes fraudes, & la réduire à me donner des fignes certains de fa bonne foi, avant que de traiter avec elle?

Si votre voifin acquiert une Ville ou une Province, acquérez une nouvelle vertu, & vous ferez plus puiffant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illyrie, ni la Péonie, fi nous n'étions pas corrompus? Seroit-il moins redoutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontieres de la Macédoine? Pourquoi, mon cher Ariftias, nous effrayer de l'aggrandiffement d'un de nos voifius? S'il affervit un peuple affez lâche pour ne pas défendre avec vigueur fon indépendance, quel fera le fruit de cette brillante conquête? Des poltrons feront-ils plus braves pour fervir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conferver leur liberté? Il fubjuguera, direz-vous, une Nation courageufe. Mais plus il aura de peine à la vaincre, plus il fe défiera de fon obéiffance & de fa fidélité. Pour ne pas craindre ces vaincus indociles, il faudra les humilier, les rendre timides, & fe priver, en un mot, des forces qu'on avoit efpéré de joindre à celles

qu'on

qu'on possédoit déja. Cyrus, dit-on, lassé des révoltes fréquentes des Lydiens, leur ordonna de porter des manteaux, & de chausser des brodequins ; il leur donna des fêtes, & les amollit par l'usage des voluptés. La sublime politique ! Eh ! grands Dieux ! que Cyrus ne laissoit-il les Lydiens en repos? Pourquoi acheter à grands frais, par la guerre, des sujets toujours inutiles, & souvent dangereux ; tandis que sans peine, sans inquiétude, sans verser des torrens de sang, la bonne foi, la justice & la bienfaisance, vous acquéreront des alliés & des amis toujours prêts à se sacrifier à vos intérêts?

Que la politique bienfaisante de Lycurgue nous serve de modéle. Si nous aimons notre Patrie, cherchons à lui faire des alliés, & non pas des sujets. Je crois, mon cher Aristias, vous l'avoir dit, il y a quelques jours, l'ordre que l'Auteur de la nature a établi dans les choses humaines ne permettra jamais que la fraude, l'injustice & la violence, qui ne sont entourées que d'ennemis ou d'esclaves, servent de fondement solide à la puissance d'un Etat. Rappellez-vous ce que nous avons dit. Citez-moi un peuple qui ne se soit pas affoibli, & enfin ruiné par ses conquêtes. Quelle est la Nation que les dépouilles & l'abbaissement des vaincus n'ayent

n'ayent pas corrompue ? Babyloniens, Assyriens, Medes, Perses, successivement vaincus les uns par les autres, qu'est-il résulté de tant d'ambition, de tant de guerres, de tant de travaux, de tant de victoires ? Une Monarchie maitresse de l'Asie, & qui n'a pû avec des millions de Soldats asservir, ni Athenes, ni Lacédémone, deux petites villes qui n'avoient que de la vertu.

LES

(*a*) *Nous ne voyons*, dit Aristote, Polit. L. 7. C. 4, *aucune Ville bien policée qui renferme un trèsgrand nombre de Citoyens ; & notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met tous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre, & comment une grande multitude en seroit-elle susceptible ? Puisque dans ce nombre il y a toujours beaucoup de Citoyens tentés de désobéir à la Loi, & que leur grand nombre facilite l'impunité. Il n'y a que Dieu seul, dont la toute-puissance gouverne l'Univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande Cité.*

Quanta autem multitudo sufficiens sit, non aliter recte dicitur quam agrorum vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot vero esse debent (cives) ut injuriantes vicinos possint depellere, & iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille & quadraginta sint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quique pro finibus depugnent. Plat. de leg. L. 5.

La Doctrine des Anciens sur cette matiere est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appellons les grandes

des

Les grandes puiſſances qui, en nous effrayant, excitent notre jalouſie, ſont deſtinées à ſuccomber ſous leur propre poids. C'eſt que la vigilance & les lumieres des hommes ſont trop bornées, leurs paſſions trop fortes, & leurs vertus trop fragiles, pour qu'une grande Province puiſſe être ſagement (*a*) gouvernée. Plus la machine du Gouvernement eſt étendue, moins les mouvemens en ſeront prompts, rapides, exacts

des puiſſances. Aujourd'hui de grandes Provinces ont moins de forces que n'en avoient autrefois pluſieurs Républiques de la Grece. Il n'étoit pas rare de trouver dans un Territoire d'une médiocre étendue trente ou quarante mille Citoyens; & les Maîtres de ce Territoire, graces à la forme de leur gouvernement & de leur police, avoient pour le défendre une armée de trente ou quarante mille hommes. Combien de Royaumes conſidérables ne ſont pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des Citoyens à une ſeule fonction, leur frugalité, la ſimplicité de leurs mœurs, & leurs fortunes domeſtiques moins diſproportionnées entr'elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'induſtrie & le courage, ſans multiplier les bras. En eſt-il de même chez les Peuples modernes? Non ſans doute, & c'eſt ce qui les rend ſi foibles. Si je voulois ſuivre cette idée, & faire voir par quelles raiſons un Etat, qui a aujourd'hui dix millions de Sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes; & pourquoi cette armée doit être une armée de mercenaires, il me faudroit faire un livre fort étendu.

exacts & réguliers. Il est d'autant plus difficile de réprimer dans un grand Empire les passions qui portent à la révolte, ou qui avilissent l'ame, que les Magistrats y sont exposés de leur côté à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foiblesse humaine. Il me semble que dans nos villes de la Grece, je pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la Magistrature; mais je comprends que si je gouvernois une Satrapie de Perse, il faudroit me contenter de désirer le bien, sans pouvoir le faire. Tous les ressorts du Gouvernement doivent se détendre dans un grand Etat; toutes les loix y sont nécessairement méprisées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force & action dans une petite République, un grand Empire paroît frappé de paralysie; & voilà pourquoi une poignée de Perses a autrefois conquis l'Asie sur les Medes. Voilà la cause des disgraces de Xerxès; voilà pourquoi nos Peres ont fait trembler ses successeurs jusques dans leur Capitale.

Mon cher Aristias, poursuivit Phocion, j'ai tâché de ramener à des principes fixes & certains, cette science qu'on nomme Politique, & dont les Sophistes nous avoient donné une idée

idée bien fausse. Ils la regardent comme l'esclave ou l'instrument de nos passions; de-là l'incertitude & l'instabilité de ses maximes; de-là ses erreurs, & les révolutions qui en sont le fruit. Pour moi, je fais de la politique le ministre de notre raison, & j'en vois résulter le bonheur des sociétés.

Je n'aurois rien à ajoûter aux principes généraux que je vous ai développés, si tous les hommes étoient capables de connoître & d'aimer la vérité. Mais c'est une espérance à laquelle il seroit insensé de se livrer. Quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit, & on ne verra éternellement qu'erreurs & que vices. Ce n'est pas le bonheur auquel la Nature nous destine, que les hommes veulent connoître; ils voudroient qu'on leur apprit à être heureux selon leurs goûts & leurs préjugés. Puisque la raison, depuis la naissance du monde, réclame inutilement ses droits contre les passions, attendons-nous, Aristias, qu'elle ne sera pas plus heureuse dans la suite, & que la jalousie, la haine & l'ambition, qui ont déja perdu tant de Peuples, de Républiques & d'Empires, exerceront encore leur aveugle fureur sur les Nations.

Au milieu de cet esprit de brigandage dont la terre est infectée, & que rien ne peut extirper; au milieu des dangers dont tous les peuples sont menacés, il ne suffit donc point à une République de n'avoir rien à craindre de ses propres passions. Il faut qu'elle se défie de celles des étrangers, & soit en état de les contenir & de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération & la bienfaisance qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vû, à concilier l'estime & l'affection des étrangers, & par conséquent à servir de rempart contre leurs passions. Mais ce rempart, Aristias, n'est pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les passions s'égarer dans leur yvresse, jusqu'à mépriser & haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'est-à-dire, que la Politique vous fait une loi de ne cultiver la paix, qu'en étant toujours prêt à faire heureusement la guerre.

Je sçais qu'un peuple tempérant qui aime le travail & la gloire, & craint les Dieux, aura nécessairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues, & de la fermeté dans les revers. Dans chaque occasion il prendra sans effort la vertu qui lui sera la plus utile.

Sans

Sans doute que toutes ſes forces ſe réuniront dans le danger, & qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Ariſtias, que les qualités d'emprunt, ſi je puis parler ainſi, avec leſquelles on n'eſt pas familiariſé par un uſage journalier, n'ont preſque aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une République l'image de la guerre, ſi les eſprits ne ſont pas accoutumés avec l'idée des périls, ſi les Citoyens ne ſont préparés par leur éducation à être ſoldats, craignez que la vûe du danger & leur inexpérience ne les conſternent. La crainte eſt une paſſion des plus naturelles au cœur humain, & des plus dangereuſes. Empêchez que l'ame n'y ſoit ouverte; quand la crainte engourdit les ſens & trouble la raiſon, il n'eſt plus temps d'y rémédier.

Que notre République ſoit donc militaire, que tout Citoyen ſoit deſtiné à défendre ſa Patrie; que chaque jour il ſoit exercé à manier ſes armes, que dans la ville il contracte l'habitude de la diſcipline néceſſaire dans un camp. Non-ſeulement vous formerez par cette politique des ſoldats invincibles, mais vous donnerez encore une nouvelle force aux loix & aux

 vertus

vertus (*a*) civiles. Vous empêcherez que les douceurs & les occupations de la paix n'amollissent & ne corrompent insensiblement les mœurs; car si les vertus civiles, la tempérance, l'amour du travail & de la gloire, préparent aux vertus militaires, celles-ci leur servent à leur tour d'appui.

Depuis que notre Gouvernement, pour favoriser la paresse & la lâcheté, a permis de séparer les fonctions civiles des militaires, nous n'avons ni Citoyens, ni soldats. Des hommes qui croyoient n'avoir plus besoin de courage, ne tarderent pas à ne s'occuper que de plaisirs ou

(*a*) *Omnes quoque choreæ ita ut bene geratur bellum, celebrandæ sunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejusdem rei causa comparanda. Ob eandem causam consuescere debemus à cibo & potu abstinere, frigus æstivumque & cubilis duritiam pati, & imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* Plat. de leg. L. 12. On voit combien les exercices que Platon prescrit aux Citoyens, & les habitudes qu'il veut leur faire contracter, sont propres à faire aimer la tempérance & le travail. Qui veut former d'excellens Soldats, fait nécessairement d'excellens Citoyens. Lycurgue avoit prescrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le passage de Platon, qu'on vient de lire, & les Spartiates obéissoient fidélement à ces institutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délassement. Qu'on voye

ou d'intrigues. Leur caractere ne conserva ni force, ni noblesse, & leur voix est cependant comptée dans le Sénat & la Place publique. De-là sont nés tous ces décrets qui nous couvriront d'un opprobre éternel, & une certaine mollesse dans l'esprit national, qui ne permet aucun retour vers le bien. Nos armées ne furent composées que de la lie de la République. Nos soldats comparerent leur sort avec celui des Citoyens riches, oisifs & voluptueux, qui vivoient dans leurs maisons. Ils porterent les armes avec dégoût; la guerre leur parut le dernier des métiers, & ils ne la font depuis que dans l'espérance de piller, & de jouir un jour du fruit de leurs

voye tout ce que les Grecs & les Romains, dans leur beau temps, faisoient pour se préparer des armées invincibles. Ces Peuples ne se contentoient pas que leurs Soldats fussent meilleurs que ceux de leurs voisins ou de leurs ennemis; ils vouloient les rendre aussi bons qu'ils doivent & qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne seroit pas impossible de prouver que tout Etat où chaque Citoyen n'est pas destiné à défendre sa Patrie comme Soldat, ne peut jamais avoir une excellente discipline militaire. M. le Maréchal de Saxe le pensoit: voyez ses *Réveries*, ouvrage d'un grand Capitaine, qui avoit médité sur la guerre en philosophe. S'il y a dans un Etat des hommes bornés aux seules fonctions civiles, ils amolliront nécessairement les mœurs publiques, & la mollesse des mœurs relâchera certainement les ressorts du Gouvernement militaire.

leurs rapines. Comment feroit-il poffible de former une pareille milice à cette difcipline auftere & réguliere, fans laquelle le courage même feroit inutile? Comment parviendriez-vous à donner à ces foldats avares & mercenaires les fentimens de générofité que doivent avoir les défenfeurs de la Patrie?

Que nos riches Citoyens font infenfés de confier à d'autres qu'à eux-mêmes la garde de la République, & de ne pas prévoir qu'ils s'expofent à perdre cette liberté, ces richeffes, cette oifiveté, ces plaifirs dont ils font fi jaloux. Chaque jour notre aviliffement augmente avec notre corruption. Ou nous ferons enfin vaincus par nos ennemis, ou nous nous détruirons de nos propres mains. Il ne faut pas fe flatter qu'il régne pendant long-temps un certain accord entre les riches qui ne contribuent qu'avec chagrin aux frais de la guerre, & les pauvres qui la font en murmurant aux dépens de leur fang. Ils

(*a*) Quoiqu'Athenes n'ait éprouvé ni l'un ni l'autre inconvénient que Phocion redoutoit, fa crainte n'en étoit pas moins bien fondée. Les Athéniens n'y échapperent, que parce qu'ils tomberent peu de temps après fous la puiffance de Philippe, à qui ils avoient imprudemment déclaré la guerre. Il eft certain que ce font des différends pareils à ceux

Ils se méprisent déja secrétement ; & dès que la mésintelligence aura éclaté entr'eux, leur haine sera irréconciliable. Si ceux-ci triomphent, ils oppprimeront leur Patrie, & lui donneront un tyran pour se faire un protecteur qui les enrichisse & les venge. Si les autres, par un hazard difficile à prévoir, acquiérent l'Empire sans se diviser, ils régneront en tremblant ; & pour se délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercenaire, toujours redoutable à des Citoyens oisifs, & cependant incapable de servir de rempart à la République (*a*) contre des ennemis courageux & disciplinés.

On nous parle souvent de Carthage, dont les Citoyens ne sont occupés que de leur commerce & de leurs richesses, tandis que des soldats achetés à prix d'argent, lui ont acquis, & lui conservent l'Empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me rassure pas. Si cette Républi-

ceux dont parle Phocion entre les Citoyens riches & les Citoyens pauvres, qui ont toujours contribué à ruiner la liberté dans les Républiques, ou qui les ont assujetties à leurs ennemis. Tout Etat où le Citoyen ne veut pas prendre la peine d'être Soldat, doit enfin être gouverné par des Soldats, ou par ceux qui ont l'art de se rendre les Maîtres des armées.

que, mon cher Ariſtias, m'étaloit ſes richeſſes, ſon pouvoir, ſes armées, ſes vaiſſeaux, comme Créſus fit voir autrefois à Solon les richeſſes de ſon tréſor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus heureux; je répondrois aux Carthaginois: j'ai vû une petite République qui ne couvre point la mer de ſes vaiſſeaux, qui aime ſa pauvreté, qui n'a point de ſujets, dont tous les Citoyens ſont ſoldats, & je crois ſon bonheur mieux affermi que le vôtre. S'ils s'indignoient de ma liberté, pourquoi, leur dirois-je, voulez-vous que j'eſtime une proſpérité que mille accidens doivent déranger, & qui ne tient qu'à des circonſtances qui ne peuvent ſubſiſter? Solon vouloit attendre que Créſus fût mort pour juger de ſon bonheur. Sans me laiſſer éblouir par la puiſſance des Carthaginois, j'attendrai de même, pour juger de leur proſpérité, de voir comment ils réſiſteront aux entrepriſes de leurs propres armées, ſi elles ont aſſez de courage pour ſe mutiner (*a*) & ſe révolter. J'attendrai qu'ils

(*a*) On ſçait en effet que les armées de Carthage ſe révolterent pluſieurs fois. Des mercenaires ſont avares, & on les ſatisfaiſoit avec de l'argent; s'ils euſſent eu un Chef ambitieux, ils auroient détruit la République. Ce que Phocion ajoute ſur la ruine des Carthaginois eſt une vraie prédiction, & on pourroit, à ſon exemple, tirer l'horoſcope des

qu'ils ayent affaire à un ennemi brave, pauvre, & exercé à la guerre. Si, comme Crésus, ils trouvent un Cyrus, s'ils deviennent les esclaves d'un de leurs Généraux, convenez, Aristias, que les Politiques, qui admirent aujourd'hui la sagesse & la prospérité des Carthaginois, seront obligés de changer de langage.

Si cette République a acquis de grandes Provinces, apparemment que les vaincus étoient encore moins braves & moins disciplinés que ses mercenaires. Si elle domine sur ses voisins, sans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ses vices. Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats, ait la supériorité. Mais n'en concluez pas, Aristias, qu'il se gouverne sagement; il est perdu, si un de ses voisins se corrige de quelqu'un de ses défauts. Misérable République qui ne réussit, & ne se soutient que par l'imbécillité & la corruption de ses voisins

des Etats commerçans. Aujourd'hui toutes les Puissances de l'Europe sont devenues commerçantes, & c'est parce que ce vice de leur politique est général, qu'aucune d'elles n'en sent les inconvéniens relativement à ses ennemis; elles combattent à armes égales; mais s'il se formoit une République Romaine, quel seroit le sort des Etats commerçans?

fins & de fes ennemis ! Ce défaut de Carthage a été le défaut de prefque tous les Etats. Au lieu de ne confulter que les befoins effentiels de la fociété, & de ne chercher que ce qui doit la rendre heureufe dans toutes les circonftances & dans tous les temps ; l'imprudente Politique fe laiffe féduire par des fuccès paffagers. Elle ne s'eft prefque jamais fait que de fauffes régles, & de-là ces révolutions dont tant de Peuples ont été, & feront encore les victimes. Oui, Ariftias, je prédis d'avance la chûte des Carthaginois, je la vois ; car il y aura éternellement fur la terre quelque peuple toujours prêt à faire la guerre aux Nations qui font riches ; & jufqu'à préfent les richeffes qui corrompent les mœurs, ont toujours été le butin du courage & de la difcipline.

Que nous fommes loin, s'écria Ariftias, des vrais principes de la Politique ! L'Hiftoire de la Grece, & ce qu'on nous raconte des révolutions arrivées dans les Etats qui partageoient

(*a*) C'eft ce qu'on ne ceffoit de répéter à Athénes depuis la Régence de Périclès. Thucydide, L. 1. c. 9, lui fait dire dans une Harangue: *l'argent entretient mieux la guerre que les hommes, qui ne font capables que de quelques légers efforts.* Quand cette maxime de Périclès eft vraie,

geoient autrefois l'Asie, ne prouvent que trop, Phocion, la vérité de votre doctrine, & le malheur de notre situation présente. Accoutumé à entendre dire perpétuellement à nos Politiques que l'argent (*a*) est le nerf de la guerre, j'ai, je l'avoue, quelque peine à comprendre qu'elle puisse se faire sans occasionner de grandes dépenses. De grace, ajouta-t-il, dissipez tous mes doutes; apprenez-moi pourquoi je me trompe, quand il me semble que c'est notre pauvreté qui nous met dans l'impuissance d'avoir une flotte, & de soudoyer une armée.

Mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ces belles maximes, inventées par l'avarice, & que nos Athéniens répétent aujourd'hui par habitude, vous ne les auriez pas entendues, quand nos Peres vainquirent les Perses à Marathon & à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire & du travail, le courage & la discipline, comme le nerf de la guerre & de la paix, ils méprisoient l'argent, & il leur fut inutile.

vraie, c'est une preuve certaine que la République n'a jamais connu, ou bien qu'elle a abandonné les bons principes de politique, & que les mœurs sont corrompues. Une pareille République ne doit faire la guerre que contre des ennemis aussi vicieux qu'elle, si elle ne veut pas courir à sa ruine.

inutile. Ils étoient pauvres, & ils eurent une flotte nombreuſe pour combattre Xerxès ; ils la conſtruiſirent de la charpente de leurs maiſons ; ils ne payoient point leurs ſoldats Citoyens, & ils eurent une nombreuſe armée de héros.

Non, Ariſtias, ce n'eſt point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte & une armée. N'en accuſez au contraire que nos richeſſes, qui, en s'augmentant, ont inſpiré à une partie des Citoyens cette avarice baſſe & ſordide qui n'oſe jouir, & livré le reſte à la volupté, qui ne ſacrifiera jamais ſon lûxe & ſes plaiſirs aux beſoins de la République. Les reſſources de la vertu ſont infinies ; plus on les employe, plus elles ſe multiplient. Quelqu'immenſes que ſoient les richeſſes, elles s'épuiſent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames ; l'amour de l'argent ne produit rien que de bas, parce qu'il ne frappe que des ames baſſes. Si l'argent eſt auſſi puiſſant que le diſent les Athéniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Ariſtide, un Themiſtocle, des Magiſtrats, des Citoyens & des Héros ?

Quand Athenes, ſous la Régence de Périclès, ſe fut enrichie des dépouilles des vaincus,

cus, & des tributs levés ſur nos alliés, il y eut un inſtant où la République parut avoir acquis un nouveau degré de puiſſance & de force. Nos nouvelles richeſſes n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennnes mœurs, nous les employames généreuſement à conſtruire des vaiſſeaux, & acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, & nous parûmes les arbitres de la Grece. Nos Magiſtrats, trompés par cette apparence de proſpérité, crurent ſans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, & que notre pauvreté ſeule ſoutenoit, ſeroient encore les économes & les diſpenſatrices de nos richeſſes. Ils penſerent donc que la République ne pourroit jamais être trop riche; erreur groſſiere. L'or & l'argent, en nous rendant avares, éteignirent bientôt le ſentiment de l'honneur & de la générolité, & nous livrerent à tous les vices, en nous faiſant aimer le luxe. L'argent devint alors le nerf de la guerre & de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la Patrie les ſervices qu'elle recevoit autrefois ſans ſalaire. A quoi nous ſervirent alors nos richeſſes dangereuſes? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs ſe dépravoient. Nous avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par

nos besoins, qu'enrichis par nos rapines & nos injustices, la République fut pauvre, & éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ses Citoyens avoient tous les vices de la richesse.

FAITES

(*a*) Me permettra-t-on de placer ici quelques réflexions sur le commerce que les Nations modernes regardent comme le nerf de l'Etat ? Si je me trompe, je souhaite que quelqu'Ecrivain, éclairé sur cette matiere à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'Empire que les Charthaginois avoient acquis : *Entre des Peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des Soldats, ait la supériorité.* Je dirai de même: Je ne suis pas étonné qu'entre les Peuples de l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce, qui produit de l'argent, mette en état d'avoir & d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces Soldats, qui ne peuvent être que des mercenaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capables d'avoir le courage & la discipline des Anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercenaires supportassent les travaux & affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience & le même courage que ces Citoyens de la Grece & de Rome, qui naissoient Soldats, & qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer en second lieu qu'un Etat qui a des armées mercenaires, doit être riche ; d'où je conclus qu'il ne peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, & que ces

mœurs

FAITES rougir de leur absurdité ces Politiques insensés, qui, pour rendre quelque vigueur à la République expirante, voudroient y attirer tout l'or (*a*) & tout l'argent du monde entier

mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sçais bien que le luxe n'amollit pas les Soldats & les Officiers subalternes, mais il amollit les Chefs, & relâche nécessairement la vigueur de la discipline & du commandement, & les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Si mes réflexions sont vraies, peut-on croire que les Peuples qui ont pourvu à leur sûreté d'une autre maniere que les Grecs & lrs Romains, se conduisent avec prudence ? On me répondra que tous les Etats gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en résulte aucun inconvénient pour chaque Puissance en particulier; & que par conséquent l'essentiel est d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir des armées supérieures à celles de ses ennemis. Il me semble que c'est ne pas bien raisonner; car les fautes de mes voisins ne justifient pas les miennes. J'avois toujours oui dire que la politique est la science de faire le plus grand bien de la Societé, & non pas de copier les erreurs des autres ; & qu'en s'occupant du moment présent, elle doit embrasser l'avenir, & se mettre en état de ne le pas craindre. Il peut se former dans mon voisinage une République Romaine, c'est-à-dire une puissance qui se comporte par les bons principes ; & comment mes Soldats mercenaires, & foiblement disciplinés, mettront-ils alors ma Patrie à l'abri de toute insulte ? Les Carthaginois pensoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur situation respective avec leurs voisins ; ils se sont trompés,

entier. Les aveugles ! ils entreprennent de rassasier à force d'argent des passions insatiables! Nos

pourquoi ne me tromperois-je pas en pensant comme eux ?

Ce sont nos passions, & non pas notre raison, ainsi que le dit Phocion, qui nous ont persuadés que l'argent est le nerf d'un Etat. Les trésors les plus immenses s'épuisent ; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames sont mercenaires & avares ; & elles le sont toujours, quand l'Etat a pris le parti de payer en argent les services qu'on lui rend : comment est-il donc prudent de compter sur les richesses ? Plus au contraire on dépense en vertus, si je puis parler ainsi, plus la masse des vertus augmente par l'exemple & l'émulation. La vertu est donc le seul nerf des Etats ; il n'est donc sage que de compter sur elle. Les personnes qui ne parlent que d'étendre le commerce & d'enrichir l'Etat, ont-elles pesé, comme Phocion, les avantages & les inconvéniens attachés aux richesses ? Ont-elles trouvé, après un calcul bien exact, que les avantages étoient plus considérables que les inconvéniens ? En ce cas je les invite à nous faire part de leurs découvertes. Qu'elles réfutent Platon, Aristote, Ciceron, tous les Politiques de l'Antiquité ; qu'elles ayent le front de nous dire que Tyr, Carthage, &c. étoient des Républiques plus sagement gouvernées que Lacédémone & Rome ; que ces deux dernieres villes devinrent plus heureuses & plus puissantes à mesure qu'elles devinrent plus riches, & que les Romains par leur constitution devoient être vaincus par les Carthaginois.

On se sert d'un argument assez bizarre pour prouver les avantages du Commerce, c'est de faire une peinture détail-

Nos peres avec dix talens étoient riches, avec deux mille nous sommes pauvres; donnez-nous

L 2

en

détaillée de tous les maux qu'éprouve un Etat qui voit tomber son commerce, qui a perdu une partie considérable de ses richesses. Je conviens en effet que cette situation est fâcheuse. L'Etat qui n'avoit point d'autre ressort que l'argent pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique; il est déchiré par des passions qu'il ne peut satisfaire, & rien n'est plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richesse dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richesses & le commerce font le bonheur, la force & la sûreté d'un Etat, démontrent précisément le contraire; s'il est vrai, comme on le verra dans un moment, que les richesses & le commerce doivent décheoir, dès qu'ils sont parvenus à un certain degré. Si cet Etat ouvrant les yeux sur sa situation passée & présente, parvenoit à se convaincre de l'inutilité & de l'abus des richesses & du commerce; s'il réformoit ses mœurs; si par le secours de quelques nouvelles loix, il mettoit à la place de ses anciennes richesses la tempérance, l'amour de la gloire, le désintéressement; je demande si sa nouvelle modération ne lui seroit pas plus utile que son ancienne cupidité. En bannissant l'avarice & le luxe, il se trouveroit riche dans sa pauvreté, & il seroit mieux défendu par le courage de ses Citoyens qu'il ne l'avoit été par les richesses de son commerce.

Pour prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la pensée d'un Ecrivain moderne, qui a porté le gènie le plus profond & le plus lumineux dans l'étude du commerce. Lorsqu'un Etat, dit M. Cantillon, est parvenu à acquérir de grandes richesses, soit qu'elles soient le

fruit

en encore deux mille, & nous nous croirons encore plus pauvres que nous ne le sommes aujour-

fruit de ses mines, de son commerce, ou des contributions qu'il exige des Etrangers, il ne manque jammais de tomber promptement dans la pauvreté. L'Histoire ancienne & moderne est pleine de ces révolutions, & voici de quelle maniere M. Cantillon en développe l'ordre & la marche.

Les personnes, dit-il, que ces sommes d'or & d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenses à proportion de leurs gains; ils consument plus de denrées & de marchandises; les Agriculteurs & les Artisans, par conséquent plus employés, verront augmenter leur fortune, & voudront en jouir. Cette augmentation de consommation augmente le prix des denrées & des marchandises, & dès-lors les ouvriers ne peuvent plus se contenter de leurs anciens salaires. Tous les objets de consommation devenant par-là encore plus chers, il y aura un profit considérable à tirer de l'Etranger, qui travaille à meilleur marché, les choses dont on a besoin. C'est alors que l'Etat commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple sent d'autant plus vivement sa misere, qu'il s'étoit déja accoutumé à plus d'abondance. La terre est moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins ses denrées, & il faut que les artisans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les Etrangers, tandis que le luxe des riches y fait passer continuellement des sommes considérables. L'Etat appauvri; & qui ne peut plus lever les mêmes subsides, ne peut cependant se résoudre, ni à diminuer ses dépenses, ni à proportionner ses vûes & ses entreprises à sa fortune, & l'orgueil que lui ont inspiré ses richesses, accélere sa chûte dans la misere.

Il

jourd'hui. Nous en sommes déja venus au point de confondre le luxe & le faste des riches avec

la

Il sembleroit, ajoûte M. Cantillon, *que lorsqu'un Etat s'étend par le commerce, & que l'abondance de l'argent enchérit trop le prix des denrées & des manufactures, le prince ou le Magistrat devroit retirer de l'argent, le garder pour des cas imprévus, & tâcher de retarder la circulation par toutes les voies, hors celles de la contrainte & de la mauvaise foi, afin de prévenir la trop grande cherté, & d'empêcher les inconvéniens du luxe.* Mais comment seroit-il possible que des Princes ou des Magistrats, accoutumés à regarder les richesses comme la source du bonheur & de la force, fussent effrayés de l'abondance d'argent qui se répand dans un Royaume ou une République ? M. Cantillon le remarque : *Outre qu'il n'est pas aisé*, dit-il, *de s'appercevoir du temps propre à une pareille opération, ni de sçavoir quand l'argent est devenu plus abondant qu'il ne doit l'être pour le bien & la conservation des avantages de l'Etat, les Princes & les Chefs des Républiques, qui ne s'embarrassent guére de ces sortes de connoissances, ne s'attachent qu'à se servir de la facilité qu'ils trouvent, par l'abondance des revenus de l'Etat, d'étendre leur puissance, & à insulter d'autres Etats sur les prétextes les plus frivoles.* Pourquoi demander des miracles ? Pourquoi voudroit-on que dans un pays où de trop grandes richesses rendent le Citoyen avare, prodigue, voluptueux, paresseux, &c. les Chefs de la Nation restassent incorruptibles ? Bien loin d'arrêter les progrès du luxe, ils en donneront eux-mêmes l'exemple ; ils regarderont l'économie comme un vice politique ; ils se feront de faux principes sur la circulation de l'argent, & croiront de bonne foi que les

ex-

la prospérité de la République. Leur fortune domestique qu'il faut ménager, leurs plaisirs qu'il ne

extravagantes dépenses des riches sont nécessaires à la subsistance des pauvres.

Si par hazard le Gouvernement retiroit l'argent, en retardoit la circulation par quelque voie sage & honnête, & formoit un trésor; n'est-il pas évident, suivant la pensée de Phocion, que ce seroit recéler & nourrir un serpent dans son sein? Peut-on connoître le cœur humain, & se persuader que ce trésor ne sera pas un écueil contre lequel échoueront les successeurs du Prince ou du Magistrat qui l'aura formé? Est-il vraisemblable qu'ils résistent aux charmes de la prodigalité? Résisteront-ils à l'avidité des flatteurs qui les entourent? Les passions emprunteront le langage de la raison. Elles représenteront sous les traits d'une avarice basse & ridicule, cette prudence éclairée qui auroit arraché à la circulation une abondance d'argent qui alloit la ruiner. *A quoi sert*, diront-elles, *un argent mort & enterré qui ne circule pas? Autant vaut-il le laisser dans les mines du Pérou, que de le condamner à ne pas sortir de vos coffres. Il n'est point de cas imprévûs pour une Nation riche; les richesses produisent les richesses; laissez passer dans les mains de votre peuple un argent qu'il vous rendra avec usure, quand vous en aurez besoin.* Les portes du trésor seront infailliblement ouvertes, & ce torrent d'argent débordé produira des maux d'autant plus funestes, que les fortunes & le luxe augmenteront plus subitement. Les besoins multipliés à l'excès hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent; & après avoir eu tous les vices

ne faut pas troubler, voilà les objets ridicules que la politique, désormais impuissante, est

L 4 obligée

ces du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

Pour réparer, dit M. Cantillon, *les malheurs causés par l'abondance de l'argent, & relever l'Etat, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement & constamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation les ouvrages & les manufactures qu'on est toujours en état d'envoyer chez les Etrangers à un meilleur marché, lorsqu'on est tombé en décadence, & dans une rareté d'espéces. Les Négocians commencent à faire les premieres fortunes, & elles se répandront insensiblement sur les autres Citoyens. Mais lorsque l'argent deviendra une seconde fois trop abondant dans l'Etat, la grande consommation & le luxe s'y mettront, & il tombera une seconde fois en décadence. Voilà à peu près le cercle que pourra faire un Etat considérable qui a du fonds & des habitans industrieux, & un habile Ministre est toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.*

Je prie le Lecteur de méditer profondément ce passage de M. Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'est qu'une Politique fausse & erronée, qui regardera comme le principe du bonheur de l'Etat, un moyen qui ne procure des richesses que pour amener à leur suite la pauvreté ? La vraie Politique veut une félicité plus durable. Il est donc vrai qu'un Etat, qui regarde les richesses comme le nerf de la guerre & de la paix, est destiné à passer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, & de la pauvreté au luxe. Voilà, selon M. Cantillon,

obligée de regarder comme les vrais besoins de l'Etat. Augmentez la corruption avec nos richesses, & nos maux deviendront encore plus accablans.

La Nature, mon cher Aristias, n'a point fait les hommes pour posséder des trésors. Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres? Ne naissons-nous pas tous avec les mêmes besoins: Elle répand ses bienfaits avec une libérale économie; usons-en avec la même sagesse. La loi

tillon, ce qu'il se peut proposer de plus avantageux; voilà le chef-d'œuvre de la Politique la plus habile. Si M. Cantillon, au lieu de ne considérer que les effets des richesses & du commerce, eut observé, & personne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la société, il est vraisemblable qu'il auroit pensé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une République, dont de trop grandes richesses ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conseilleroit de profiter de cette décadence pour réprimer le luxe & l'avarice, donner des mœurs, faire estimer la pauvreté, ou du moins apprendre à se passer des richesses superflues. Cette Politique ne seroit-elle pas supérieure à celle de ce Ministre, qui ne songeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richesses & de pauvreté dont parle M. Cantillon?

Il n'est pas facile à un Ministre de faire recommencer

loi qui permet qu'il se forme de grandes fortunes dans une République, condamne une foule de misérables à languir dans l'indigence, & la Cité n'est plus qu'un repaire de tyrans & d'esclaves jaloux & ennemis les uns des autres. Essayer d'y faire germer les vertus qui font le bonheur & la force de la societé, c'est le comble de la folie. Voilà cependant ce que tentent nos Politiques avides d'or & d'argent ; ils jettent des semences d'avarice, de volupté, de mollesse, d'injustice, de fraude, de haine, &c.

cer ce cercle dans un Etat dont la fortune est en décadence. Il faudroit que le Gouvernement vint au secours des Citoyens, & diminuât les droits pour favoriser le commerce ; mais le Gouvernement ne le fera point. L'abondance passée l'a accoutumé à beaucoup de besoins, & ces besoins écraseront la République. Je veux que, par impossible, elle ait des Magistrats toujours assez attentifs, assez habiles & assez bien intentionnés pour faire recommencer ce cercle dont parle M. Cantillon. Qu'en résultera-t-il ? L'Etat sera dans un danger extrême, si dans le moment de pauvreté qui suivra des richesses trop abondantes, un de ses ennemis forme le projet de l'envahir. La Politique de ce Ministre habile, qui fait recommencer le cercle, ne sert donc qu'à préparer une infortune à la République, & la mettre dans le cas d'être envahie & subjuguée par un de ses ennemis. Est-ce ainsi qu'on doit faire fleurir un Etat, & affermir sa prospérité ?

& ils s'attendent à en voir naître la justice, la tempérance, le courage, la générosité & la concorde.

On vous a dit, Aristias, & on le répéte sans cesse dans Athenes, que l'argent est nécessaire pour faire une longue guerre, ou la porter loin de son territoire; & voilà encore ce qui prouve combien les richesses sont dangereuses. Pourquoi désirer aux hommes qu'ils puissent étendre & perpétuer le fléau le plus redoutable de l'humanité? Tant que la Grece a été pauvre, les guerres de nos Républiques ont été courtes. Nous nous sommes enrichis, & nos guerres ont été assez longues pour allumer des haines éternelles, & rompre tous les liens de cette alliance qui faisoit notre sûreté au dedans & au dehors. Si Lycurgue avoit raison de dire aux Spartiates: *Voulez-vous être toujours libres & respectés: soyez toujours pauvres, & ne tentez jamais de faire des conquêtes;* je vous demanderois de quelle utilité peuvent être ces entreprises qu'on fait loin de son territoire.

On a des alliés, me direz-vous, que l'injustice opprime, & il faut voler à leur secours. Sans doute il faut remplir ses engagemens; mais

mais que vos mœurs & vos besoins soient simples, & par-tout la terre vous fournira une subsistance abondante. Quels trésors avoient les Scythes, quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Assyrie? Un arc, des fléches, des javelots, un grand courage, voilà tout ce qu'ils possédoient. Qu'on estime votre courage & votre discipline, & les alliés, dont vous prenez la défense, ne vous laisseront manquer de rien.

Mais du moins, dit Aristias, tandis que les Citoyens tempérans & laborieux aimeroient la gloire & la pauvreté, la République ne pourroit-elle pas avoir un trésor, qu'elle n'ouvriroit que dans une extrême nécessité? Non, mon cher Aristias, répartit Phocion; & si vous êtes prudent, vous n'exposerez point la vertu de vos Citoyens à cette tentation. Pourquoi garder parmi vous cette boëte de Pandore? Il ne s'agit pas de se faire illusion, & d'associer dans la théorie des choses insociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces trésors publics. C'est une chimere que d'en vouloir former un dans un Etat dont les mœurs sont dépravées; quelque sévéres que soient les loix qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le secret de le piller impunément

nément. Dans une République vertueuse, des Magistrats sensés ne penseront jamais que sa vertu ne lui suffise pas. S'ils imaginent un trésor public, c'est une marque que la vertu s'altere; & leur imprudence, au lieu d'affermir l'Etat, en sappe les fondemens. Soyez sûr que les Citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté, quand l'Etat amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une régle générale; suivant que la Politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la République, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

CIN-

CINQUIÉME ET DERNIER ENTRETIEN.

Des ménagemens dont la Politique doit user, en réformant une République dont les mœurs sont corrompues. De l'usage qu'on peut faire des passions. Différentes maladies des Etats.

QUELS momens heureux nous avons passés dans la maison de Phocion! Au retour de notre promenade sur les bords du Céphise célébré par nos Poëtes, nous prîmes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretînmes avec gayeté. Les festins du grand Roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés sans art par la femme de Phocion. Il plaisanta agréablement sur le luxe de sa table, qu'il comparoit au brouet noir des Spartiates. Quand Aristias, dit-il, sera un peu plus apprivoisé avec la philosophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui, il faut encore le ménager; il pourroit trouver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eut

eut fait une eſpéce de libation aux Dieux tutélaires d'Athenes, & à ſes Dieux domeſtiques, nous paſſâmes dans ſon jardin. Je vois votre impatience, dit-il à Ariſtias, aſſeyons-nous un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athenes ; & puiſque vous le voulez, nous reprendrons notre morale & notre politique.

Mon cher Ariſtias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remédes qu'on peut appliquer aux maux préſens de notre République, & vous inſtruire des reſſources que notre ſituation même nous préſente encore pour en ſortir ; & cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aye voulu vous faire un étalage orgueilleux de philoſophie. Si je ne me trompe, il vous eſt aiſé de ſentir que ſans le ſecours de ces premieres vérités, qui doivent ſervir de régle immuable à l'homme d'Etat dans chacune de ſes opérations, jamais je n'aurois pû vous rien dire qui eut ſatisfait votre raiſon. Je me ferois égaré, & je vous aurois égaré à ma ſuite. Nous n'aurions corrigé une ſottiſe que par une autre ſottiſe ; nous aurions imaginé des reſſources, des expédiens ; & la vraie ſcience de la politique eſt

de

de n'en avoir pas befoin. Je vous aurois propofé au hazard des palliatifs fouvent inutiles, & même capables d'irriter le mal que nous aurions voulu foulager.

Si j'ai réuffi à vous convaincre de cette grande vérité, que la Providence a établi une telle liaifon entre la morale & la politique, que le bonheur des Etats eft attaché à la pratique des vertus, & que leur ruine commence toujours par quelque vice; il vous fera déformais facile de ne tomber dans aucune des fautes que plufieurs grands hommes ont commifes. Vous avez une pierre de touche pour juger de la bonté de vos opérations. Vous vous garderez bien d'imiter Thémiftocle, qui, pour rendre Athenes maîtreffe de la Grece & de la Mer, propofa de brûler la flotte des Grecs qui hivernoit dans le port de Pégafes. Ariftide jugea que rien n'étoit plus utile aux Athéniens que ce projet, mais que rien en même temps n'étoit plus injufte. Vous, Ariftias, vous ferez actuellement plus fage que le jufte Ariftide même; & n'admettant aucune diftinction entre l'utile & le jufte, le nuifible & l'injufte, vous jugerez que rien ne pouvoit être plus pernicieux aux Athéniens que l'entreprife injufte de Thémiftocle. C'étoit acheter un avantage paffager,

en

en nous rendant pour toujours odieux à la Grece entiere. Qui auroit osé compter sur nous après une pareille perfidie? Qui n'auroit pas détesté notre alliance, & méprisé nos sermens? Les Grecs réunis auroient conjuré notre perte, &, pour se venger, ils n'auroient pas craint d'implorer le secours de la Perse même, & de lui demander des vaisseaux.

Le décret qu'on propose au peuple, est-il propre à lui faire aimer quelque vertu, ou à le détacher de quelque vice? Favorisez cette loi de toutes vos forces, vous êtes sûr de servir utilement votre Patrie. Vous condamnerez Agésilas, qui voyant qu'un grand nombre de Citoyens avoit fui à la bataille de Leuctre, & que la République avoit besoin de soldats, fut d'avis de laisser pour cette fois sans exécution la loi qui notoit d'infamie (*a*) les poltrons. Qu'espéroit-il d'une armée de fuyards? La lâcheté

(*a*) Un Spartiate, qui avoit fui devant l'ennemi, étoit exclus des assemblées publiques & particulieres; c'étoit un deshonneur de s'allier avec lui par le mariage; il devoit raser une partie de sa barbe. Tout Citoyen qui le rencontroit, pouvoit le frapper, sans qu'il lui fût permis de se défendre. Les Romains, après la bataille de Cannes, furent plus sages qu'Agesilas après celle de Leuctre; ils refuserent

lâcheté avoit fait tout le mal; il falloit donc être plus attaché que jamais à la rigueur des anciennes loix qui avoient rendu jusqu'alors les Spartiates invincibles. Favoriser les fuyards, c'étoit ne pas réparer la défaite de Leuctre, & préparer cependant de nouvelles disgraces à Lacédémone.

Après les réflexions que nous avons faites jusqu'à présent, vous pouvez sans peine, mon cher Aristias, vous faire une régle pour juger de l'importance des loix. Celles qui sont les plus propres à tempérer nos passions, & régler les mœurs publiques, sont aussi les plus nécessaires, & doivent être les plus sacrées. Dans aucun temps, dans aucune circonstance, sous aucun prétexte, il n'est permis de les négliger. Je serois bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures, & affecter

fuserent de racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus*. Voyez dans Horace l'admirable discours de Regulus au Sénat Romain. Les Soldats de Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furent plus braves que jamais; & les Spartiates, en voyant que la poltronnerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage pour réparer leur défaite & leur réputation.

affecter de nouvelles graces, que je ne le ferois de quelque commotion dans la Place publique, ou de l'ambition d'un Magiftrat qui voudroit s'élever au-deffus de fes Collégues. Quand les loix des mœurs fubfiftent, toutes les autres font en fûreté; mais leur décadence entraîne néceffairement la ruine du Gouvernement.

Quoique tout vice foit pernicieux, comme toute vertu eft utile, il faut, lorfqu'on médite la réforme d'une République corrompue, ne pas s'abandonner à un zéle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui fe prêtent un fecours mutuel, & que la politique doit principalement cultiver dans une République qui les posséde encore; il y a auffi des vices féconds, & qui fervent, pour ainfi dire, de matrice & de foyer à la corruption, & c'eft à les profcrire que la politique doit d'abord travailler dans une République corrompue.

A leur tête eft ce vice dont je ne fçais pas le nom, monftre à deux corps, compofé d'avarice & de prodigalité, qui ne fe laffe jamais, ni d'acquérir, ni de diffiper, & dont les befoins toujours renaiffants, & toujours infatiables, ne fe refufent à aucune injuftice. S'il eft foible, &

& ne se montre encore qu'avec quelque retenue, réunissez toutes vos forces, & osez l'attaquer avec courage. Poursuivez-le jusques dans ses derniers retranchemens; s'il ne succombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle erreur à quelques Républiques de proscrire le luxe dans le public, & de le tolérer dans le sein des familles, d'inviter à la modestie des mœurs par des loix somptuaires, & de les altérer par la pompe des fêtes publiques!

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des Citoyens, régne avec autant d'effronterie que d'empire, vous ne feriez que l'irriter, & lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Rusez alors avec lui, tendez-lui des piéges, agissez avec la prudence d'un Général, qui n'osant livrer bataille à une armée dont il sent la supériorité, l'observe, la gêne dans ses opérations, lui coupe les vivres, & tâche en un mot de la fatiguer & de la ruiner sans rien hazarder. Ce vice monstrueux dont je vous parle, en produit mille autres qui sont autant d'alliés, d'auxiliaires, &, pour ainsi dire, de gardes qui veillent à sa sûreté. C'est sur eux que doit tomber votre principal effort. Epiez les circonstances favorables à votre entreprise. Tantôt vous noterez d'une flétrissure la mol-

lesse ou la prodigalité, tantôt vous avilirez le luxe, & peut-être parviendrez-vous un jour à faire des réglemens qui, donnant des bornes à l'industrie & à l'avarice, feront disparoître dans la fortune des Citoyens cette disproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En suivant, mon cher Aristias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous verriez tomber les vices les plus pernicieux à la societé; car rien n'est plus opposé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la paresse; l'amour de la gloire & la crainte des Dieux anéantiront cet instinct bas & grossier, qui empêche tout Citoyen vicieux de chercher son bonheur particulier dans le bonheur public.

Mais, il faut l'avouer, il y a des temps où, par sagesse même, il faut renoncer à cette méthode. C'est la vertu dont un peuple est le moins éloigné, & non pas la vertu par elle-même la plus importante ou la plus avantageuse à la societé, que la politique doit alors encourager. Par exemple, Aristias, nous avons aujourd'hui une loi qui applique à des représentations de Comédie les fonds destinés autrefois à la guerre, & il est défendu, sous peine de mort, d'en demander la révocation.

Il n'y a de louanges à Athénes que pour des décorateurs de théâtre, des comédiens & des joueurs de flûte; des femmes désœuvrées & frivoles ont communiqué leur désœuvrement & leur frivolité à nos jeunes gens; nos Magiſtrats & leurs Courtiſanes font un trafic public du pouvoir de la Magiſtrature; ils voyent d'un œil indifférent, & peut-être avec joie, les maux de la Patrie, dont ils profitent; le peuple jaloux, & fatigué de ſon oiſiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'Etat; il regarderoit un Magiſtrat honnête homme & éclairé comme un tyran; & ne ſe croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, en faveur de l'ineptie qui ne ſe fait pas craindre. Nous reſſemblons tous à cet Athénien qui donna ſa voix pour condamner Ariſtide à l'Oſtraciſme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeller le juſte Ariſtide. Croyez-vous que dans de pareilles circonſtances, il fallût révéler aux Athéniens les vérités que j'ai miſes ſous vos yeux? Les gens mêmes qui gémiſſent de nos déſordres, & déſirent encore le bien parmi nous, feroient effrayés de l'eſpace immenſe qu'ils auroient à franchir, & tomberoient dans le découragement. Les mauvais Citoyens, à la vûe de la ſageſſe qu'on

 leur

leur proposeroit, croiroient qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit d'après tous les Sages de l'antiquité, me feroit passer pour un (*a*) insensé auprès des uns, & pour un perturbateur du repos public auprès des autres; & quelle espérance, mon cher Aristias, aurois-je alors de réussir? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonspection, & cette circonspection elle-même semble être un nouveau châtiment dont l'Auteur de la nature punit nos vices, & par lequel il nous avertit d'être en garde contre une corruption à laquelle il est si difficile de rémédier.

Pour dértuire des préjugés, il faut quelquefois pousser la condescendance jusqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriser un autre. Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors user; graces à notre corruption, nous n'avons rien à crain-

(*a*) Si Phocion craignoit de passer pour un insensé, en révélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias; je devrois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de

craindre d'un zéle immodéré pour la vertu. Puiſque toute vertu eſt utile, puiſqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une ſeconde, eſſayez à différentes repriſes, & ſans vous laſſer, les diſpoſitions de vos Citoyens. Après un premier ſuccès, n'en perdez pas le fruit, en négligeant d'en avoir un ſecond. Tâchez de réveiller dans les cœurs quelque étincelle de l'amour de la gloire ; c'eſt la ſeule de toutes les vertus qui, par le ſecours de la vanité, peut encore ſe montrer au milieu d'une extrême corruption. Tous vos efforts ſeront-ils vains ? Il reſte une derniere reſſource à la politique ; c'eſt de ſe ſervir des paſſions mêmes pour affoiblir peu à peu, & ruiner leur empire.

A ces mots, mon cher Cléophane, notre nouvel initié aux ſecrets de la ſageſſe, ne put s'empêcher de ſourire en me regardant. Les paſſions, dit-il, ſont donc quelquefois utiles ? Oui, mon cher Ariſtias, lui répartit Phocion, comme ces poiſons que la Médecine convertit

 quel-

de traduire ſon Ouvrage ; il eſt cependant utile de connoître le terme où l'on doit aſpirer, quoiqu'on n'eſpere pas de pouvoir y arriver. Que ſçait-on ? Après s'être délivré avec peine d'un premier vice, peut-être ſeroit-on en état de renoncer ſans effort à un ſecond.

quelquefois en remédes. N'importe, reprit Ariftias ; & de tous les moyens de corriger un peuple vicieux, je foupçonne que le plus défagréable n'eft pas celui d'employer nos paffions. Je lifois hier, continua-t-il, la *République* de Platon ; il ne dédaigne pas de regarder les plaifirs de l'amour comme un reffort (*a*) dont la Politique doit fe fervir pour animer le courage, & le porter aux actions héroïques. Puifqu'il peut être l'aiguillon & le prix de la valeur, vous voulez fans doute, Phocion, que dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aifée la pratique de toutes les vertus les plus néceffaires à la focieté.

Point du tout, répondit Phocion en foûriant, & de votre empreffement à vouloir deviner ma penfée, je conclus, mon cher Ariftias, que vous n'êtes plus le maître de votre cœur. Quelle autorité, pourfuivit Phocion, venez-vous de me citer ? Platon, l'éleve, l'ami de Socrate, le confident de fes penfées ! oferois-je ne pas

(*a*) *Qui autem egregie fe fe gerens excelluerit, primo quidem in ipfa expeditione ab iis qui una militant adolefcentibus ac pueris, figillatim à quolibet coronandus, nonnè tibi videtur ? Mihi vero. Quid ? Nonne & dexteras jungere illi debebunt ? Et hoc. At hoc præterea tibi forfan non videtur ? Quid ? Ut ofcula à quolibet accipere de-*

pas me soumettre à son sentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même dans son école, que l'homme le plus sage paye toujours quelque tribut à l'humanité, & que notre raison ne doit se soumettre qu'à la vérité?

Je le vois, mon cher Aristias, vous voudriez que la plus belle femme fut la récompense de l'homme le plus brave, le plus juste & le plus prudent. Mais faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une passion déja trop impérieuse, trop ennemie de l'ordre, & qu'on ne sçauroit trop réprimer. Le premier soin de tous les législateurs n'a-t-il pas été de donner des régles à l'amour? Et de-là sont nées chez tous les peuples les loix saintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fussent communes dans sa République, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs & d'honnêteté dans cette espéce de débauche? Son objet même n'est-il pas de dégager le cœur de toute affection particuliere, pour l'attacher

 plus

debeat ac dare. Imovero maxime omnium. Atqui & legi huic addendum existimo, ut quoad in ea expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcunque osculari ipso desideraverit; ut si quis alicujus amore captus fuerit vel maris vel fœminæ, acrior sit ad victoriam consequendam. Plat. in Rep. L. 5.

plus étroitement à l'Etat ? Sans doute que nos peres n'y entendoient rien de ne pas connoître le grand mérite de la proſtitution. Ils étoient bien groſſiers & bien aveugles. Puiſque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laiſſé de faire d'aſſez belles choſes à Marathon, à Salamine, à Platée, j'ai regret que Thémiſtocle & Pauſanias n'ayent pas fait publier à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenſes inſipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des Grecs auroit le privilége d'enlever à ſon gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à propoſer cet admirable expédient ? Nos ſoldats préparés par des idées de galanterie, & de débauche à être laborieux, infatigables, diſciplinés, obéiſſans, triompheroient bien aiſément des ſoldats de Philippe, qui a la ſottiſe de vouloir qu'il y ait des mœurs dans ſon camp.

Pour nos Aréopagites & nos Sénateurs, il eſt évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit ſur la pudeur des femmes, ce ſeroit un moyen infaillible de les rappeller à cette intégrité majeſtueuſe qui doit former le caractere des Magiſtrats. Sans doute que le temps qu'ils employent aujourd'hui à corrompre & ſéduire de jeunes beautés, ſeroit dé-

déformais confacré au fervice de la République, & qu'une fage émulation..... Mais parlons férieufement, mon cher Ariftias; eft-il poffible qu'on connoiffe affez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur, & énerve l'efprit & le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence & de la magnanimité? Ne fçait-on pas combien les plaifirs qui tiennent à nos fens, font inconftans, combien ils raffafient & laffent? Il y a un âge où ils font inconnus, & un autre où ils feroient laborieux; & dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour eft une yvreffe qui trouble prefque continuellement la raifon.

C'est par les paffions qui tiennent immédiatement à nos fens, que nous fommes rabaiffés à la condition des animaux; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, & on ne les rend honnêtes qu'en les foumettant aux loix de la raifon. J'excufe la jeuneffe qui s'égare, chaque âge a malheureufement fes infirmités; mais je veux qu'au lieu de s'applaudir au milieu de fes erreurs, & de vouloir les annoblir, elle ait le courage de les défapprouver. Je veux que la raifon conferve fa liberté, & que mettant de l'honnêteté jufques dans les chofes deshonnêtes, elle rougiffe des befoins des fens.

Je n'ignore pas que l'espérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choses. Je sçais que les Scythes conquirent autrefois l'Assyrie pour avoir des palais somptueux, des liqueurs délicieuses & des femmes parfumées; & je ne suis pas étonné que ces passions brutales ayent donné à un peuple encore sauvage de la valeur & de l'audace. Mais les mêmes espérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déja amolli par les plaisirs? Remarquez d'ailleurs, Aristias, que dès le moment où ces passions commencerent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent aussi mols, aussi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, & que ces passions ne leur donnerent aucune des vertus qui font le Citoyen. L'amour des voluptés en fit, si vous voulez, des héros; la jouissance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conserver leurs conquêtes. Chassés ou égorgés par leurs esclaves, leur Empire dura à peine cinq Olympiades.

Le bien passager que ces passions peuvent produire, est trop douteux & trop court; le mal qui les suit est trop certain & trop durable, pour que la Politique doive jamais en faire usage. Je ne vous citerai que l'exemple de Cyrus. Ce Prince régnoit sur un peuple tempérant, sobre, actif,

actif, laborieux. Les vices qui depuis longtemps avoient inondé l'Asie, sembloient avoir respecté la petite Province, qui portoit alors le nom de Perse. Cyrus ne connut point son bonheur. Trompé par une malheureuse ambition, ou ne sçachant peut-être pas que ce n'est ni l'étendue des Domaines, ni le nombre des Provinces, qui font la grandeur du Prince & la sûreté de sa Nation, il voulut avoir la gloire d'être le fondateur d'une puissante Monarchie. Il présenta à ses Sujets les richesses, l'abondance & les voluptés des Royaumes voisins, comme le prix de leur courage & de leurs conquêtes. Tout fut vaincu ; mais à peine Cyrus eut-il soumis l'Asie, que la récompense qu'il avoit accordée à la valeur de ses soldats, l'éteignit. Il vit les Perses, autrefois vertueux & pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer & languir dans la mollesse. *Si nous ne songeons*, leur dit-il alors, *qu'à accumuler richesses sur richesses, si nous nous livrons témérairement aux voluptés, & pensons que l'oisiveté & la paresse doivent être le prix de nos travaux, & peuvent nous rendre heureux, nous ne tarderons pas à perdre ce que nous avons acquis.* L'avis de Cyrus étoit sans doute très-sage, mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de son ambition, & des moyens imprudens qu'il avoit employés

employés pour la satisfaire. Ses Sujets, corrompus d'abord par l'espérance, & ensuite par la jouissance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeller à leur ancienne vertu ; & au lieu de ce titre de fondateur d'une Monarchie puissante & florissante qu'il croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perses, & ne laissoit à ses successeurs qu'un Empire bien moins solidement affermi que que celui qu'il avoit reçû de ses peres.

Ce sont les passions de l'ame dont la Politique peut se servir, parce qu'elles naissent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne se lassent point, & qu'on peut en quelque sorte leur donner la teinture de la vertu. Telles sont l'envie, la jaloûsie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces passions sont hideuses par leur nature ; elles préparent l'ame à être injuste, & abandonnées à elles-mêmes, elles se portent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois entre les mains de la Politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïsme ; mais pour voir opérer ces miracles, il faut que les Citoyens ne soient pas entiérement corrompus par l'avarice, la paresse, la volupté & les autres vices qui avilissent l'ame.

Crai-

Craignez, mon cher Ariſtias, de hâter la ruine de la République, en vous ſervant de ces paſſions, ſi vous ne trouvez auparavant l'art de leur inſpirer une ſorte de pudeur, & de les aſſocier à quelque vertu qui les tempere & les dirige.

Un Médecin habile n'applique pas le même reméde à tous les maux. Le Pilote d'un vaiſſeau déploye ou reſſerre tour à tour ſes voiles. Tantôt il fuit la côte, tantôt il s'en approche. Là il jette l'ancre, ici il marche la ſonde à la main, ailleurs il s'abandonne aux vents. De même l'homme d'Etat conforme toujours ſa conduite à la différence des ſituations où il ſe trouve. Il ſonde les playes de ſa République ; plus attentif à la malignité des ſimptômes de chaque maladie, qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il déſeſpere quelquefois du ſalut de la Patrie, quand les Citoyens ſont encore dans la plus parfaite ſécurité.

Les maladies, qui au premier coup d'œil paroiſſent les plus effrayantes, ne ſont pas toujours les plus dangereuſes. Quand on voit un Etat diviſé par des partis, des cabales, des factions, l'imagination en eſt ordinairement allarmée ; on croit qu'il touche au moment de ſa ruine ; on croit que les Citoyens vont prendre les armes & s'égorger, ou que leur ville va devenir

venir la proye de quelque ennemi étranger. Mais ne craignez rien, si les Citoyens ont des mœurs; s'ils aiment la tempérance, le travail & la gloire, s'ils craignent les Dieux, soyez sûr que la Justice leur est encore chere, que leurs passions seront prudentes, & que la République est encore assise sur de solides fondemens. Des hommes qui ne sont pas abandonnés à des vices grossiers, ne se porteront point aux dernieres extrémités. Leur ville ne leur servira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroissent furieux. Ils sont ennemis, mais Citoyens, & ils se réuniront pour agir de concert, si un Etranger ose les

(*a*) Les Habitans de la Montagne vouloient qu'on établit à Athénes une pure Démocratie, ceux de la Plaine demandoient une Aristocratie rigoureuse, tandis que les Citoyens établis sur la Côte, souhaitoient, avec plus de sagesse que les autres, qu'on fît un mélange de ces deux Gouvernemens. Alors les Atheniens étoient pauvres; ils n'avoient aucun luxe, & ne connoissoient que les Arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le sacrifice que chaque parti fit de ses intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour Arbitre, pour Juge & pour Législateur.

Si on se rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne sera pas étonné du peu de cas que Phocion semble faire du Législateur de sa Patrie. Plutarque nous a conservé quelques morceaux des Poësies de Solon, où les plaisirs & la volupté sont célébrés d'une maniere peu convenable à un

les attaquer ; soyez même convaincu qu'ils se lasseront à la fin de leurs désordres, & y chercheront eux-mêmes un remede.

Tel a été le sort de nos peres, vertueux comme par instinct, avant que d'avoir su établir parmi eux des Loix propres à contenir les Citoyens dans les bornes de la subordination, & affermir l'autorité des Magistrats sans qu'ils en pussent abuser ; les habitans de la ville, de la côte & de la montagne paroissoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puissance (*a*) souveraine, & jamais cependant la Place publique ne fut souillée

à un Sage. Il avoit fait, à ce qu'on croit, le commerce dans sa jeunesse, & dans sa vieillesse il fut adonné à l'oisiveté & aux plaisirs de la table & de la musique. Gagné par les carresses de Pisistrate, il abandonna les intérêts de sa Patrie, & finit par être le flatteur, l'ami & le conseil de l'oppresseur de la liberté publique. Comme Législateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athénes. Sous prétexte que les Athéniens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures loix que celles qu'il portoit, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des loix soient bien peu sages, quand leur auteur leur survit. Solon ne contenta ni les riches ni les pauvres, en voulant contenter tout le monde. Il donna trop peu d'autorité aux loix & aux Magistrats, ce qui laissa subsister les anciens préjugés & les anciennes divisions, & empêcha que le Gouvernement ne s'affermit.

souillée de leur sang. Nos peres se lasserent à la fin de cette situation, & tant les haines étoient alors honnêtes & généreuses, chaque parti sacrifia ses espérances & son ressentiment au bien public. On convint de demander des Loix à Solon, & on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un reméde efficace aux maux de la République! Si notre Législateur, d'un caractere trop foible & dont les lumieres étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous serions aujourd'hui heureux; & la Grece, dont nous n'aurions pas troublé la paix & l'union, seroit florissante.

En voyant passer nos peres sous le joug de Pisistrate, on auroit eu tort de désespérer de la République. Des mœurs austeres & mâles devoient servir de ressource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les esprits étoient capables de supporter un plus grand reméde. Le courage vertueux des Atheniens s'indigna de la servitude. La République, dont toutes les parties étoient saines, en faisant un effort pour chasser le Tyran, rompit aisément les chaî-

Plusieurs Loix de Solon sont sages, si on les considere séparément; mais elles ne partent jamais du même principe pour aller au même but. Quelquefois même elles se contrarient ou sont obscures. Il est certain que s'il eût eu

chaînes, & reparut plus libre que jamais. L'amour de la Patrie prit une nouvelle force, & nos peres firent des prodiges de valeur & de magnanimité.

Je ne me lasserai point de vous le redire, mon cher Aristias, la Politique juge des maladies par les mœurs, comme la Médecine par le poulx. Quoique Pisistrate fût un Tyran tel que le donnent les Dieux dans leur colere, c'est-à-dire qu'il craignît de se rendre odieux par des violences, qu'il déguisât avec adresse le joug qu'il vouloit imposer, qu'il agît avec une feinte douceur, & se cachât sous le masque de la justice & du bien public, il ne put ni tromper ni lasser la fermeté & le courage de notre République. Quoique les trente Tyrans auxquels Lysander nous condamna d'obéir, fussent au contraire des monstres odieux, quoiqu'aucun droit ne fût sacré pour eux, quoiqu'ils répandissent des torrens de sang, quoiqu'en un mot leurs excès abominables dûssent porter nos peres au désespoir, & leur inspirer quelque vertu : Athenes opprimée & malheureuse ne sçut que

 pleurer

eu les lumieres, le génie & la fermeté de Lycurgue, il auroit pû profiter de la confiance que les Atheniens avoient en lui, pour les rendre heureux, & former un Gouvernement à peu près pareil à celui de Lacédémone.

pleurer & trembler. C'eſt qu'alors, Ariſtias, nous n'avions plus de mœurs ; c'eſt que Périclès nous avoit amollis par l'oiſiveté, la pareſſe & l'uſage des plaiſirs ; c'eſt que chaque Citoyen, accablé dans ſa maiſon d'une foule de beſoins inutiles, n'avoit plus de Patrie.

Il fallut que Traſibule exilé, proſcrit, fugitif, vint briſer nos chaînes; mais n'ayant pas conjuré contre nos vices comme contre nos Tyrans, nous fumes incapables de profiter de la révolution que ſon courage avoit produite. Que nous ſervoit de reprendre notre ancien Gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché & rompu tous les reſſorts ? O Traſibule, que ta gloire ſeroit grande, ſi par un ſecond bienfait tu avois mis ta Patrie à portée de profiter du premier! Il falloit armer ton bras contre nos vices, & nous arracher à nos voluptés, pour nous rendre dignes d'être libres.

Le dernier terme des maux d'une République, c'eſt, pourſuivit Phocion, quand les Citoyens ſont familiariſés avec la honte, & que couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une vaine chimere. Une philoſophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros & même un ſimple honnête homme? Comptez, mon cher Ariſtias, que tout eſt perdu.

du. La République ne sera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui supposent une sorte de force & d'élévation dans l'ame ; craignez ce calme perfide. La vérité n'est plus dans les cœurs, le mensonge est dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'est pas seulement la regle des actions des Citoyens, il est même l'ame de leurs pensées. Vous verrez les Magistrats se tendre mutuellement des piéges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier son Concurrent par des calomnies, vouloir perdre ses Rivaux, mais ne pas se donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot les vices les plus bas ont jetté les esprits dans une létargie mortelle, qui ne laisse aucune espérance de salut.

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous présentoient un tableau de notre situation présente, nous tombâmes, Aristias & moi, dans une profonde consternation ; nous crûmes entendre prononcer un arrêt de mort contre notre Patrie. Je frémissois en me voyant dans un abyme sans issue, & d'où je ne pouvois me faire entendre ni des Dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit fait de nos vices, avoit interrompu son discours ; & laissant tomber ses regards à ses pieds, après les avoir élevés au ciel ;

 parois-

paroiſſoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon eſprit. Nous ſommes perdus, me diſois-je! O Athenes, ma chere Patrie, tu cours toi-même à ta ruine! Quelle main aſſez puiſſante te retiendra ſur le penchant du précipice qui eſt ouvert ſous tes pas? Minerve, viens à notre ſecours. Non, c'en eſt fait, les Dieux ſont ſourds; nous avons laſſé leur patience.

O Phocion, Phocion, s'écria Ariſtias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal? Les Dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athenes? Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos peres, une ville qui poſſede encore Phocion, ſeroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne nourrir dans ſon ſein que des eſclaves faits pour obéir à des Etrangers? Nos vices ſont grands; ils ſont énormes; mais la clémence des Dieux n'eſt-elle pas infinie? Nous puniroient-ils juſqu'à vouloir que Philippe..... Non, Phocion, non les Dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices & d'erreurs que je

(a) Lycurgue ne fut pas choiſi par les Spartiates pour leur donner des Loix, comme Solon le fut par les Atheniens. Il médita ſon projet de réforme avec trente Citoyens, qui lui promirent de le ſeconder. Vingt huit lui furent fidéles;

je n'en avois il y a six jours ? Pourquoi ne feroient-ils pas, comme moi, un retour sur eux-mêmes ? Après avoir rappellé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des Dieux, Phocion, au nom de notre chere Patrie, rappellez-y encore l'espérance.

Aristias, répondit tristement Phocion, ce seroit vous flatter, ce seroit vous donner cette sécurité aveugle qui n'est déja que trop commune dans Athenes, & dont les Dieux frappent les Républiques qu'ils veulent perdre sans retour. Quand un Tyran s'éléveroit parmi nous, & voudroit, en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eut d'or, d'argent, de luxe & de voluptés que pour lui ; nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaisirs, ne reprendroient pas assez de vigueur pour sortir de leur léthargie. Il n'est plus temps d'espérer, si un Lycurgue (*a*) ne nous fait une sainte violence, & ne nous arrache par force à nos vices.

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous eussiez été témoin des sentimens que le discours de Phocion faisoit naître dans le cœur d'Aristias. Je voyois avec plaisir que ses yeux

 s'en-

fidéles ; il leur ordonna de se rendre armés sur la Place publique ; il y publia ses Loix, & intimida ceux qui profitoient des désordres publics. Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

s'enflammoient ; tour à tour il les élevoit au ciel & les portoit sur Phocion. Ses pensées se présentoient en désordre à son esprit, & il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je.....? O Lycurgue... Je tenterois... J'oserois .... Le salut de la Patrie n'est pas encore désespéré.... Vous, Phocion, ajouta-t-il en lui baisant avec tendresse les mains, par pitié pour vos malheureux Concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne feriez-vous pas aujourd'hui dans Athenes, le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone ? Ce Législateur, à qui la Grece a dû six siécles de prospérité, l'honorerions-nous aujourd'hui comme le plus sage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la justice & des bonnes mœurs ? Conjurez, à son exemple, le salut d'Athenes. La vertu n'est pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez, que faut-il faire ? L'amitié de Nicoclès vous secondera; je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente Citoyens capables de vous seconder; mais je ne vous ébranle pas. Votre respect pour des Loix qui n'existent plus, vous retient-il ? Craignez-vous d'usurper un droit? . . ,

Non non, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, je le sais, on n'est point un tyran, quand

quand on n'usurpe une autorité courte & passagere que pour rétablir & affermir la liberté publique. Quand la Loi regne, tout Citoyen doit obéir; mais quand par sa ruine la Societé est dissoute, tout Citoyen devient Magistrat; il est revêtu de tout le pouvoir que lui donne la justice, & le salut de la République doit être sa suprême Loi. Trasibule mérita une gloire immortelle pour nous avoir affranchis du joug de trente Tyrans. N'en doutez pas, on lui feroit supérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent passions bien plus cruelles que Critias.

Mais vous ne connoissez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une République est affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Aristias, que des circonstances, en quelque sorte étrangeres à cette République, peuvent rendre sa situation beaucoup plus déplorable; elle peut avoir à craindre à la fois ses vices & ceux de ses voisins. Ce qui redouble en effet mes allarmes pour notre Patrie, c'est que je vois toutes les villes de la Grece méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux & redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affaires, & nous accabler. Craignons de servir son ambition, en voulant sauver notre République. Une révolution telle

que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone, ne peut s'exécuter sans causer une extrême agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos Citoyens corrompus ? Enhardis par la protection de nos voisins jaloux & inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, & porter leurs plaintes dans toute la Grece & la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des Citoyens, & de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis & les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, & il ne manqueroit pas de favoriser le parti de l'injustice & des mauvaises mœurs, pour se rendre nécessaire, & jetter les fondemens de sa domination sur Athenes.

Foibles & corrompus au dedans, menacés au dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre situation ; elle est telle qu'un remede trop actif causeroit nécessairement notre perte. Il faut d'autres temps, d'autres circonstances pour nous corriger, & je prie les Dieux de les amener ; ils les ameneront, Aristias. Cette puissance Macédonienne qui nous effraye, ne porte que sur une base fragile. En attendant que la Macédoine rentre dans l'obscurité d'où Philippe l'a retirée, ne songeons qu'à notre conservation. Contentons-nous de ne

pas périr. Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modestie & de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Demosthene! S'il nous retiroit par malheur de notre assoupissement, s'il nous portoit, dans un moment d'yvresse ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous serions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque sentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès de colere, & que nous ne sommes pas même assez heureux pour conserver long-temps cette passion? Tout ce qui demande du courage, de la prudence & quelque retenue, seroit téméraire pour nous.

C'EST le propre des passions de se montrer & d'agir quelquefois avec une espece d'enthousiasme. Les poltrons, les avares, &c. ont des momens de courage & de prodigalité; mais il faut s'en défier. Plus une passion sort avec violence de son caractere, plus elle est prête à y rentrer. Pour compter sur nos passions, il faut qu'éteintes & rallumées à plusieurs reprises, elles ayent laissé à notre ame le temps de contracter des habitudes. Des habitudes nouvelles sont fragiles, des épreuves médiocres & souvent répétées les fortifient; mais de trop grands obstacles les détruisent. Je conclus de-là que dans

dans ce moment nous ne pouvons même tirer aucun secours de nos passions. La fortune, dit-on, peut nous être favorable; mais il n'appartient qu'à une République vertueuse d'espérer des hazards heureux, & de savoir profiter des faveurs de la fortune. Je le dis sans cesse aux Athéniens, vous n'êtes plus ce peuple qui triompha autrefois des forces de l'Asie. Je m'oppose sans cesse à la politique teméraire de Demosthene; je conseille la paix, parce que la guerre causeroit notre ruine. Connoissons nos forces, ou plutôt notre foiblesse; & puisque nous ne sommes pas les plus forts, ayons du moins la prudence d'être amis de ceux qui le sont.

Phocion se tut après avoir prononcé ces dernieres paroles d'un ton plus bas que le reste de son discours; il s'arrêta un moment, en attachant ses regards sur Athenes, dont nous approchions, & ses yeux se remplirent de larmes. Mon cher Cléophane, que les pleurs d'un grand homme sont éloquens! Vous êtes jeune, Aristias, reprit Phocion, & veuillent les Dieux que vous ne soyez pas témoin des malheurs qui menacent notre Patrie. Quel que soit l'avenir, armez-vous d'une sage constance, n'abandonnez jamais la République; servez-la dès aujourd'hui, en donnant l'exemple des bonnes mœurs à une jeunesse effrenée, qui devroit faire l'espéranee

de

de la Patrie. & qui en fait le désespoir, Si un jour vos conseils sont écoutés, si vous prenez un jour en main le gouvernail de ce vaisseau qui fait eau de toute part, ne songez à vous éloigner du port, ne vous exposez en pleine mer, qu'après vous être radoubé. Si les Dieux ramenent des circonstances plus heureuses; si nous n'avons plus à craindre que nous-mêmes; si nous nous lassons enfin de nos vices; si le ciel permet qu'un jour vous puissiez être le Lycurgue d'Athenes, rappellez-vous, mon cher Aristias, les conseils que vous donne mon amitié.

AYEZ toujours devant les yeux que sans les mœurs, les loix sont inutiles; on n'y obéira pas. N'oubliez jamais que ce sont les vertus domestiques qui font les mœurs publiques. Soyez persuadé que la vertu seule peut rendre un Etat constamment heureux & florissant. L'ambition, l'injustice, l'intrigue, l'artifice, les richesses, la force, la violence peuvent procurer quelque succès; mais il est passager, & les suites en sont toujours funestes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Aristias, que la Politique est une science sûre & facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obstacles renaître sans cesse les uns des autres. Quand la Politique est occupée au dedans à combattre, tantôt un vice & tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le

Citoyen ou le gouverne par la crainte; n'eſt-il pas impoſſible qu'elle puiſſe ſuffire aux beſoins de la Societé? Si au dehors elle eſt obligée de juſtifier une premiere violence par une nouvelle fraude, de réparer un menſonge par un menſonge, un Dieu pourroit à peine débrouiller le cahos dans lequel elle ſe trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien; tentez tout pour corriger la République de ſes vices; ne perdez pas un inſtant, le péril eſt preſſant, ſi quelqu'un de vos ennemis a déja commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grece; j'ai été plus inquiet que jamais ſur le ſort d'Athenes, quand j'ai vû que l'ambition habile de Philippe accoutumoit les Macédoniens à la ſobriété, au travail, à la patience & à la diſcipline.

La République eſt-elle parvenue à aimer ſes devoirs? Tâchez de les lui faire aimer encore davantage. Ne vous repoſez point, car les paſſions que vous avez à combattre ne ſe repoſent jamais. On n'eſt jamais aſſez vertueux; parce qu'on n'eſt jamais trop heureux. Qui s'arrête dans le chemin de la vertu, a déja reculé ſans s'en appercevoir. N'attendez pas qu'il ſe ſoit formé une maladie dans l'Etat, pour y apporter un remede, peut-être qu'en naiſſant elle ſeroit déja incurable. Tâchez de la prévenir, quelque ſymptome l'annonce toujours. Soyez

ſûr

fûr que nos plus grands ennemis nous les portons en nous-mêmes, ce font nos paffions. Si vous n'en connoiffez pas la marche fourde & tortueufe, vous ferez furpris comme un Général qui néglige de s'inftruire des mouvemens de fon ennemi. Si vous n'étudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, mon cher Ariftias, & vous croirez entendre la voix de la raifon. Si vous ne devez l'alliance de vos voifins qu'à des intrigues, cette alliance fera fragile & toujours douteufe. Ne comptez fur vos Alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, & qu'ils fe confieront à votre juftice & à votre courage. Aimez & faites, en un mot, le bien de tous les hommes, fi vous aimez votre Patrie, & voulez la fervir utilement.

Voila, Ariftias, ce que j'avois à vous dire fur les principes fondamentaux de la Politique; elle exige fans doute plufieurs autres connoiffances dans l'homme d'Etat, & vous devez vous hâter de les acquérir. On ne fçauroit trop connoître les loix & les mœurs de fon Pays, de fes Alliés, & en général de tous les Peuples dont on peut efpérer ou craindre quelque chofe. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux; n'efpérez pas cependant que votre expérience feule vous puiffe donner toutes les lumieres dont vous aurez befoin. Si

vous

vous ne savez que ce que vous aurez vû, vous sentirez à chaque instant le poids de votre ignorance, à moins qu'une présomption extrême ne vous trompe. C'est en étudiant dans l'Histoire les causes des événemens heureux & malheureux, que vous acquerrez des connoissances sûres. Le passé est une image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus & les vices d'un Peuple; & comme Jupiter, qui, selon les Poëtes, a pesé dans ses balances d'or la destinée des Républiques & des Empires, vous saurez les biens & les maux auxquels il doit s'attendre.

Vous ne serez point un bon Citoyen, mon cher Aristias, si dès à présent vous ne vous préparez à être un jour un excellent Magistrat. N'aspirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoissances nécessaires pour le bien remplir. Il n'est plus temps d'apprendre quand il faut exécuter; & si on exécute sans être instruit, on n'a d'autre guide que la routine, qui se laisse entrainer au cours des événemens. Voulez-vous remplir votre Magistrature avec gloire? Tâchez de connoître les devoirs de vos Collégues & de tous les Magistrats qui partagent avec vous l'administration de la République. Qui ne connoît qu'une branche du Gouvernement, l'administrera mal. N'ayez avec eux qu'un même intérêt, & n'exigez jamais, par orgueil, qu'ils sacrifient les Parties dont ils sont chargés à celle qui vous est confiée. Enfin, mon cher Aristias, conservez précieusement votre réputation. Il ne suffit pas que le Magistrat soit homme de bien, il faut même que sa vertu ne puisse être soupçonnée. Si le Peuple vous croit juste, soyez sûr que les Loix, dont vous serez le Ministre, auront une force infinie entre vos mains, & qu'il vous sera aisé de travailler au bonheur public.

FIN.